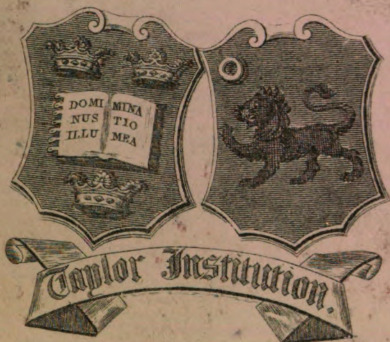

DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



ANTHOLOGIE

SATYRIQUE

ANTHOLOGIE
SATYRIQUE

Répertoire des meilleures poésies et chansons joyeuses parues en français depuis Clément Marot jusqu'à nos jours

PUBLIÉ PAR ET POUR LA

SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES COSMOPOLITES

TOME SEPTIÈME



LUXEMBOURG

IMPRIMÉ PAR LES PRESSES DE LA SOCIÉTÉ

1878



ANTHOLOGIE SATYRIQUE

RÉPERTOIRE DES

POÉSIES ET CHANSONS JOYEUSES

DES XVIᵉ, XVIIᵉ, XVIIIᵉ ET XIXᵉ SIÈCLES



LE VŒU RIDICULE

Malgré trois médecins, autant d'apothicaires,
Une femme venait d'échapper au trépas :
Son mari, qui l'aimait comme l'on n'aime guère,
Au comble du bonheur, la pressait dans ses bras.
Sa chère moitié de lui dire :
— Ma guérison, d'un miracle est l'effet,
Et si ce miracle s'est fait,
C'est par suite d'un vœu dont il me faut t'instruire,
Et que je te verrai, je l'espère, accomplir.

— Te contenter, voilà mon seul désir.
Explique-toi, ma toute belle,
Quel est ce vœu ? — Rien qu'une bagatelle.
— Achève. — Au blanc je t'ai voué.
— Allons, le ciel en soit loué !
La gaîté te revient, c'est d'excellent augure,
Tu plaisantes au mieux, ma femme, je t'assure.
— O mon ami, qu'ai-je entendu ?
Mon vœu, sois-en bien convaincu,
N'est point une plaisanterie ;
J'ai donné ma parole à la Vierge Marie :
Si j'y manquais, ah ! quel serait mon sort ?
— Mais songez donc à l'affreux ridicule,
Qui sur moi... — Vous avez un semblable scrupule !
Je le vois, vous voulez ma mort.
Larmes de la dévote inondent la paupière.
Femme qui pleure amollirait la pierre,
Son tendre époux la consolant :
— Calme-toi, je prendrai le blanc,
Et je le porterai tant qu'il saura te plaire.
Il parlait vrai, car dès le lendemain,
De bon matin,
Chez madame, il arrive avec un air de fête,
Et blanc, ma foi ! des pieds jusqu'à la tête.
Du ton de la douceur, à sa compagne il dit :
— Tu vas être à présent tranquille,
Je ne quitte plus cet habit.
Quel était cet habit ? C'était celui d'un gille.

La leçon était bonne et la dame rougit,
Voyant sa sottise si claire.
Soudain à son époux, qui dans sa barbe rit,
A la Vierge Marie, au risque de déplaire
De renoncer au blanc, elle fait la prière.

AUGUSTIN MARTIN. *Contes joyeux*. 1846.

L'AMOUR USÉ

ÉPIGRAMME

Malgré vos charmes si puissants,
Je n'ai plus pour vous de tendresse;
Je vous aimais depuis deux ans,
Mon amour est mort de vieillesse.

LEBRUN. 1774.

LE TROISIÈME MARI

CHANSON

AIR : *Ah! ah! qu'elle est bien*

Malheureuse avec deux maris,
Au troisième enfin je commande.
Jean est grondeur, mais je m'en ris :
Il est tout petit, je suis grande.
Sitôt qu'il fait un peu de bruit,
Je lui mets son bonnet de nuit.
Vli, vlan, taisez-vous,
Lui dis-je, ou que je vous entende...
Vli, vlan, taisez-vous,
Je me venge de deux époux.

Six mois après des nœuds si doux,
Et lès affaires arrangées,
J'en eus deux filles, qu'entre nous,
De trois mois l'on dit plus âgées.
Au baptême, Jean fit du train,
Car Léandre était le parrain.
Vli, vlan, taisez-vous,
Jean, vous n'aurez point de dragées;
Vli, vlan, etc.

Léandre me fait lui prêter
De l'argent qu'il rend Dieu sait comme ;
Jean, qui travaillé et sait compter,
S'aperçoit qu'on touche à sa somme.
Hier il dit qu'on l'a volé ;
Moi, du trésor je prends la clé.
Vli, vlan, taisez-vous,
Plus d'argent pour vous, petit homme !
Vli, vlan, etc.

Léandre, un soir était chez moi,
A neuf heures, mon mari frappe,
Je n'ouvris point, l'on sait pourquoi;
Mais à minuit Léandre échappe.
Il gelait, et Jean morfondu,
A la porte avait attendu.
Vli, vlan, taisez-vous.
Quoi, monsieur croit-il qu'on l'attrape?
Vli, vlan, etc.

Mais à mon tour je le surpris
Avec la vieille Pétronille,
D'un doigt de vin il était gris ;
Il la trouvait fraîche et gentille;
Sur ses deux pieds il se dressait,
Et le menton lui caressait.
Vli, vlan, taisez-vous ;
Vous sentez le vin et la fille ;
Vli, vlan, etc.

Jean peut briller entre deux draps,
Malgré sa chétive apparence.
Léandre fait plus d'embarras,
Mais a beaucoup moins de vaillance.
Lorsque Jean veut se reposer,
S'il me plaît encore d'en user,
Vli, vlan, taisez-vous,

Et vite que l'on recommence.
Vli, vlan, etc.

BÉRANGER.

MORALITÉ

Malheureux, loin du but qui se laisse emporter!
Chaque pas l'en éloigne et l'égare sans cesse.
En tout, il est un point où l'on doit s'arrêter;
L'atteindre est force, et le passer faiblesse.

L'abbé PORQUET. *Anthol. franç.*, 1816, II, 24.

A BON CHAT BON RAT

Malice des hommes,
Quel est ton pouvoir!
Au siècle où nous sommes,
Tu fais tout mouvoir.
Sans cesse avec ruse,
Tu livres combat.
Et prends pour excuse :
A bon chat bon rat.

Pierre à Gabrielle
Vient d'unir ses jours;
Il jure à la belle,
De l'aimer toujours.
Mais bientôt il change,
Et devient ingrat.
Un amant la venge :
A bon chat bon rat.

Roch vient de me faire
Un procès pour rien ;

S'il gagne l'affaire,
Je perds tout mon bien.
J'achète la prose
De son avocat,
Et j'ai gain de cause :
A bon chat bon rat.

Paul est au parterre,
Et risque un sifflet ;
Un crâne en colère,
Lui lance un soufflet.
Tous deux, d'un pas leste,
Volent au combat.
L'agresseur y reste :
A bon chat bon rat.

Patron des poètes,
Qu'on lit et relit,
Toi qui sus aux bêtes
Donner tant d'esprit,
D'Esope ta lyre,
Rajeunit l'éclat,
Et fit souvent dire:
A bon chat bon rat.

Si ma chansonnette,
Amis, ne vaut rien,
Comme une gazette,
Critiquez-moi bien.
Criez au scandale,
Faites grand sabbat;
Je vous rends la balle :
A bon chat bon rat.

JOSEPH SERVIÈRE.
Almanach de la gaudriole. 1875.

ÉNIGME

M'allant esbattre aux champs, je passay avant-hier
Par un certain endroit où je vy une fille
Gaillarde, belle, accorte, amiable et gentille,
Qui adonc exerçoit un fort plaisant mestier.

Un trou large et fendu or elle ouvroit entier,
Et ores à demy, puis, dextrement habille,
Le refermoit si joinct, tant elle estoit subtille,
Que l'on n'y cognoissoit ne trace ne sentier.

Après, elle prenoit en sa main remuante,
Je ne sçay quoy de long qu'en cette mesme fente
Souvent elle mettoit et retiroit souvent.

Puis les pieds et les mains remuant de vitesse,
Tiroit tousjours à soy ou poussoit en avant,
Tant elle se plaisoit en ce jeu d'allégresse.

(Trad. de l'ital. de Straparole par Larivey.)

« Cela ne signifie autre chose, sinon la belle Tisserande, laquelle ouvre et referme le large trou qui est la trame de sa toille: après y mect souvent je ne sçay quoy de long, qui est la navette ; puis remuant les pieds et les mains, prend plaisir à travailler. »

(*Facétieuses Nuits*, 1857, II, p. 329.)

TRIOLET

SUR LA MAISON DE SAVARY

1698

Ma maison (1) est petite, mais
C'est une maison de débauche;

(1) Jacques Savary, auteur du *Parfait Négociant*, était frère de Mathieu Savary, évêque de Seez, qui ne valait guère mieux que lui.

On y boit du bien bon vin frais.
Ma maison est petite, mais
On y mange de bons poulets,
Et on y fout à droite, à gauche.
Ma maison est petite, mais
C'est une maison de débauche.

(*Maurepas*, V, 160.)

LA CONSOLATION

Air : *De tous les capucins du monde*

Ma maîtresse en épouse un autre;
Amis, quelle idée est la vôtre?
D'en craindre pour moi du tourment?
Qui de nous vaut qu'on le regrette?
Elle perd le plus tendre amant :
Moi, je ne perds qu'une coquette.

(*Petit Chansonnier français*. 1782.)

SONNET

Ma maîtresse en lisant les honneurs de Cybèle,
Le renom des auteurs de la race des dieux,
Aussi comme la sœur du souverain des cieux,
Par étranges moyens se rendit immortelle.

— Pour foutre à corps perdu, dit la folle cruelle,
Je passe le passé, les jeunes et les vieux;
Si ne veux-je ces noms révérez en tous lieux,
Mais je veux que putain et louve l'on m'appelle ;

Et qu'ayant de mon con servi tout l'univers,
Que toutes les putains et les fouteurs divers,
Et qui naîtront jamais, viennent voir mes dépouilles.

Et que sur le tombeau où je reposerai,
Neuf fois, par neuf matins, ils brimbillent des filles,
Et de neuf coups de cul leurs vits je bénirai!

(*Parnasse satyrique.*)

LES DEUX PUCELAGES

AIR : *Et vogue la galère*

Ma maîtresse est volage,
Mon rival est heureux :
S'il a son pucelage,
C'est qu'elle en avait deux.
Et vogue la galère, tant qu'elle
Tant qu'elle, tant qu'elle
Pourra voguer.

(*Anthologie française.* 1765.)

DUO DU SECOND ACTE

CHANTÉ PAR Mlle JEANNE MAY ET Mme DELORME,

dans *la Filleule du Roi*

I

HENRIETTE

Maman, avant de dire : oui!
Doit-on, à son futur mari,
Tous ses petits secrets, un à un, pièce à pièce;
Et les points sur les *i*,

Est-ce qu'il faut les mettre aussi
Depuis A jusqu'à Z, comme on fait à confesse ?

MADAME CAMESCAS

Dame ! en principe, chère enfant,
On le devrait assurément !

HENRIETTE

On le devrait... la chose est claire,
Petite mère, petite mère
Entre nous deux conte-moi ça,
Avais-tu tout dit à papa ?

MADAME CAMESCAS

Que va-t-elle demander là !

HENRIETTE

Avais-tu tout dit à papa ?

II

MADAME CAMESCAS

Ma fille, on doit tout dire... après.

HENRIETTE

Ah ! cela, je le comprendrais.

MADAME CAMESCAS

Un époux est un maître, un souverain, un juge!

HENRIETTE

Bien : après... mais avant,
Faut-il, pour le mettre au courant,
Sur ceci, sur cela, remonter au déluge ?

MADAME CAMESCAS

Dame ! en principe, chère enfant,
On le devrait, assurément !

HENRIETTE

On le devrait... la chose est claire,
Petite mère, petite mère

As-tu remonté jusque là
Afin de tout dire à papa?

MADAME CAMESCAS

Que va-t-elle demander là !

HENRIETTE

Avais-tu tout dit à papa ?

L'AGNÈS

— Maman, disait Eléonore,
Jeune, charmante, et neuve encore,
Plus je m'instruis, plus je vous plais...
Hermaphrodite est-il français?
Maman, trop sage pour en rire,
Se recueille et rêve un instant :
— Ce terme-là, ma chère enfant,
N'est pas commun... Il signifie
Fillette comme on en voit tant,
Qui n'est ni laide ni jolie.
Ceci pris pour argent comptant,
Le lendemain, Eléonore
S'entendant comparer à Flore,
Par un empesé président,
Aussi libertin qu'hypocrite :
— Monsieur, vous vantez mon mérite,
Dit notre Agnès, en minaudant;
Je suis, au plus, hermaphrodite.

De la Place. *Drôleries poétiques.*

LE DROLE D'AMOUREUX

CHANSON

AIR : *Dis-moi donc, mon cher Hippolyte.*

Maman, dis-moi donc si les hommes
Ressemblent tous à mon cousin ;
Je crains, au point où nous en sommes,
Que son esprit ne soit pas sain.
Depuis que ta bonté propice
Lui permet de m'offrir ses vœux,
Il me fait des yeux en coulisse...
Ah! que c'est drôle, un amoureux!

Il ne peut plus tenir en place,
Sans cesse il tourne autour de moi ;
Loin de ses yeux si je me place,
Le pauvre Adolphe est en émoi.
Il ne saute que par secousse,
Lorsqu'au bal, nous dansons tous deux,
Bien fort il me serre le pouce :
Ah ! que c'est drôle, un amoureux!

Hier au salon il s'élance,
M'honore d'un salut profond,
Puis il tousse, et fixe en silence
Et le parquet, et le plafond ;
Mais tout à coup, il s'agenouille,
Et m'adressant de doux aveux,
Il soupire, hésite et s'embrouille;
Ah ! que c'est drôle, un amoureux.

Il mange, boit, et dort à peine,
Il change et maigrit; ça fait peur.
Avec moi lorsqu'il se promène,
Il est jaloux et querelleur ;
Tous les garçons, il les dénigre,

Et si je parle à l'un d'entre eux,
Ça lui donne une humeur de tigre;
Ah ! que c'est drôle, un amoureux.

Louis Festeau. *Les Ephémères.* 1834.

CHANSON

Maman dit que l'amour est traître,
Qu'il tourmente comme un lutin;
J' voudrais pourtant bien le connaître,
Dit un jour Agnès à Colin :
Mon désir est inexprimable,
Veux-tu bien me le montrer?... — Oui,
Instruire un jeune objet aimable,
Qui, comme vous est accompli,
Ah ! qu' c'est joli ! ah ! qu' c'est joli !

— Satisfais mon impatience,
Et mets-moi donc bien vite au fait.
— Oui... Mais, dit-il, pour plus d'aisance,
Passons dans le prochain bosquet.
Colin l'embrasse et la caresse ;
La bergère l'embrasse aussi.
Le désir de savoir la presse :
— Poursuis, dit-elle, mon ami.
Ah ! etc.

Un soupir d'Agnès fait éclore
Les grâces du plus joli sein.
Le berger des yeux le dévore,
Y porte une timide main.
Agnès, de cet apprentissage,
De plaisir sent son cœur ravi,

Etre ignorante... Ah! quel dommage!
Car, si tout, dit-elle, est ainsi,
Ah! etc.

Colin, plus loin pousse la chance;
L'amour lui prêta son flambeau,
Et met, pour aider sa science,
Sur les yeux d'Agnès son bandeau.
Tout sentiment, par la tendresse,
Devient en elle anéanti.
Mais revenant de son ivresse,
Elle dit, en faisant un cri :
Ah ! etc.

Petit à petit, l'ignorante
S'instruit, au gré de ses désirs :
Fille aisément devient savante
Dans la carrière des plaisirs.
La nuit vint, triste circonstance!
—Ah! demain, reviens donc ici;
Colin, que j'aime donc ta science !
Ah ! etc.

En rêvant à son aventure,
Agnès regagne le hameau,
Tout à son cœur, dans la nature,
Paraît différent et nouveau.
— Ah ! dieux ! que j'étais innocente,
D'avoir cru maman jusqu'ici !
Amour ! c'est toi seul qui m'enchante :
Quand par tes feux on est uni,
Ah ! etc.

(*Anthologie française*. 1765.)

LA NUIT DES NOCES

Air : *Vive la lithographie !*

Maman, faut que j'vous raconte
Comm' mon mari s'est conduit;
Il m'a fait mourir de honte
Pendant un' parti' d'la nuit.
En s'mettant au lit, l'brutal
Saut' sur moi comm' sur un ch'val,
Et me dit, en m'étouffant,
Qu'il veut me faire un enfant !
Maman, jugez d'la bêtise
De ce bougre d'polisson :
Il me r'lève ma chemise,
Et me prend l'cul sans façon ;
Puis il m'empoign' les tétons,
Et veut en mordr' les boutons !
Là-d'ssus j'lui fous un soufflet
Qui l'étend sur le chevet !
Pour mettr' fin à ses caresses,
Je m'dépêch' de tourner l'dos ;
Mais j'sens qu'il m'frott' sur les fesses
Quelque chose d'assez gros.
Sur cet insolent paquet
Je lâche un vigoureux pet.
Mon mari, tout étonné,
D'abord se bouche le nez ;
Mais le malin, dans sa rage,
Ne se tient pas pour battu :
Il dit qu'il faut qu'mon puc'lage
Par l'dieu d'amour soit vaincu.
Il m'allong' près du croupion
Une espèc' de cornichon,
Et m'dit, en m'crevant l'anus,
Qu'il agit au nom d'Vénus.

Moi, sans fard, sans enveloppe,
J'lui dis : « Bougre de couillon,
Ta Vénus est un' salope,
Ton dieu d'amour un cochon ! »
Se voyant traité d'la sorte,
Il dit qu'il s'est trompé d'porte,
Et veut m'fourrer son outil
Dans un trou qu'j'ai sous l'nombril.
« Mais, finis donc, imbécile,
Sacré-nom-de-Dieu d'gredin !
Si tu n'me laiss's pas tranquille,
J'vas pisser sur ton machin ! »
Loin d'm'écouter, il s'trémousse ;
Au lieu de r'culer, il pousse ;
J'ai beau gueuler et souffrir,
Il soutient qu'ça m'fait plaisir.
Mais c'machin' s'change en lavette,
Grâce au pouvoir d'la vertu,
Et j'm'en tire quitte et nette
Avec un peu d'colle au cul !

— — —

CHANSON

Maman me dit que quand on aime,
La peine passe le plaisir ;
Lorsque plein d'une ardeur extrême,
Colin, à mes yeux vient s'offrir,
Je sens dans mon cœur quelque gêne,
Son embarras me fait rougir,
Et le plaisir passe la peine,
Et non la peine le plaisir.

Lorsque je veux être sévère,
La peine passe le plaisir ;

Si, parfois, je suis en colère,
Mon amant dit qu'il va mourir :
Je me repens d'être inhumaine,
Je l'apaise par un soupir
Et le plaisir passe la peine,
Et non la peine le plaisir.

Sans lui, quand je danse au village,
La peine passe le plaisir.
L'autre jour, je fus au bocage,
Il m'aperçut, je voulus fuir ;
Il me devance dans la plaine,
Son amour sut me retenir,
Et le plaisir passe la peine,
Et non la peine le plaisir.

(*Anacréon français.* 1780.)

L'ACCOUCHEMENT D'UNE FILLE VERTUEUSE

Air : *J'veux être un chien*

Maman, que je souffre à l'endroit
Où décemment je mets le doigt !
Vite, il faut qu'on me déshabille.
Moi qui tiens si fort à l'honneur,
M'arriverait-il un malheur ?
Ah ! fichtre ! ah ! chien !
Non, je n'y conçois rien,
Mais j'accouche, foi d'honnêt' fille.

Pourtant je ne grossissais pas ;
Je n'avais qu'un peu plus d'appas ;
Ça complétait ma pacotille ;
La vertu m'avait réussi.
Dieux !... l'accoucheur est-il ici ?
Ah ! fichtre ! etc.

Cela me vint-il en dormant
Ou par l'effet d'un sentiment?
Car moi, c'est par là que je brille.
Serait-ce mon baron perclus?
Bon!... S'il avait ce qu'il n'a plus.
Ah! fichtre! etc.

N'est-ce pas un soir que, fort tard,
Sur ma porte, un galant hussard,
En passant me trouva gentille?
Il n'a tenté qu'un faible essai ..
J'étais retroussée, il est vrai.
Ah! fichtre! etc.

Ce n'est pas mon Italien;
Il m'a prouvé son goût trop bien.:
Il n'aura jamais de famille.
A sa guise il était reçu...
M'a-t-il trompée à mon insçu?
Ah! fichtre! etc.

Vivez donc de privations!
Prenez donc des précautions!
Sans la sauce, mangez l'anguille!
Beau moyen et bien éprouvé:
J'en suis pour un enfant trouvé.
Ah! fichtre! etc.

(*Gaietés de **Béranger**.*)

DIALOGUE

Ma mère attend; la nuit vient: je te quitte.
— Non. — Laisse-moi! — Non: c'est partir trop vite.
— J'aurai déjà grand'peine à m'excuser.

Laisse-moi donc, Hylas ! — Eh bien ! Mélite,
Pour ta rançon donne au moins un baiser :
Non de ceux-là que l'on donne à sa mère ;
Mais ce baiser qui fait soudain brûler,
Donne-le-moi, donne vite, ma chère ..
— Oui... mais après, voudrai-je m'en aller ?

ÉUSÈBE SALVERTE. *Anthologie française*. 1816.

LA PETITE OUVRIÈRE

AIR : *A ma Margot, du bas en haut*

Ma mère avait raison, je l'vois :
Not' bonheur est au bout d'nos doigts.
Défunt' maman m'disait sans cesse :
— Au bout d'tes doigts est la richesse :
Fill' qui travaille avec honneur,
S'fait soi-même son p'tit bonheur.
Quel plaisir (*bis*) je r'ssens à l'ouvrage !
Ah ! j'suis tout en nage...
Ma mère avait raison, je l' vois :
Not' bonheur est au bout d'nos doigts.

L'cœur à l'ouvrage, au mois d' décembre,
Sans feu j'menferme dans ma chambre.
Quand il gèle à claquer des dents,
J'réchauff' mes doigts sans souffler d'dans.
Quel plaisir, etc.

D'beaux messieurs proposent de m'faire
Des enfants qui mourraient d' misère.
Chers enfants, par l'travail que v'là,
J'vous épargne ce chagrin-là.
Quel plaisir, etc.

Pour m'amuser, d'abord, j'm'occupe,
D'not' boulanger zavec sa jupe ;
En jup' j'me r'présente toujours,
C'garçon d'esprit v'lu comme un ours :
Quel plaisir, etc.

J'me rappelle aussi l'grand Léandre,
Qui d'vant ma f'nêtre, d'un air tendre,
S'déboutonne comme un impur,
Sans s'tourner du côté du mur.
Quel plaisir, etc.

L'ouvrièr' qui craint la satire,
Doit s'chatouiller pour se faire rire ;
En travaillant, ça rend l'cœur gai,
Et l'poignet seul est fatigué.
Quel plaisir, etc.

(*Gaietés de Béranger*.)

CHANSON NOUVELLE

SUR LA DEMANDE D'UNE FILLE A SA MÈRE

Sur l'air : *Ton humeur est, Catherine*

LA FILLE

Ma mère, je suis en âge
Pour me donner un mari.
J'aime un garçon jeune et sage,
Que je tiens pour favori.
Il me fait mille caresses,
Il est de fort bonne humeur,
Son nom est plein de tendresse :
On l'appelle Joli-Cœur,

LA MÈRE

Taisez-vous, petite fille!
Que dites-vous maintenant?
Où avez-vous pris ce drille,
Pour en faire votre amant?
Vous n'avez que quinze ans d'âge;
Ne prononcez plus ce mot,
Car dedans le mariage,
On y vient toujours trop tôt.

LA FILLE

Un jour, à la promenade,
J'ai trouvé ce jeune amant;
Il quitta son camarade
Pour me faire un compliment.
Moi, voyant sa belle grâce,
Je lui fis un doux souris;
Il a pris dans mon cœur place;
Je le veux pour mon mari.

LA MÈRE

Follette, avant toute chose,
Connaissez-vous ce garçon?
Voyez ce qu'il vous propose;
Est-il de bonne maison?
Connaissez-vous sa famille?
Est-il garçon de moyens?
Car il vaut mieux rester fille
Que d'être femme sans biens.

LA FILLE

Mère, mon amant, sans doute,
Est de cette garnison.
Quoiqu'il soit dedans la troupe,
Il est de bonne maison.
On voit souvent à la guerre
Les cœurs les plus généreux,

C'est pour cela que j'espère
De faire un partage heureux.

LA MÈRE

Jarnigoi ! comment, friponne !
Vous aimez donc un soldat?
Taisez-vous, car je frissonne ;
Ce n'est pas là votre état.
Aimerez-vous ce sort terne
D'aller coucher en troupeaux
Dans le fond d'une caserne,
Pour y souffrir mille maux ?

LA FILLE

J'aime bien le bruit de guerre ;
Le plaisir se tient partout.
Je ne crains point la misère.
Je le veux pour mon époux.
Si vous prétendez, ma mère,
Me détourner de cela,
Je sais ce que j'ai à faire,
Arrive ce qui pourra !

LA MÈRE

Si on marchait en campagne,
Folle, comment feriez-vous,
Chargée en mulet d'Espagne,
Vous, ainsi que votre époux,
Son équipage et ses armes,
Et vos deux ou trois enfants ?
Vous verseriez bien des larmes,
Regrettant votre bon temps.

LA FILLE

Fi donc! taisez-vous, ma mère;
Ne parlez plus de cela,
Dussiez-vous être en colère,
Joli-Cœur m'épousera.
J'espère, par sa vaillance,

Qu'il sera, par son grand cœur,
Un jour maréchal de France,
Moi, noble dame d'honneur.

(*Recueil de chansons sur différents airs*. 1622. (1722?)

EPIGRAMME

M'amie dit qu'elle ne voudroit voir
Joint avec soy aucun autre que moy :
Et que si Dieu la veult pour femme avoir,
Ne me voudra, pour luy, rompre sa foy.
Elle le dit : mais ce qu'à femme j'oy,
Dire à celuy qui son amour poursuit,
Je croy avoir tant d'asseurance en soy,
Comme le vent, ou l'eau, qui toujours fuit.

(*Louange des femmes*, p. 50.)

M'amie et moi, peu de fois en longtemps,
Sommes tombés en querelle et divorce,
Où chacun a fait preuve de sa force,
Et tous deux son demeurés bien contents.
Toute la gloire en amour que j'attends,
C'est, quand elle cause de mon malaise,
Eût-elle tort, sitôt que je l'entends,
Je me le donne, et faut que je l'apaise.

MÉLIN DE SAINCT-GELAYS.

D'UN BAISER

M'amie un jour me donna le crédit
De la baiser doucement en la bouche.
Quand ses tétins je voulus voir, me dit :
Laissez cela, car personne n'y touche.
Ah ! dis-je lors, vous êtes bien farouche.
Pardonnez-moi, si ce mot, dire j'ose !
Autant ou plus en prendrait une mouche.
Fi du baiser, s'il ne vient autre chose.

(*Récréation des tristes.* 1595.)

CHANSON

Sur l'air des *Ennuyeux*

1673

Ma pauvre sœur (1), qu'il est aisé
De vous faire au ventre une bosse !
Belle comtesse de Sauzay,
Tous les neuf mois, vous êtes grosse.
Quand votre époux sera venu,
Envoyez-le chez la Cornu (2).

Fut-il jamais rien moins charmant,
Qu'un tas d'enfans qui toujours crient ?
L'un dit : Papa, l'autre, maman,
Et l'autre pleure après sa mie ;

(1) Philippe-Emmanuel de Coulanges, maître des requestes, à sa sœur Mme de Turpin-Crissé, comtesse de Sauzay, sur ce qu'elle était souvent grosse.

(2) Fameuse maquerelle de Paris.

Et, pour avoir cet entretien,
Vous êtes maigre comme un chien.

Pour moy, je n'ai point cet ennuy,
Et je m'en trouve plus habile (1).
Heureux qui n'en fait point chez lui!
S'il en fait, qu'il les fait en ville :
On a point d'incommodité,
Toujours bon temps et liberté.

(Maurepas, I, 236.)

CHANSON

Ma mère a fait à son désir
Avec un garçon de village;
A me faire elle a pris plaisir,
Devant que d'être en son ménage;
Mais les bâtards sont soutenus,
Et dans l'Olympe bien venus.

Ma sœur a fait un petit gars
Devant que son mari l'eût prise;
Et le bon sot ne le sait pas :
C'est un cocu de bonne prise;
Mais les bâtards, etc.

Je suis bâtard, je le sais bien,
C'est pour moi un grand avantage;
De plus, ma mère n'était rien
Qu'au trafic de maquerellage;
Mais les bâtards, etc.

Ma tante dessus ses vieux ans
A voulu goûter de la quille,

(1) Il passait pour impuissant.

Et s'est fait enfler le devant
D'un petit fils et d'une fille;
Mais les bâtards, etc.

Taisez-vous et ne parlez pas
Tant à clair de votre origine,
Car j'en vois bien d'autres là-bas
Qui plus que vous ont de la mine;
Mais les bâtards, etc.

CONCLUSION

Comme le monde, ainsi qu'on dit,
Pour le gain chaque jour se peine,
Il faut travailler à crédit,
Autrement, l'industrie est vaine;
Puisque les bâtards soutenus
Sont dans l'Olympe bien venus.

(*Chansons folastres*. 1612.)

LA NUIT D'ALARMES

— Ma mère, dormez-vous? l'on frappe.
Ma mère, on frappe, entendez-vous?
Ecoutez, Fidèle qui jappe,
Ah! ma mère, c'est fait de nous!

Qui peut frapper à pareille heure?
Non, ce n'est pas Jean, mon époux;
Ma mère, il faudra que je meure
Si Dieu n'a pas pitié de nous.

J'ai vu tout près du cimetière,
Hier, un visage étranger :
C'est lui qui vient, c'est lui, ma mère,
Lui qui vient pour nous égorger.

Les coups cessent, il a peut-être
Brisé la porte en ce moment.
Ah! ma mère, par la fenêtre
Jetez-lui vite votre argent.

Si je voyais briller l'aurore!
Mais il est à peine minuit.
Ciel! écoutez, l'on frappe encore :
On parle, entendez-vous? quel bruit!

A la voix, même à la figure,
On dirait : c'est Jean ; mais, hélas!
C'est son âme, soyez-en sûre.
Ma bonne mère, n'ouvrez pas.

Donnez, donnez-moi l'eau bénite;
Nous saurons bien s'il est maudit;
Ah! ma mère, il a pris la fuite,
Vous voyez, c'était un esprit.

Jean s'en fut et sa ménagère
La même nuit reprit du cœur;
Et l'on dit que l'esprit de Pierre
Revint et ne lui fit pas peur.

Boucher de Perthes. 1833.

CHANSON

— Ma mère, j'ai quinze ans passés;
Je ne sais à quoi vous pensez
De ne point me marier!
Est-ce pas grand dommage
D'avoir, à quinze ans passés,
Encor son pucelage?

De ne point me marier
Je ne sais à quoi vous pensez;
J'avais des serviteurs assez!
Est-ce pas, etc.

J'ai toujours serviteurs assez!
Je ne sais à quoi vous pensez :
Mais je sais bien que je ferai.
Est-ce pas, etc.

Mais je sais bien que je ferai.
Je ne sais à quoi vous pensez.
J'irai jouer dedans un pré.
Est-ce pas, etc.

J'irai jouer dedans un pré!
Je ne sais à quoi vous pensez.
Et puis vous en serez fâchée!
Est-ce pas dommage
De donner à un bâtier
Mon gentil pucelage?

(*Doux entretien.* 1634.)

CHANSON NOUVELLE

Ma mère, l'un de ces jours,
Travaillait dessous mon père.
Elle lui disait toujours :
— Ta nature point n'opère.
Rien ne sert le branlement,
Si on n'a contentement.

Mère Jeanne, un jour d'été,
Baisait une chambrière

Qui, pour l'avoir trop hanté,
Lui démembra la croupière.
Rien ne sert, etc.

Moi, je viens tout de nouveau
Parler de mère Guignarde,
Trop plus sujette au morceau
Qu'à la naturelle garde.
Rien ne sert, etc.

Et moi qui suis maître ès-arts,
Chacun me nomme Jean Gille,
Qui fait branler toutes parts
Le corps d'une jeune fille.
Rien ne sert, etc.

Ma mère, femme de bien,
Qu'on nomme la Violette,
Nous nourrit d'étrons de chien
Pour viande plus parfaite.
Rien ne sert, etc.

CONCLUSION

Puisque le branle commun,
Que l'homme la femme accoste,
Nous croyons que c'est tout un
Que chacun branle sa volte.
Rien ne sert le branlement,
Si on n'a contentement.

(*Chansons folastres*. 1612.)

LA FILLE OBÉISSANTE

Ma mère m'a fait la défense
De jamais vous parler, Lucas,

Et je lui dois obéissance;
Parlons donc bas, tout bas, tout bas.
Approchez, je vous en supplie,
Le moindre bruit nous trahirait;
Plus près, Lucas, je vous en prie;
Car si ma mère m'entendait!

Il faut toujours de la franchise,
Oui, Lucas, retenez ceci;
Moi je suis discrète, soumise,
Ma mère veut qu'on soit ainsi.
L'autre jour, elle me dit : — Claire,
Si je vous vois, gare un soufflet!
Lucas, éteignez la lumière;
Car si ma mère me voyait!

Je ne veux rien lui cacher, certes,
Je n'ai pour elle aucun secret;
Mais dès que la porte est ouverte
Elle voit tout ce que l'on fait.
Pour rien alors elle s'emporte;
Malheur à moi, quand elle sait...
Fermez, Lucas, fermez la porte,
Car si ma mère le savait!

BOUCHER DE PERTHES. 1833.

LE FILS DU PAPE

AIR : *Lison dormait dans la prairie.*

Ma mère, quittez la besace,
Le pape avec vous a couché:
Je cours lui rappeler en face
Qu'il fut un moine débauché.

Quoique soldat, il va, j'espère,
Me créer cardinal neveu.
Ah! ventrebleu!
Ah! sacrebleu!
Saint Père, au moins soyez bon père.
Ah! ventrebleu!
Ah! sacrebleu!
Ou je fous le saint-siége au feu.

Au sacré-collége je frappe,
Vient un cou tors : — Allons, cagot,
Par mon sabre, va dire au pape
Que je suis le fils de Margot.
Dis que Margot fut sa commère;
Que moi, d'être saint j'ai fait vœu.
Ah! ventrebleu! etc.

J'entre en faisant trois révérences :
Sa Sainteté bâillait d'ennui.
— Mon fils, veux-tu des indulgences.
— Non, dis-je, on s'en passe aujourd'hui.
J'ai, si j'en crois Margot, ma mère,
Vos goûts, votre nez, votre œil bleu.
Ah! ventrebleu! etc.

Quand mes trois sœurs, vos pauvres filles,
Le soir, pour avoir un jupon,
Vendent le plaisir en guenilles,
Au diable votre âme en répond.
Le diable vous sert de compère,
Ayez donc l'air d'y croire un peu.
Ah! ventrebleu! etc.

Il me répond : — Dieu nous afflige;
Nous sommes pauvres, mon cher fils.
— Mais du purgatoire, lui dis-je,
Où passent donc tous les profits?

Donnez-moi les os de saint Pierre,
Que je les vende à quelque Hébreu.
Ah! ventrebleu! etc.

— Mon fils, que le diable t'emporte,
Prends ces mille écus, et va-t'en.
— C'est bien peu, dis-je, mais qu'importe?
Dans huit jours, j'en viens prendre autant.
Songez que de sots sur la terre
Font bouillir votre pot-au-feu.
Ah! ventrebleu!

Adieu, Margot fera ripaille :
Mes sœurs seront catins d'un roi,
Quoique j'abhorre la prêtraille,
D'un chapeau rouge affublez-moi.
De me transmettre votre chaire,
Bonhomme, occupez-vous un peu.
Ah! ventrebleu!
Ah! sacrebleu!
Saint-Père, au moins soyez bon père.
Ah! ventrebleu!
Ah! sacrebleu!
Ou je fous le saint-siége au feu.

BÉRANGER.

D'UNE DAME AISÉE A COURROUCER

M'amie et moi, après joyeux ébats,
Nous courrouçons si tressoudainement,
Et reprenons, après noise et débats,
Soudaine paix et doux ébattement,
Que je crains plus ses beaux yeux doucement
Tournés vers moi, et ses ris gracieux
Que ses sourcils et regards furieux :

Car j'ai espoir de joie et paix nouvelle
Après courroux ; après ébats joyeux,
Je crains toujours une guerre mortelle.

(*Récréation et passe-temps des tristes*. 1573.)

DE MARGOT

— M'amie Margot, c'est un entier déduit
Que le joli, gentil jeu d'amourette.
C'est un plaisir, s'ébattre jour et nuit
Dessus un lit et faire la chosette :
— Alors, répond la belle camusette,
Plus grand soulas on ne pourrait choisir.
Jouons-nous donc tandis qu'avons loisir,
Et n'attendons à demain le matin.
Approchez près, contentez mon désir,
Et me donnez le petit picotin.

(*Récréation des tristes, édition de Gay*. 1862.)

MA PHILOSOPHIE

M'amuser, n'importe comment,
Fait toute ma philosophie :
Je crois ne perdre aucun moment
Hors le moment où je m'ennuie ;
Et je tiens ma tâche remplie,
Pourvu qu'ainsi tout doucement
Je me défasse de la vie.

L'abbé PORQUET.

MANETTE ET CADET

Air de : *Manon Giroux.*

— Manett', j' voudrais ben qu' tu m' toises
Un brin, sapredieu !
Avec tes yeux en turquoises
Qui m' mett' tout en feu !...
— Cadet, tire au loin tes guêtres,
Au lieu d' m'approcher.
Si j' te r'gardais d' mes deux fenêtres,
Ça t'ferait loucher !

— Manett' pour une écaillère,
T'a z'eun' chouette main ;
Pour la patiner, p'tit' mère,
J'paierais deux brocs d'vin !...
— Cadet, tu t' fends ben, ça m'flatte,
Tu vas t'écorcher,
Si j' t'abandonnais ma patte,
Ça t' ferait loucher !

— Manett', ta taille, on peut l'dire,
Est comme un fuseau ;
J'voudrais la m'surer, pour rire,
Sous ton caraco...
— Cadet, j' n'aime pas qu'on m' magnotte,
J' pourrais ben t' moucher !
Si j' t' laissais friper ma cotte,
Ça t' ferait loucher.

— Manett', quand ta bouch' dégoise
Des mots pou' m' fâcher,
J' trouv'rais doux comm' la framboise
D' pouvoir la boucher...
— Cadet, j' crains qu'ça n' m'éclabousse,

Quand on veut m' licher.
Si j' te prêtais ma frimousse,
Ça t' ferait loucher.

— Tiens, Cadet, pas pus d' bêtises;
Si tu veux tout d'go,
Chez l' maire et puis à l'église,
Nous f'rons l' conjungo.
— L' conjungo? Manett', ma mie,
Ça n'peut m'allécher!
Si j' te f'sais voir la mairie,
Ça t' ferait loucher!

Sténographié à la halle par Julien Cabassol.

LA PÉNITENCE

Mannette, au devoir marital
Devoit un droit chaque journée,
Quand douze droits dus en total
Mit l'époux allant en tournée.
Il revient foutre au chapelet;
Grain pour coup Mannette appeloit,
Dont elle n'eut que mi-quittance.
— Dieu! dit-elle à son crucifix,
Le huguenot, qui veut de six
Tricher encor ma pénitence!

(*Constitution de l'Hôtel du Roule.*)

SUR LE MANTEAU D'UN COURTISAN

Manteau des manteaux le plus mince,
A tout jamais exempt de pince

Pour ta cruelle pauvreté
Et ton espèce incomparable;
Manteau néanmoins vénérable
Pour ton extrême antiquité.

Encor que la teigne te mange,
Moi, je veux chanter ta louange,
Et qu'on sache par l'univers
Que ta capacité petite
Fait que ton vieil haillon mérite
Que je le célèbre en mes vers.

Déesse au visage effroyable,
Par toute la terre habitable,
Des humains la peur et l'effroi,
Qui règnes dessus la misère,
En ton geste triste et austère,
Maigre déesse, inspire-moi!

Ce manteau qui n'a point au monde
D'autre manteau qui le seconde,
Fut jadis d'un drap assez fin.
Manteau où l'on ne peut connaître
Si c'est serge ou drap de limestre,
Car le pauvret touche à sa fin.

Il fut d'une façon honnête,
Premièrement manteau de fête,
Garni d'un collet de velours
Et d'une doublure de frise;
Puis tôt après changeant de guise,
Devint manteau de tous les jours.

Il eut un compagnon fidèle
Qui dura jusqu'à la ficelle,
Bien qu'il fut débile et fluet.
Manteau qui fit, durant sa vie,

Comme le roi devant Pavie,
Tirant jusqu'au dernier filet.

Après le temps de son service,
Le premier succède à l'office,
En lui servant pour tous les deux ;
Mais une chose l'importune,
Car il se plaint de la fortune
Qui le rend le manteau d'un gueux.

Il n'y a ni façon ni sorte,
Dont un habillement se porte,
Que le pauvret n'ait pratiqué :
Il a été robe sans manches,
Changeant de visage aux dimanches,
A tous usages appliqué.

Il sert souvent, par intervalle,
Son maître en quelque part qu'il aille :
Dans les prisons il est connu,
A l'Hôtel-Dieu, à la taverne,
Dont il sort toujours sans lanterne
Et la plupart du temps tout nu.

Seulement, une fois pour toutes,
Il le laissa durant la route
Qui mit la Ligue en son tombeau,
Dont il en conçut telle rage,
Qu'il retourna dans le bagage
Près de son fidèle manteau.

Il a d'une belle manière
Et de grâce particulière
La propriété du serpent,
Car autant de fois que l'usure
Lui donne quelque découpure,
Autant de fois il se reprend.

Ce manteau se rend si traitable
Qu'il est le tapis de la table
Qui ne servit onc à manger;
Une chose le réconforte,
C'est que jamais on ne le porte
Aux batailles, ni au danger.

Mais après tant de bons services,
Il endura mille supplices,
Par la cruauté d'un valet
Qui, afin d'épargner sa peine,
Pour la crotte rogne la laine,
Et le rend petit mantelet.

Son maître le fait par malice:
Comme son bien se rapetisse,
Il veut qu'il diminue aussi,
Afin que de même cadence,
Il voie finir sa chevance
Et son mantelet raccourci.

Il veut qu'on le réserve encore,
Tant ce vêtement il honore,
A son ensevelissement;
Mais comment se pourrait-il faire?
Vu qu'il ne pourrait satisfaire
A la tête tant seulement.

Puces, poux, punaises et mouches,
Dressent sur lui leurs escarmouches,
Faisant la guerre à camp ouvert,
Loin d'embuscade et de montagne,
Au plein d'une rase campagne,
Et dans un pays découvert.

Mainte fois, durant la froidure,
Il a servi de couverture

Contre l'injure de la nuit;
Et, d'une façon différente,
De rideaux, de ciel et de pente,
De fond et de tour à son lit.

Il fût coussinet pour la trousse,
Encore a-t-il servi de housse
A quelque cheval emprunté;
Ce valet allant en message,
Qui n'eut onc pratique, ni gage,
Souvent sur son dos l'a porté.

Diligent et prompt à merveille,
Sans cesse pour son maître il veille,
Ayant esprit et jugement :
S'il voit un sergent par la rue,
Tout aussitôt il se remue
D'un perpétuel mouvement.

Ce manteau, ce sont choses sûres,
A bien usé dix-sept doublures,
En changeant maintes fois de teint,
Qui en mille couleurs se change,
Comme un caméléon étrange
A toute heure teint et déteint.

Le gris fut sa couleur première;
Tôt après, changeant de manière,
Le vert gai lui fut ordonné :
Et tôt après, changeant de sorte,
Il revint teint en feuille morte,
Puis on le teignit en tanné.

Il prit pour dernière teinture
Le noir, la couleur la plus sûre,
Souffleté, gratté, retourné,
Et tôt après, son muable être,

Pour l'indigence de son maître
En même état est retourné.

Aussi, sur la fin de son âge,
Il emporta cet avantage
Par un accident non commun;
Car à voir ses dents et sa corde,
Il semble qu'il est prêt à mordre,
Montrant ses griffes à chacun.

Il témoigne, bien que sans l'être,
Des coups de bâton que son maître
A reçus et non pas donnés,
Et d'avoir, de façon nouvelle,
Vu ses reins, au pied d'une échelle,
De coups de pierres cotonnés.

Manteau, bien que ta vieille corde
Semble crier miséricorde,
Au secours d'un autre manteau,
Et que justement tu dois être
Lassé de servir à ton maître,
Tu mérites bien un tableau.

Puisque tu es, pour récompense,
Dans le temple de l'indigence
Un reliquaire précieux,
Sois donc, d'un zèle charitable,
Vers la déesse misérable,
Le médiateur pour les gueux.

Sygognes. 1627. (*Cabinet satyrique.*)

ÉPIGRAMME

Ma nymphe est aujourd'hui si vaine
Du mérite de ses appas,
Qu'elle croit qu'il n'est mont, ni plaine,
Qui ne fleurissent sous ses pas.
Sœurs de la vieillesse chenue,
Rides, hâtez votre venue;
Vous n'avez que trop arrêté.
C'est une merveille incroyable,
Que l'art dont vous rendez ployable
L'arrogance de la beauté.

MEYNARD. 1627.

LE JUGE DE BONNE FOI

— Ma parente a perdu sa cause!
Elle était bonne, cependant.
Je n'en chercherais pas la cause,
Si vous manquiez de jugement.
Je m'y perds : dites-moi comment
Pareille chose est arrivée?
— Parbleu, de cet événement,
Répond Dandin ingénûment,
La raison est bientôt trouvée,
Pour peu qu'on se suppose à ma place un moment :
La cause paraissait douteuse;
Un long *factum* nous endormait;
Le procureur nous embrouillait;
L'avocat nous étourdissait;
Et nous étions distraits par la solliciteuse.

FÉLIX NOGARET.

CHANSON

Ma pauvre âme a bien faim d'amour,
Ouvre ton petit cœur, la belle,
Tic, tac.
Aimons-nous vite, le temps court,
Arrachons la plume à son aile,
Tic, tac.

Dis, où vont les fleurs du vallon
Et les feuilles blanches des ormes,
Tic, tac,
La bulle folle de savon
Et les *Léviathans* difformes,
Tic, tac.

Rêve-t-on quelque chose au ciel
De plus pur que ta lèvre rose,
Tic, tac,
Où souvent pour cueillir son miel
L'abeille rieuse se pose,
Tic, tac.

Et Dieu lui-même a-t-il trouvé
Chez la Vierge aux mystiques voiles,
Tic, tac,
Un idéal plus achevé
Qu'en tes yeux, rêveuses étoiles !
Tic, tac.

Je veux t'entendre gazouiller,
Là, sur mon cœur, bien loin du monde...
Tic, tac,
— *Oh la la !!... tu peux te fouiller !*
As-tu, répondit l'enfant blonde,
Le sac ?

EUGÈNE VERMERSCH.

MA LISA, TIENS BIEN TON BONNET

Air du *Passe-Partout.*

Ma pauvre enfant, aux discours de ton père,
Prête l'oreille encor quelques instants :
Tu vas bientôt m' planter là comm' ta mère,
Puisque tu vas atteindre tes quinze ans.
Des gringalets déjà l'essaim s' prépare
A te pousser quelque botte en secret;
Pour conserver c'te fleur qui d'vient si rare,
Ma Lisa (*bis*), tiens bien ton bonnet!

Tu trouveras quelquefois sur ta route
Un va-nu-pieds bien rond et bien carré,
Qui pouss' toujours, sans que rien le déroute,
Jusqu'à c' qu'au centr' sa main ait pénétré.
Il est si gros, et toi t'es si mignonne,
Qu' son p'tit doigt seul, j'en suis sûr, t'effraierait.
Tout ce qu'il touch' s'élargit, se chiffonne...
Ma Lisa, etc.

Il en est un de plus mince encolure,
Petit mais fort, et bien ferme des reins,
Qui, quoiqu'il n'ait ni talent, ni figure,
Sur c' qui lui plaît aime à fourrer les mains.
P'tit comme il est, c'est raide comme un cierge;
Dans l' plus p'tit trou ça s' gliss' comme un furet;
Et près de lui si tu veux rester vierge,
Ma Lisa, etc.

J'en vois quéq' z'uns qu'ont les manières gentilles,
De la jeunesse et d' la vivacité :
Ces garçons-là, ça tourn' la tête aux filles,
Mais presque tous, ils ont le cœur gâté.
Sur leurs discours, crois-moi, tir' la ficelle ;
Dans c' siècle-ci, plus d'un mauvais sujet

Change en gratt'-cul la rose la plus belle.
    Ma Lisa, etc.

Ce grenadier, de notre vieille garde,
Qui te poursuit de son œil plein de feu,
Est un malin, et si tu n'y prends garde,
Il pourra bien t'effeuiller un p'tit peu.
Ce gaillard-là me paraît fort ingambe,
Et si tu l' laiss's te m'ner au cabaret,
Il te donn'ra quéqu' jour un croc en jambe.
    Ma Lisa, etc.

Ce p'tit auteur qui pinc' la chansonnette,
Voudrait aussi te faire les beaux bras;
Tout en chantant ta blanche collerette,
J' l'ai vu fourrer sa main un peu plus bas.
De l'écouter ne fais pas la bêtise :
Prends ça sur toi, vois-tu, ça t' maigrirait,
Ces auteurs-là, c'est gueux comm' rats d'église.
    Ma Lisa, etc.

Choisis un vieux qu'ait d' la vaissell' de poche...
Tu réclames pour ton tempérament,
Mais, vois-tu bien, sans trop faire de bamboche,
Tu peux avoir encore un autre amant.
Si celui-là fait danser la mitraille,
Tâch' d'amasser quelques sous en secret;
Et si tu veux n' pas mourir sur la paille,
    Ma Lisa, tiens bien ton bonnet!

E. Debraux. 1820.

LE JOYAU DE LA PUCELLE

Ma petite Jeanneton
Me permet bien que je tâte

Son beau col et son menton,
Et veut bien que je m'ébatte :
Mais sitôt que je me hâte
De baiser le beau bouton
Qui fleurit sur son téton,
Et les fraisettes jumelles,
Elle me dit en riant :
— Ne touchez pas là, friand,
C'est le joyau des pucelles.

Claude de Pontoux,
l'un des auteurs de la *Satyre ménippée.*

LA MARMOTTE

Ma petite marmotte est faite au badinage :
Quoiqu'elle ait pris naissance en un pays sauvage,
On peut aisément l'approcher ;
Et lorsqu'une main caressante,
La flatte et daigne la toucher,
Elle est docile et complaisante.
A peine ai-je pourtant de quoi
Me nourrir de pain noir, de fruits et de laitage;
Tandis que mainte Iris, plus heureuse que moi,
A, dans le même goût, gagné son équipage.

Le Joujou des demoiselles, 1757, p. 6.

LE PARTI-PRIS

Ma Philis m'est toujours fidèle ;
Mais si je dois perdre son cœur,

J'irai, pour finir ma douleur,
Me pendre... au cou d'une autre belle.

Ed. Fourcaux. *Anthologie française.* 1816.

LA DENT GARDÉE

M'appeler vieille ! Être imprudent !
Mon âme au courroux s'abandonne,
Va, je te garde à jamais une dent.
— Tâchez de me la garder bonne.

Aug. Martin. (*Contes joyeux.*)

D'UNE JUIVE

Mara, juive de nation,
Approuve notre baptême
Plus que leur circoncision :
— Car, dit-elle, on devrait même
Au membre de l'homme ajouter,
Plutôt que d'en vouloir ôter.

(*Satyres bastardes.* 1515.)

LA LAITIÈRE

CONTE

Marcou fumant sa pipe, et l'esprit en gaîté,
A sa maison des champs allait, un jour d'été,
Avec joyeuse compagnie ;

C'était un vrai farceur, personne comme lui
N'imaginait une plaisanterie ;
Il savait dissiper ou prévenir l'ennui
Par quelques traits d'une aimable folie.
— Je veux, dit-il, avoir le plaisir aujourd'hui
De vous donner la comédie.
Il aperçoit de loin un âne qui portait
Brune gentille avec son pot au lait.
Marcou se met sur son passage,
L'aborde en ôtant son chapeau :
— Vous me semblez, dit-il, la perle du village ;
Sans compliment, votre âne porte beau ;
Pourrais-je lui parler ? Si vous vouliez attendre...
Jeanne sourit. — Monsieur, tout comme il vous plaira.
S'il est de vos amis, sans doute qu'il aura
Bien du plaisir à vous entendre.
— Vous permettez ? Je ne lui dirai rien
Dont vous puissiez être fâchée.
— La fin de ça, voyons. — Ta sœur est accouchée,
La mère et le petit, tous deux se portent bien.
L'âne, à ces mots, de braire et de sauter
Si haut, si fort, qu'il fait tout culbuter,
Le pot au lait et la fillette.
Dans sa chute, la belle enfant,
Devers l'Olympe en tournant le derrière,
Sur l'herbe va rouler la tête la première,
Si que l'on vit en cet instant
Un peu plus haut que la jarretière.
A l'œil malin du spectateur,
D'un contraste frappant l'image fut offerte ;
Mais pour les curieux, Jeanne fut trop alerte,
L'innocente suivit l'instinct de la pudeur,
Et la belle est sur pied, déplorant son malheur.
C'est grand pitié de voir comme elle est désolée.
— Que dirai-je à maman ! que vais-je devenir !
Voilà mon lait perdu, ma bête ensorcelée !
— Dans son bon sens je vais la faire revenir,

Dit Marcou, puis notre homme, avec mainte pistole,
Répare le dommage, et Jeanne se console.
Des bonds de l'âne on serait curieux
De savoir quelle était la cause;
Ces sauts à point nommé tiennent du merveilleux,
Et cependant c'est peu de chose;
Voici tout le secret : adroitement, Marcou,
Avec sa pipe, allume un morceau d'amadou,
Et parlant au grison, lui glisse dans l'oreille;
Il brûle, il crie, il saute, et ce n'est pas merveille.

Cet homme n'est pas le premier
Qui pour bien moins ait passé pour sorcier;
Mais le mieux le voici : l'on a vu comment Jeanne
Fit séparation de corps avec son âne,
Comment la tête en bas, les jambes dans les airs,
Ses appas un moment restèrent découverts;
La belle, en cet instant, et dans cette posture,
D'Alain fait la conquête; il en devient épris :
Un cœur ne se prend pas toujours par la figure.
Et d'un amour si prompt vous seriez moins surpris
Si des charmes qu'il vit je faisais la peinture.
Alain en sentit seul le pouvoir et le prix.
Il reconduit la laitière au village,
Chemin faisant parle de son amour;
Jeanne lui plaît, il sait plaire à son tour,
Bref, le roman finit par un doux mariage,
Et de sa chute, envers Marcou,
La belle ne dut pas conserver de rancune.
Voilà comment l'un trouve la fortune
Où l'autre se casse le cou.

BRETIN. 1797.

L'Y GREC

CONTE

Marc une béquille avait
Faite en fourche et de manière
Qu'à la fois elle trouvait
L'œillet et la boutonnière.
D'une indulgence plénière
Il crut devoir se munir,
Et courut, pour l'obtenir,
Conter le cas au Saint-Père,
Qui s'écria : Vierge mère,
Que ne suis-je ainsi bâti !
Va, mon fils ; baise, prospère,
Gaudeant bene nati.

GRÉCOURT.

ÉTRENNES A LA GROSSE MARGOT

Margot, çà ! je veux te donner
Un coup de vit pour t'étrenner,
Afin que toute cette année,
Toi qui de sperme es affamée,
Tu passes l'an joyeusement,
Foutant dès le commencement.
Songe, Margot, comment il entre
Par cette rencontre de ventre
En ce vallon délicieux,
Entouré d'émail précieux,
Val amoureux et de plaisance,
Où gît l'entière jouissance.

Margot, çà ! découvrons ce val,
Dont les bords sont de vif coral,

Ombragés par une entourure
D'une blondelette frisure
De poils pareils à la toison
Qu'on voit à la jeune saison,
Lorsque tout renaît et verdoie,
Dessus le dos d'un ver-à-soie.

La vue de ce joli conduit
Fait que je confine mon vit
Dedans ce touffu hermitage,
Pour là y consommer son âge,
Et tous les ans, de peur d'ennui,
Les commencer comme aujourd'hui.

Margot, voilà donc une étrenne
Qui mérite bien qu'on la prenne;
Toutes filles, en cas pareil,
Désireraient, à leur réveil,
Qu'un tel que moi leur fît, de rente,
Un bon vit, pour boucher leur fente.

Celui qui y serait tenu
Ne saurait de ce revenu
L'amortissement jamais faire,
Car la charge en serait foncière;
Et puis, elles aimeraient mieux,
Perdre tout leur bien précieux,
Et retenir toujours vers elles,
Ces arrérages naturelles.

(*Cabinet satyrique.*)

Margot de qui la vanité
Est d'estre l'exemple des chastes,
Si tu veux que l'éternité

Grave ta gloire dans ses fastes,
Et qu'aux yeux de tout l'univers,
Tes vertus soient une merveille,
Garde-toi de lire mes vers :
Ils foutent les gens par l'oreille.

(*Petit Cabinet de Priape*, p. 8.)

Margot, faisant la bien apprise,
Et la sage devant chacun,
Fait deux morceaux d'une cerise,
Et d'un vit, elle n'en fait qu'un.

(*Petit Cabinet de Priape*, p. 62.)

ÉPIGRAMME

Margot fait part à sa servante
De tout objet qu'on lui présente,
Au moins à ce que l'on m'a dit.
Mais j'ai su d'un témoin fidèle,
Que quand on lui présente un vit,
Elle le garde tout pour elle.

GOMBAULD. (*Épigrammes inédites.*)

ÉPIGRAMME SUR LA BELLE MARGOT

PAR LE SIEUR DE SYGOGNES

Margot feignit d'être de fête,
Afin de tromper son jaloux,

Et fit tant, par humble requête,
Qu'elle eut des souliers de veloux.

Mais tandis qu'il va par la ville,
Elle fait venir son valet
Qui vous l'empoigne et vous l'enfile
Ainsi qu'un grain de chapelet.

Des jambes son col elle accolle
Et pendant qu'au branle du cu,
Ses pieds dansaient la cabriole,
Voici revenir son cocu.

Alors il cria de la porte,
Voyant le nouveau passe-temps :
— Si tu vas toujours de la sorte,
Tes souliers dureront longtemps.

GRÉCOURT.

DE MARGOT

Margot, la vieille édentée,
Tient toujours l'œil sur Catin,
Quand d'une main effrontée,
Je chatouille son tétin.

Elle pleure, elle grommelle,
Elle fronce le sourcil,
Peut-être de quoi sur elle,
Je ne voudrais faire ainsi.

Taisez-vous, vieille harassée,
Ne nous faites plus la cour,
Si ma voix est exaucée,
La mort vous fera l'amour.

(*Satyres bastardes du cadet* ANGOULEVENT. 1515.)

Margot m'appelle audacieux,
Quand je présente à ses beaux yeux
Mont vit d'aze qui toujours bande.
Certes, la belle doit sçavoir
Que la joye est beaucoup plus grande
De le sentir que de le voir.

(*Petit Cabinet de Priape*, p. 12.)

PRIAPÉE

Margot, me voici vit en main!
Aimons! le temps nous y convie.
Eh ! que savons-nous si demain
Est un des jours de notre vie ?
La mort nous guette, et quand ses lois
Nous ont enfermés une fois
Au sein d'une fosse profonde,
Adieu les amoureux ébats :
L'écriture ne parle pas
Que l'on chevauche en l'autre monde.

(*Priapées de Meynard*. 1864.)

CHANSON

SUR L'AIR : *Le tems n'est plus.*

Margoton, où est le tems
Où nous avions beaucoup d'argent ?
Le tems passé n'est plus,
Ta la la, ta la ra la,

Le tems passé n'est plus,
Le régent a tous nos écus.

Margoton, notre métier
Ne vaut rien depuis le papier ;
J'ons beau lever le cu,
Ta la la, ta la ra la,
J'ons beau lever le cu,
Je ne voyons pas un escu.

Si le régent n'en lâche pas,
Il arrivera du fracas :
Contre lui tous les cons,
Ta la la, ta la ra la,
Contre lui tous les cons
A la fin se révolteront.

(*Maurepas*, III, 287.)

DE ROBIN AU GRAND NEZ ET MARGOT A LA GRANDE BOUCHE

Margot qui, en riant, se mordait les oreilles,
Tant la bouche elle avait d'une énorme grandeur,
A Robin, qui avait le nez grand à merveilles,
Reprochait que son nez était un affronteur.

— Puis fiez-vous, dit-elle, au proverbe menteur,
Et par l'ancre jugez de la grosseur du câble !
— Tout beau, ce dit Robin, n'entre point en fureur,
Margot, accordons-nous plutôt à l'amiable.

Le proverbe est-il point en ce point véritable,
Qu'à la bouche on connaît l'orifice d'en bas ?

C'est donc ta vérité, qui engendre ma fable :
Si mon nez est menteur, ta bouche ne l'est pas.

Jean Auvray. (*Banquet des Muses*, 1523.)

DUO D'OPÉRA

Margot, sur la brune,
Attendant fortune,
Margot, sur la brune,
Rencontra père Anrous :
— Bonsoir, mon père.
— Bonsoir, ma chère,
De cette affaire parlerons-nous ?
— Entrez, entrez, tout est à vous.

Montez, lui dit-elle.
— Quoi ! monter sans chandelle ?
— Montez, lui dit-elle;
Vous faites l'écolier !...
— Monter me gêne,
C'est trop de peine,
Allons, ma reine,
Cet escalier
Vaut un lit de cordelier.

Margot, jeune et vive,
Fut d'abord au qui-vive,
Margot jeune et vive,
Aussitôt se coucha.
— Grands dieux ! quelle montre!
Quelle rencontre!
Armons-nous contre
Ce monstre-là :
Que ferais-je de tout cela ?

— Vainement l'on crie,
Dit le moine en furie :
Vainement l'on crie,
Prends garde à celui-là.
Le moine pousse,
On le repousse,
On se trémousse;
Bref, tant il y a
Que du monstre elle triompha.

— Bon Dieu! quel martyre!
A peine je respire!
Bon Dieu! quel martyre!
Ah! j'ai le diable au corps.
— Eh! quoi, mignonne,
Cela t'étonne?
Là, ma pouponne,
Mets-le dehors...
Hélas! j'y fais tous mes efforts.

Aux cris de la fille,
Une vieille en guenille,
Aux cris de la fille,
Accourut et trouva
Fille par terre,
Moine qui serre :
— Est-ce une guerre
Que je vois là?
— Non, c'est un duo d'opéra.

(*Cosmopolite.*)

DE MARGOT

Margot, qui se marche en triangle,
Pette toujours quand on la sangle;

Je ne sçay si c'est d'aize ou non,
Ou si le calibre est trop large,
Mais je sçay bien que trop de charge
Fait souvent crever le canon.

Jean Auvray. (*Banquet des Muses.*)

ANECDOTE

Margot rencontre Argant : — Vieux paillard, lui dit-elle,
Veux-tu monter chez moi? — Que me proposes-tu?
Je ne décharge plus que du nez! — Bagatelle!
Dit Margot; viens toujours, tu me foutras en cu.

Armand Gouffé. (*Panier aux ordures.*)

LA LANTERNE A MARGOT

Margot s'endormit sur un lit,
Une nuit, toute découverte.
Robin, sans dire mot, saillit,
Et trouvant sa lanterne ouverte,
Mit sa chandelle au plus profond.
Soudain Margot dit, tout alerte :
— Robin, ta chandelle se fond!
— Non fait, dit-il, c'est une goutte
Qu'en s'allumant elle dégoutte,
Qui fait ta lanterne animer.
Sur ce, Margot dit, sans tarder :
— Viens, Robin, quand on ne voit goutte,
Souvent ta chandelle allumer.

(*Satyres bastardes.* 1515.)

ÉPIGRAMME

Margot, un soir à la lune,
En tirant sa vache brune,
Tenant le pot en la main,
De son lait à demi plein,
Disait : — Semble que la source
De Jacquet a même course :
Je la tire tous les jours,
Et elle renait toujours.

(*Satyres bastardes.* 1515.)

DE MARGUERITE ET DE CATIN

Marguerite a la dent fort noire,
Catin l'a blanche comme ivoire.
D'où vient telle diversité ?
Catin a la sienne acheté.

TABOUROT.

CONSOLATION A MARGUERITE GAUTIER

Marguerite, à l'amant félon
Qui raille l'odeur de ta bouche,
Donne en exemple le melon
Discret sur celle de sa couche.

P. M. (*Parnasse du XIXe siècle.*)

LA SERVANTE-MAITRESSE

Marguerite à Robin n'obéira jamais;
De ce maître imprudent elle sait les faiblesses.
Il est des servantes-maîtresses
Comme il est des maîtres-valets.

(Passe-temps agréable.)

LA PARESSE DE MARGUERITE

Marguerite, sans t'amuser,
Cours à Rueil, reviens au gîte.
Pars vite, ou je vais te baiser.
— Je ne saurais partir si vite.

LE CHEVALIER DE CAILLY. (*Flèches d'Apollon.*)

SONNET

Marie, à dire vrai, tu es la plus galante
Qui se puisse trouver entre mille beautés;
Ton courage et ton port nous tiennent arrêtés
Tous à idolâtrer ta façon attrayante;

Ton visage, adouci d'une voix si riante,
Tes yeux se gratignants et tes sourcils voûtés,
Tes déliés cheveux, en replis frisottés,
T'élèvent au-delà de la belle Atalante;

Mais tu n'as pas encore un courage parfait.
Nature t'a fourni un corsage bien fait,
Mais un con renfrogné, dont l'ouverture ronde,

Assise est platement et sans aucun gazon,
Et c'est ce qui déplaît à tous les vits du monde.
Une beauté se rend parfaite par son con.

MOTIN. (*Parnasse satyrique.*)

CHANSON

SUR MARIE-LOUISE DE NOAILLES

1672

SUR L'AIR DE LA *Fronde*

Marie-Louise de Noailles,
Faites-nous vite un autre enfant,
Car vous ne fîtes rien qui vaille,
Dans le dernier accouchement.
Faites un seigneur de Malicornes,
Qui puisse un jour planter des cornes
Sur la teste de ses amis,
Tant à la cour que dans Paris.

(*Maurepas*, IV, 326.)

Mariez-vous, c'est chose honnête,
Je n'en serai jamais marri;
Mais ne soyez jamais si bête
Que d'épouser votre mari.

MOTIN. (*Rimes gauloises.*)

DIALOGUE

Mariez-vous, disait Lindor
A la coquette Cydalie,

Craignez de différer encor;
On n'est qu'un tems jeune et jolie.
— L'indépendance est ma folie ;
Quoi ! j'irais contraindre mes goûts ?
Un ami vaut bien un époux...
— Il est vrai, reprit-il, Madame,
Qu'en France il est plus d'une femme
Qui pense, à peu près, comme vous.

L. D. (*Anthologie franç.* 1816.)

LE MARIAGE A LA MODE

— Mariez-vous. — J'aime à vivre garçon.
— J'aurais pourtant un parti. — Dieu m'en garde !
— Tout doux : peut-être il vous plaira. — Chanson !
— Quinze ans. — Tant pis. — Fille d'esprit. — Bavarde.
— Sage. — Grimace. — Et belle. — Autre danger.
— Grand nom. — Orgueil. — Le cœur tendre. — Jalouse.
— Des talens. — Trop pour me faire enrager.
— Et par-delà cent mille écus. — J'épouse.

MASSON DE MORVILLIERS. (*Anthol.* 1816.)

LA DIFFICILE

CHANSON

Mariez-vous, je le veux bien ;
Quant à moi, j'n'en f' rai rien, (*Bis.*)
Et je reste fille.
Un homm', c'est rien, mais plus tard,
Une nuée de moutards, (*Bis.*)
Près de vous, fourmille.
Faut gronder,

Faut taper :
Je n'veux pas m'marier.
Je ris bien,
J'm'amuse bien,
Je vis sans chagrin.

J'vas vous dire mon sentiment :
J'voudrais un mari docile,
Et n'avoir aucun tourment ;
Je crois cela difficile.
Je n'veux pas d'un imprimeur,
Il chang' trop de caractère ;
Je n'peux pas voir un doreur,
Sa beauté est éphémère.
Mariez-vous, etc.

Le vannier pourrait m'vanner,
J'crains qu'un rémouleur me r'passe,
Le tanneur pourrait m'tanner ;
Un perruquier voit trop d'faces.
Je n'veux pas d'un cordonnier,
Pas mêm' du bottier Robert :
Je vois d'ici son tire-pied ;
Je crains d'essuyer des r'vers.
Mariez-vous, etc.

Avec l'boucher d' la cité,
Je l'dis sans bégueulerie,
J'mang'rais d' la vache enragée.
L'menuisier, c'est bien la scie ;
L'jardinier n'aime que les fleurs ;
Un p'tit clerc n'aime que l'dimanche ;
J'crains du peintre les couleurs ;
J'vous le dis, car je suis franche.
Mariez-vous, etc.

VISSIÈRE. (*Muse pariétaire*. 1863.)

LA LIGUE DES MARIS

Maris bénins, maris honnêtes,
Maris trompés, maris trompeurs,
Maris de toutes les couleurs,
Et maris de toutes les têtes ;
Maris bernés, maris jaloux,
Maris enfin, unissons-nous,
Et tendons notre piége à loups.

Les loups sont les célibataires,
Ces vauriens, ces mauvais sujets,
Qui vivent à tous les crochets,
Et chassent sur toutes les terres.
Qu'ils sont heureux, les malheureux !
Leur bonheur demande vengeance :
Fondons une grande alliance.
Inventons des ruses contre eux.
Maris bénins, etc.

Il faut les prendre par les pattes.
Connaissez enfin les moutons !
Avec impudence mentons;
Sachons nous montrer diplomates ;
Disons que le bien souverain
N'existe vraiment qu'en ménage ;
Que jamais le moindre nuage
Ne trouble notre ciel serein.
Maris bénins, etc.

Perçons-les de nos épigrammes :
Fi donc! être seul ici-bas !
Un ange ne vous sourit pas.
Voyez la douceur de nos femmes.
Ah! lorsque votre tour viendra,
Vous verrez quelle différence !

Quels nouveaux trésors d'espérance,
D'amour, de joie et *cætera!.....*
Maris bénins, etc.

Bref, agissons par les contraires;
Tournons la lunette à l'envers ;
D'or et de fleurs couvrons nos fers;
Emmiellons toutes nos misères.
Ainsi poussés, traqués, chargés,
S'ils se décident, pauvres hommes,
A devenir ce que nous sommes,
Il suffit, nous serons vengés!

G. Nadaud. (*Chansons.* 1865.)

LA CURIOSITÉ EST DANGEREUSE

Mari soupçonneux et jaloux,
Dont la femme un peu trop coquette,
Prête l'oreille à la fleurette,
Soyez prudent, contraignez-vous.
Il faut, malgré vos défiances,
Etre sans curiosité,
De crainte que la vérité,
Ne confirme les apparences.

Épigrammes de Lebrun. 1714.

VILLANELLE

Ma Robine, voulez-vous bien
Que je vous baise et vous embrasse?
Non, personne, n'en verra rien.
Approchez donc que je le fasse.

Tandis que nous sommes tous deux
A la fraicheur de cet ombrage,
Permettez-moi ce que je veux,
Avant que d'aller au village.

Ma Robine, le temps se perd,
Sus donc ! ne faites plus la fine :
Troussez votre cotillon verd,
Car déjà la nuit s'achemine.

Approchez-vous, mon doux souci.
Eh ! dieu ! quelle amoureuse flamme !
Je voudrais qu'en faisant ceci,
Tous deux nous puissions rendre l'âme.

Ah ! que c'est une douce mort,
De mourir sans perdre la vie !
Ma Robine vous avez tort,
Car vous êtes trop endormie.

Vous dites toujours : Je m'en vais ;
Hélas ! je ne saurais vous suivre.
Mourons encore une autre fois,
Car telle mort me fait revivre.

Adieu donc, ma Robine, adieu.
Retournez en votre village.
Quand vous reviendrez en ce lieu,
Je vous le ferai davantage.

Satyres bastardes du cadet Angoulevent. 1515.

EMPLETTE A CRÉDIT

ÉPIGRAMME

— Marquis, ce drap d'Espagne est beau :
Que vous l'a vendu Bâtonneau ?

— Quinze écus l'aune. — Comment, diable ?
C'est bien cher. — Mais c'est à crédit.
— Oh ! oh ! l'emplette est admirable,
Vous avez pour rien votre habit.

La Monnoye. (*Chansons choisies.*)

SATIRE

Marquis, comment te portes-tu ?
Comme quoi passes-tu la vie ?
Si tu n'as d'aujourd'hui foutu,
Ces vers t'en donneront envie.

Es-tu gaillard ? es-tu dispos ?
T'aperçois-tu que tu guérisses ?
Ce couillon n'est-il plus si gros ?
Sens-tu du mal lorsque tu pisses ?

Je n'ai jamais connu garçon,
Si amoureux de la débauche.
Je t'aime bien de la façon,
Car l'aze fout qui ne chévauche !

N'étant plus si fort ni si beau,
Selon le cours de la nature,
Ton esprit, au lieu du bordeau,
Discourra de la sépulture.

Mais que sert-il tant de rêver,
En méditation si froide,
Tant que Dieu nous veut conserver
Les nerfs souples et le vit roide ?

Attribué à Théophile. 1725.

LES VAPEURS CONJUGALES

Air : *Ah! vous allez parfumer d'ambre*

Marquise, il faut que ze te dise
Ma crise,
Ou mon effroi.
Mon époux, par réminiscence,
Ze pense,
Est fou de moi;
Et c'est depuis neuf nuits, marquise,
Zè ne sais pourquoi,
Mais, ma foi,
Depuis cet excès de surprise,
Z'ai des vapeurs,
Ze me meurs.

La nuit aux douceurs de Morphée
Livrée,
Ze reposais ;
Quand ze ne sais quelle merveille
M'éveille ;
Z'en frissonnais.
Toi, dis-ze, qui me scandalise,
Soit corps, soit esprit,
Sors du lit,
Depuis cet excès de surprise, etc.

— Vas, c'est moi qui viens de ma flamme,
Ma femme,
T'entretenir.
— Est-ce bien vous, monsieur le comte !
J'ai honte
D'approfondir.
— Oui, c'est moy qu'hymen autorise :
— Mon cœur méconnut...

Son début.
Depuis cet excès de surprise, etc.

— M'amour, ton humeur prévoyante
Enchante,
Dit-il, mon cœur :
Tu gardes au propriétaire
La terre
De ton honneur.
Ta pudeur rend mon âme éprise.
Pour tant de vertu
Qu'il t'est dû !
Depuis cet excès de surprise, etc.

Il m'a rendu neuf nuits de suite
Visite,
Fort satisfait.
Ze ferme, afin qu'il entre et sorte,
Ma porte
Rien qu'au loquet.
La nuit d'hier m'était promise ;
Rien n'est apparu,
Ni venu.
Depuis cet excès de surprise, etc.

L'AMOUR ET MARS

Mars, ainsi que l'Amour, de larmes est joyeux.
L'autre guerre est cruelle, et la mienne est gentille ;
La mienne finirait par un combat de deux,
Et l'autre ne pourrait par un camp de cent mille.

PIERRE DE RONSARD.

MÉTAMORPHOSE D'UN HOMME EN COUCOU (1)

Mars est passé : voici le premier jour
Du mois sacré à la mère d'Amour.
Dites, oiseaux de diverse peinture,
Sentez-vous point rajeunir la nature ?
Sus ! mes mignons, recommencez vos chants ;
Réjouissez les forêts et les champs :
En récompense, ici gisant à l'ombre,
Je chanterai quelqu'un de votre nombre,
Qui autrefois entre nous a vécu.

Ores, est oiseau, et s'appelle cocu ;
Fameux oiseau, de qui prit la semblance
Le roi du ciel, qui la tempête lance,
Pour assurer le courage peureux
De sa Junon au combat amoureux.

Ce cocu fut un bourgeois de Corinthe,
Fort ombrageux, et sujet à la quinte,
Puissant d'amis, père aux écus comptant,
Mais qui avait passé son meilleur temps.
Il épousa une femme gentille,
Belle, en sa fleur, fine, accorte et subtile,
Dont Cupidon le sut tant enflammer,
Qu'il l'aima trop, si l'on peut trop aimer.

Il ne tâchait sinon qu'à lui complaire ;
Voire, faisait plus qu'il ne pouvait faire.
Ce bon vieillot jurait tous ses grands dieux
Qu'il l'aimait plus que son cœur et ses yeux.
En peu de temps, l'épouse jeune et roide
Rompit les reins à la vieillesse froide :

(1) Ce conte était regardé comme un chef-d'œuvre par Laharpe.

Le bon hommeau, qui vit que longuement
Ne fournirait à tel appointement,
Ayant tiré ses plus grands coups de lance,
Eut recours à la sainte remontrance.
De mari donc, il devint sermonneur
Qui ne prêchait que vertu et qu'honneur,
Que bon renom ; c'était tout son langage :
— Qu'il faut garder la foi en mariage ;
Que du logis femme ne doit sortir
Sans son mari.

Il l'eut pu convertir,
A ce qu'on dit, si l'archerot qui vole
Se contentait seulement de parole ;
Ce qu'il ne fait ; il est par trop dispos,
Volage, ardent, ennemi du repos,
Pour endurer qu'une belle jeunesse
Languisse à l'ombre et moisisse en paresse.
Assez de fois elle en montra semblant,
Dont le mari, chaude fièvre tremblant,
Laissa glisser dedans sa fantaisie
Un certain mal, qu'on nomme jalousie.

Sitôt qu'au vif de ce mal il fut point
Qui met au front cornes qu'on ne voit point,
Sot, il voulut tenir sa femme en mue,
Lui défendit de se trouver en rue,
Veillait après, ne cessait d'épier ;
A son œil même il n'osait se fier.
Mal est gardé, ce que garde la crainte.
Le corps était au logis par contrainte,
L'esprit dehors ; à ce seul but tendait
De faire, en bref, ce qu'on lui défendait.

C'est la coutume ; il se pique et s'offense
Plus aigrement de plus aigre défense.
Aussi voit-on les villageois troublés

Contre un torrent qui vient gâter leurs blés,
Dresser rempart de fagots et d'argile,
Se travaillant d'une peine inutile.
Cela ne sert, sinon que d'irriter
Le fier torrent, qui ne veut s'arrêter :
Il pousse avant son onde courroucée ;
Puis, quand il a mis à bas la chaussée,
A gros bouillons, de plus grande fureur,
S'en va noyer l'espoir du laboureur.

Pour abréger, dès la première année,
Elle trouva parti pour sa menée.
Alors conclut de quitter son grison,
Quoi qu'il en fût, et sortir de prison.
Assigne un jour (Vénus, c'était ta fête) ;
Tous ses habits dès le soir elle apprête ;
Part au matin avec un jeune ami,
Sans dire adieu au bonhomme endormi.

A son réveil, qu'il se trouve sans elle,
Saute du lit ; ses valets il appelle,
Puis ses voisins ; leur conte son malheur,
S'écrie : Au feu ! au meurtre ! et au voleur !
Chacun y court. La nouvelle entendue,
Que ce n'était qu'une femme perdue,
Quelque gausseur de rire s'éclatant,
Va dire : — O cieux, qu'il m'en arrive autant !

La perte, jointe avec la moquerie,
Firent tourner ses douleurs en furie ;
Sort de la ville et sort aussi du sens.
Par les chemins il demande aux passants :
— Savez-vous point là où elle est allée ?
Ma femme, hélas ! ma femme on m'a volée !

Il s'arrachait la barbe et les cheveux,
Remplissait l'air de regrets et de vœux ;

Contait aux vents, au soleil, à la lune,
Aux durs rochers sa piteuse fortune.
Menant tel deuil, que sept grands jours entiers,
Alla, revint par voies et par sentiers,
Par monts, par vaux, par bocage, par landes,
Sans avaler breuvage ni viande;
Et, n'ayant plus que les os et la peau,
Semblait un corps retiré du tombeau.

Le ciel, qui voit un si cruel martyre,
En prend pitié, et enfin l'en retire,
Car une fois, de douleur consumé,
La voix lui fault; et, par miracle étrange,
Sa bouche ouverte en un long bec se change.
Tirer voulait barbe et cheveux chenus;
Barbe et cheveux plumes étaient devenus;
Plume devint sa robe par derrière;
Et chaque bras fut une aile légère.

Lors il perd terre et, s'élevant en l'air,
Cocu parfait, il commence à voler,
Bien ébahi de perdre sa figure
En un moment par sa mésaventure,
Comme jadis Picus fut étonné,
Quand une fée en picmars l'eut tourné,
Frappé trois fois de sa verge charmée,
Par un dépit de n'être point aimée.

Ainsi soudain ce misérable amant
Est fait oiseau, et si, ne sait comment.
Il fuit soi-même, et sa forme nouvelle,
Qui tient du sacre et de la colombelle,
S'envole au bois, au bois se tient caché,
Honteux d'avoir sa femme tant cherché.

Et néanmoins, quand le printemps enflamme
Nos cœurs d'amour, il cherche encor sa femme,

Parle aux passants, et ne peut dire qu' : *ou*.
Rien que ce mot, ne retint le coucou
D'humain parler; mais par œuvres il montre
Qu'onc en oubli ne mit sa malencontre.
Se souvenant qu'on vint pondre chez lui,
Venge ce tort, et pond au nid d'autrui :
Voilà comment sa douleur il allége.
Heureux ceux-là qui ont ce privilége !

JEAN PASSERAT.

LA RESSEMBLANCE ET LA DIFFÉRENCE

Mars et l'Amour, en tous lieux,
Savent triompher tous deux :
Voilà la ressemblance.
L'un règne par la fureur
Et l'autre par la douceur :
Voilà la différence.

Le voleur et le tailleur
Du bien d'autrui font le leur :
Voilà la ressemblance.
L'un vole en nous dépouillant,
Et l'autre en nous habillant :
Voilà la différence.

L'amourette et le procès,
Tous deux causent bien des frais :
Voilà la ressemblance.
Dans l'un on gagne en perdant,
Dans l'autre on perd en gagnant :
Voilà la différence.

Clitandre se plaint d'Iris,
Damon se plaint de Laïs :
Voilà la ressemblance.

L'un murmure des rigueurs,
L'autre gémit des faveurs :
Voilà la différence.

Belle femme et bon mari
Font aisément un ami :
Voilà la ressemblance.
L'une en se servant des yeux,
L'autre en les fermant tous deux :
Voilà la différence.

Le chasseur et l'amoureux
Battent le buisson tous deux :
Voilà la ressemblance.
Bien souvent dans le taillis,
L'un attrape et l'autre est pris :
Voilà la différence.

Un rien détruit une fleur,
Un rien fait périr l'honneur :
Voilà la ressemblance.
La fleur peut renaître un jour,
L'honneur se perd sans retour :
Voilà la différence.

Par gens prudents et discrets,
Clystère et contrat sont faits :
Voilà la ressemblance.
L'un est fait pour engager
Et l'autre pour dégager :
Voilà la différence.

Clef de fer et clef d'argent
Ouvrent tout appartement :
Voilà la ressemblance.
Le fer ouvre avec fracas,
L'argent sans bruit et tout bas :
Voilà la différence.

La douceur et la beauté,
Font notre félicité :
Voilà la ressemblance.
La beauté deux ou trois ans,
La douceur dans tous les temps :
Voilà la différence.

Hippocrate et le canon
Nous dépèchent chez Pluton :
Voilà la ressemblance.
L'un le fait pour de l'argent,
Et l'autre gratuitement :
Voilà la différence.

Adolescents et barbons,
Pour aimer ne sont pas bons :
Voilà la ressemblance.
Il n'est pas temps à quinze ans,
A soixante, il n'est plus temps :
Voilà la différence.

L'amour donne un grand désir,
Il cause aussi grand plaisir :
Voilà la ressemblance.
Le désir est son berceau,
Le plaisir est son tombeau :
Voilà la différence.

Maint procureur et drapier,
D'allonger font leur métier :
Voilà la ressemblance.
L'un allonge le procès,
Et l'autre le Van Rober :
Voilà la différence.

Le perroquet et l'acteur,
Tous deux récitent par cœur :
Voilà la ressemblance.

Devant le monde assemblé,
L'un siffle, l'autre est sifflé :
Voilà la différence.

Critiquer, satiriser,
C'est aux abus s'opposer :
Voilà la ressemblance.
Par l'un on veut outrager,
Par l'autre on veut corriger :
Voilà la différence.

Chansons françaises.

CHANSON

Mars et l'Amour, tous deux vaillants,
Combattent bien différemment :
Mars va tête baissée.
— Eh bien?
— L'Amour tête levée...
Vous m'entendez bien.

Mais en revenant du combat
Tous les deux ont changé d'état :
Mars vient tête levée.
— Eh bien ?
— L'Amour tête baissée...
Vous m'entendez bien.

Libertin de bonne compagnie. 1801.

CHANSON

SUR L'AIR : *Valençay, par son vieil éclat.*

Marson (1), près de la Montereau (2),
S'ajustant pour baiser la nine (3),
Rencontra, ma foy, tout de go,
Son nombril au bout de sa pine (4) ;
Lors la petite grenouille (5)
Se grimpa sur des quarreaux,
Mais l'amant sorti bredouille
D'un lieu si plein de défauts.

(*Maurepas*, I, 108.)

LE SOMMEIL DE VÉNUS

AIR : *O filii et filiæ.*

Mars trouva Vénus à Paphos ;
La belle dormait sur le dos.
Voyons, dit-il, tout ce qu'elle a.
Alleluia !

Il alla déranger soudain
L'écharpe qui couvrait son sein :
Plus blanc que neige il le trouva.
Alleluia !

(1) Charles de Lorraine, comte de Marson.

(2) Femme de Garnier, sieur de Montereau, président du Parlement de Metz.

(3) Elle était fort petite.

(4) Son *vit*.

(5) Madame de Montereau n'était point belle.

Sa main eut la témérité
D'en tâter la rotondité,
Le sentant ferme, il s'écria :
Alleluia !

Enivré de si doux plaisirs,
Il forma de nouveaux désirs,
Et de baisers se régala.
Alleluia !

De cent façons, pour l'admirer,
Il se mit à la revirer :
Ce qui s'augmente s'augmenta.
Alleluia !

Vénus, fermant toujours les yeux,
Se plaça pourtant de son mieux,
Et le guerrier en profita.
Alleluia !

Bon, bon, disait Mars qui sentait
Qu'en dormant on le secondait,
Dormez toujours comme cela.
Alleluia !

A peine un jeu se finissait,
Qu'un autre se recommençait :
Trois jours entiers cela dura.
Alleluia !

Mais enfin, Vénus, s'éveillant,
Dit au dieu presque en rougissant :
Eh ! quoi, Monsieur, vous étiez là ?
Alleluia !

Etrennes gaillardes. 1784.

LE VŒU RÉTRACTÉ

Marthe en travail d'enfant promettait à la Vierge,
A tous les saints du paradis,
De n'approcher jamais de ces hommes maudits :
Michelle cependant lui tenait un saint cierge,
D'une grande vertu pour les accouchemens.
Elle accouche, et sitôt qu'elle eut repris ses sens :
— Hé! mon Dieu, ma pauvre Michelle,
Dit-elle d'une faible voix,
Eteignez la sainte chandelle ;
Ce sera pour une autre fois.

L'abbé Regnier Desmarais. (*Anthol.* 1816.)

ÉPIGRAMME

Marthe, pour moy, je t'advise,
Durant tes pâles couleurs,
De porter à ta devise :
Eau-de-vie pour mes douleurs.

Satyres bastardes.

LE BON CONSEIL

Martignac, à cheval arrivant d'Andrezelle,
Et traversant un faubourg de Paris,
Fut jeté bas. De gente damoiselle,
Là, par hasard, il excita les ris.
N'est pas nouveau, ce lui fit-il, la belle,
Ce qui m'échoit ; ce cheval navarin,

Toutes les fois qu'il trouve une catin,
Sans nulle grâce, il me fait faire Gille.
— Dans ce cas-là, dit-elle, seriez fou
D'entrer, Monsieur, plus avant dans la ville;
Car sûrement, il vous romprait le cou.

Elite des bons mots. 1786)

DE MARTIN

Martin est coqu doublement,
Et vous veux apprendre comment:
Chacun à sa femme se couple,
Et s'il croit qu'il n'y a que luy.
Il nourrit les enfants d'autruy,
N'est-ce pas être un coqu double ?

Muses gaillardes.

DE ALIX ET MARTIN

ÉPIGRAMME

Martin était dedans un bois taillis,
Avec Alix qui, par bonne manière,
Dit à Martin : Le long de ce palis,
Ta mie Alix d'amour te fait prière.
Martin dit lors : — S'il venait par derrière,
Quelque lourdaud, ce serait grand' vergogne.
— Du cul, dit-elle, lui ferons signe : — Arrière!
Passez chemin! laissez faire besogne!

CLÉMENT MAROT.

L'OCCASION

Martin étant en taverne bourgeoise,
Et se traitant étant bien à son aise,
Se détacha pour aller aux retraits.
Là il trouva Margot, assez courtoise,
Il ferma l'huis et la serra de près,
Lors quelqu'un vint criant à haute voix :
Dépêche-toi, que je fasse ma fois.
Martin répond : Vilain, allez au peautre,
Là n'entrerez, les trous sont empêchés :
L'un est breneux et je suis dedans l'autre.

Récréation des tristes. 1595.

LETTRE D'UN PÈRE

Martin, exigeant et sévère,
Ecrivait à son fils : « Par le même Ordinaire,
» Vous recevrez un gros écu,
» Que mon épouse, votre mère,
» Vous fait passer, à mon insu.
» Avec ma jument bai, ma servante Marotte
» Ira vous chercher dans un mois.
» Montez dessus : lestement elle trotte ;
» Ne la forcez pas toutefois.
» Sur vous ici l'on fait maint coq-à-l'âne ;
» Vous n'apprenez point de latin.
» Je vous ai, dès longtemps, prédit votre destin ;
» Vous ne serez jamais qu'un âne ;
» Et suis votre père, Martin. »

DAILLANT DE LA TOUCHE. (*Elite des bons mots.*)

DE MARTIN ET D'ALIX

ÉPIGRAMME

Martin menait son pourceau au marché,
Avec Alix qui, en la plaine grande,
Pria Martin lui faire le péché
De l'un sur l'autre, et Martin lui demande :
— Mais qui tiendra notre pourceau, friande ?
— Qui ? dit Alix : bon remède il y a.
Lors le pourceau à sa jambe lia,
Puis Martin juche et lourdement engaine.
Le porc eut peur, et Alix s'écria :
— Serre, Martin, notre pourceau m'entraîne.

CLÉMENT MAROT.

CHANSON

Martin s'en va à l'eau sa cruche en la main,
En son chemin rencontre la bergere Catin.
Hoho! ce dit-il, la, la, la, la,
Où va si matin celle-là ?

En son chemin rencontre la bergere Catin,
Qui découvroit à nud la neige de son seing.
Hoho! ce dit-il, etc.

Qui découvroit à nud la neige de son seing ;
Il s'assit auprès d'elle, la tenant par la main.
Hoho! ce dit-il, la, là, la, la,
N'oseroit-on baiser cela!

Il s'assit auprès d'elle, la tenant par la main ;
La cruche cheut à terre et se cassa soudain.
Hoho! se dit-il, la, la, la, la,
Tu me baiseras pour cela.

La cruche cheut à terre et se cassa soudain,
Il la prist et l'embrasse, la jetta sur le foing.
Hoho ! dit-il, la, la, la, la,
Quoy ! ne vous baiseray-je pas ?

Il la prist et l'embrasse, la jetta sur le foing :
Je vous laisse à penser ce qu'ils ne firent point.
Hoho ! ce dit-il, la, la, la, la,
N'oseroit-on faire cela ?

Je vous laisse à penser ce qu'ils ne firent point.
Catin dit à Martin : Adieu ! jusqu'à demain.
Hoho ! ce dit-il, la, la, la, la,
Ma foy, je n'y manqueray pas.

Parnasse des muses. 1628.

LES CONSOLATIONS

Air : *Il était un' jeun' fillette.*

Marton, puisque ta maîtresse
M'abandonne à ma douleur,
Sur le lit de la traîtresse
Prends pitié de mon malheur.
Va bien, va bien, ma petite,
Console-moi vite.
Sophie, en ce moment fatal,
Comble les vœux de mon rival.
Ah ! Marton, malgré tes appas,
Non, non, je n'y survivrai pas !

Ce lit même où je te presse
Est témoin que l'autre jour,
D'une éternelle tendresse
Elle assurait mon amour.

Va bien, va bien, ma petite,
Console-moi vite.
Un autre lit, en ce moment,
L'entend faire un pareil serment.
Ah! Marton, etc.

Marton, pardonne mes larmes,
Hélas! ton sein trop charmant
Me rappelle tous les charmes
De l'objet de mon tourment.
Va bien, va bien, ma petite,
Console-moi vite.
Ta maîtresse à l'amant qui l'a,
En montre deux comme cela.
Ah! Marton, etc.

Lorsque tu te mets en nage
Tour effacer tant d'attraits,
Ton adroit libertinage
Semble augmenter mes regrets.
Va bien, va bien, ma petite,
Console-moi vite.
Aujourd'hui Sophie est, crois-moi,
Non moins indécente que toi.
Ah! Marton, etc.

Combien, dans ses lois perfides,
J'ai fait d'efforts imprudents!
L'amour et les cantharides
M'ont cent fois mis sur les dents.
Va bien, va bien, ma petite,
Console-moi vite.
De peur qu'on la laisse en chemin,
A cette heure elle y met la main.
Ah! Marton, etc.

Contre le mal qui m'oppresse,
Que tes efforts sont puissants!

Il se calme et ma tristesse
Tire à sa fin, je le sens.
Va bien, va bien, ma petite,
    Console-moi vite.
Mais à ton tour tu sens combien
Mon cœur s'épanche dans le tien.
Ah! Marton, grâce à tes appas,
Je crois que je n'en mourrai pas.

Gaietés de Béranger.

CHANSON

1666

Mascaron fait voir à tous
    Son éloquence extrême;
Mesdames, ce n'est pas tout,
    Car s'il presche bien, il fout
De même, de même, de même.

Maurepas, IV, p. 280.

AUTRE

Sur l'air : *C'est la pure vérité*

Masparo, ce beau seigneur,
Passe pour un grand chasseur :
Ce n'est qu'une médisance.
On dit que son ignorance
A tirer sur le gibier
Lui donne mauvaise chance;
C'est la pure vérité.

On dit qu'il est la terreur
Du perdreau qui meurt de peur;
Ce n'est qu'une médisance.
On dit qu'avec violence
Il tire aux épis de blé,
En abat grande abondance;
C'est la pure vérité.

On dit qu'il est protecteur
De cinq sœurs, filles d'honneur;
Ce n'est qu'une médisance.
On dit que sans conscience,
Tous leurs blés il a gâté,
Dont il fera pénitence;
C'est la pure vérité.

On dit qu'il a résolu
De les fouetter à cul nu;
Ce n'est qu'une médisance.
On dit que sa véhémence
Leur fait beaucoup de pitié.
La justice est bonne en France;
C'est la pure vérité.

On dit que de son procès
Il espère un bon succès;
Ce n'est qu'une médisance.
On dit qu'elles font dépense
Pour le faire condamner
Par une bonne sentence;
C'est la pure vérité.

Sa femme, par son crédit,
Tous ses voisins a séduit;
Ce n'est qu'une médisance.
Ils ont de la conscience
Et beaucoup de probité,

Ont tous dit à l'audience :
C'est la pure vérité.

Masqué du froc d'un enfant d'Élisée,
Damon pressoit sœur Alix : et d'abord,
Par cet habit, la belle, humanisée,
Avec Damon fut aisément d'accord.
Lui, pour l'honneur du froc, fit maint effort ;
Mais six exploits mirent bas le gendarme.
— Quoi! dit Alix, cet homme-ci s'endort
Après six coups? Ah chien! tu n'es pas carme.

CHANSON

Massillon (1), par ses beaux discours,
Nomme les femmes folles ;
Mais il est fou, le drôle, il est fou,
Mais il les fout, le drôle.

Maurepas, III, 12.

CHANSON

SUR L'AIR DE *Joconde*.

Massillon, ton fait va fort mal,
Car la troupe d'Ignace

(1) Le père Massillon, de l'Oratoire, grand prédicateur et grand directeur de dames, prenoit soin de la conscience de la marquise de l'Hospital, ce qui l'engageoit à aller passer les automnes à Sainte-Mesme avec elle, mais avec tant de familiarité, qu'il fut accusé de lui avoir fait un enfant, par une femme de chambre de la marquise.

Dit que baiser la l'Hospital
Est un crime hors de grâce;
Mais quoi qu'elle en ait résolu,
La chose est fort aisée :
Dis donc que tu l'as fait en cu,
Et ta cause est gagnée.

C'est en vain que tes ennemis
S'en prennent à ta gloire;
Massillon, tous les bons esprits
Ne veulent pas le croire;
Pour te disculper, c'est assez
Que cette gent profane,
De Coislin prend les intérests
Lorsqu'elle te condamne.

Maurepas, III, 13.

L'ENLÈVEMENT D'EUROPE

POT-POURRI

AIR DE *l'Avare*.

Mastoc, toi qu'aime la magie,
Veux-tu que j' te dis' tant seul'ment
Un conte d' la mythologie
Que j'ai défriché couramment?
Ce conte est la r'lation d'un' belle
Séduite par un vagabond.
Ecout', tu vas connaitre à fond
L'histoire de c'te demoiselle.

AIR : *Il était une fille*.

Il était une fille,
Une fille d'honneur,

Que convoitait un enchanteur;
Ce coureur de courtille,
C't' échappé de l'enfer,
S'appelait monsieur Jupiter.

AIR : *Je suis coquette et boudeuse.*

C'était un chaud d' la pince,
Que ce chef des réprouvés,
Qui peuplait dans chaqu' province
L'hospice des enfans trouvés.
Grâce à des métempsychoses,
Lorsqu'une femme le charmait,
Pour lui fair' de vilaines choses,
En bête il se transformait.

D'abord, y s' change en averse
Pour pénétrer dans un' tour,
Et le voilà qui transperce
Danaé de son amour.

Près d' Léda qu'aime les cygnes,
En oie y charm' ses regards.
Par ses procédés indignes,
Elle accouch' de deux canards.

Un jour, près d'Io tout' nue,
L' malin, pour qu'ell' n'ait pas peur,
Vient, sous la forme d'un' nue,
Lui donner un bain d' vapeur.

L' plus vilain, c'est qu'il débauche
Ganymède un beau matin :
Tout ça m' prouv', moi, qu'est pas gauch',
Qu' Jupiter est Florentin.

AIR : *De la petite sœur.*

Pour en r'venir à nos agneaux,
Jupiter aimait donc un' belle

8.

Qui, n' donnant pas dans ses panneaux,
A ses désirs s' montrait rebelle ;
D' nos jours l' sexe a moins d' fierté,
Avec du flon et de l'adresse,
D'un' femm' on est d' suite écouté :
Mastoc, ça prouve que la beauté
S' conserve sage..... dans la Grèce.

Air de *Gaspard l'avisé.*

L' vaurien, qu'une telle froideur démonte,
Comme un r'nard se r'tire avec honte ;
Dieu ! disait l' sorcier ébahi,
Hi! hi! hi! hi!
Qui qu'aurait pu deviner ça?...
Ah! ah! ah! ah!
O ciel! j' pass'rai pour un nigaud!
Puis le v'là qui s' change en taureau,
A force d' pleurer comme un veau.
Oh! oh! oh! oh! oh! oh! oh! oh!

Air du *Port Mahon.*

Mais c' n'était qu'une feintise
Pour mieux séduir' son objet par surprise.
Puis avec galantise
Il s'approche en flânant,
S' dandinant,
Badinant,
Fredonnant.
Europ', qu'aim' les gros yeux,
Flatt' la bêt' de son mieux.
Ensuit' voilà qu'elle orne
D' muguets,
D' bluets,
D'œillets
Chaque corne,
Et, grimpant sur un' borne,

Su l' bœuf ell' s'élança
Et monta
A dada. *(Bis.)*

AIR : *Dérouillons, dérouillons, ma commère.*

Détalons, détalons au plus vite,
Détalons, dit l'pendard tout à coup :
Des gendarm's redoutons la poursuite,
Là d'sus y prend ses jamb's à son cou.

AIR : *A la papa.*

Sans selle et sans étrier,
La bell' sur son destrier
S' mit à crier ;
Mais, sourd au sanglot,
Dans la plaine
Il l'entraîne :
L' bœuf, content d' son lot,
Fuit avec son ballot
Au grand galop. *(Bis.)*

AIR : *J'arrive à pied de province.*

Mais un bras d' mer qu'est tout proche,
Arrête le vaurien
Qui, su l'bord n' voyant pas d' coche,
Jur' comme un païen ;
Conservons, se dit le drille,
L' fardeau qui m'est cher :
Afin d' débaucher la fille,
Enfilons la mer.

AIR : *Nous nous marierons demain.*

Viv' Dieu ! s' dit l' taureau,
J' nage comme un maqu'reau ;
Sans peur entrons dans l' liquide.
Gardons-nous surtout

Des filets d' saint Cloud.
O ma boussole ! sois-moi guide.
Toi, mon objet,
Tiens dans l' trajet
Ma hanche.
Drès que j' pourrons,
Je chiquerons
L'éclanche.
Pardi,
Chèr' lady,
J' somm's au sam'di,
Nous débarquerons dimanche.

Air : *Du ballet des pierrots.*

Au bout d' vingt-quatre heur's de voyage,
En ramant des pieds et des mains,
Ils tomb'nt dans un pays sauvage
Ousque l'on n' voyait pas d'humains ;
A l'instant la petite femme
Devine, avec sagacité,
Que si l' pays n'a pas une âme,
Il est sans doute inhabité.

Air : *Tenez-moi, je suis un homme.*

Pour les amans en partie fine,
Quel pied-de-nez ! quel coup du sort !
Europe à jeun faisait la mine,
Et Jupiter tonnait bien fort :
— Quoi ! pour restaurer ma pucelle
Je n'vois pas même un gargotier !
Moi qui comptais griser ma belle
Au cabinet particulier.

Air : *En attendant.*

Dans un bosquet
Il menait la fillette

Qui, le r'poussant, lui dit d'un air coquet :
— Monsieur le bœuf, votre offre est malhonnête :
Maman m'a dit qu'on n' menait qu'un' grisette
Dans un bosquet.

Air : *Daignez m'épargner le reste.*

Le bœuf se mit à ruminer
Avant de lâcher la fleurette :
« L' tendron voudra-t-il me donner
« Sa petit' boîte d'amourette ?...
« Commençons par tâter son cœur
« En montrant l' mien, couleur de rose ;
« Sans tarabuster sa pudeur,
« Si j' lui dis d'faire mon bonheur,
« Comment prendra-t-elle la chose ? (*Bis.*)

Air : *Mon père était pot.*

D'abord, il lui coule en douceur
Queuqu's mots en parabole.
Mais la bell' dit au ravisseur :
— J'aim' pas la gaudriole ;
Cruel ennemi,
Pour mon bon ami,
Je ne veux pas d'un traître ;
J'ai su l' cœur vot' tour ;
Avec votre amour,
Vous pouvez aller paître !

Air du *Premier baiser d'amour.*

Il lui dit tant de gaillardises
Qu'elle se met à réfléchir ;
Il lui promet tant d' friandises
Que son cœur commence à fléchir ;
Pour soumettre enfin la coquette
Et pour frapper les derniers coups,
Il lui promet, l' jour de sa fête,
Un cach'mire et des marabouts. (*Bis.*)

AIR DES *Fraises*.

Au fait, se dit-ell', les jaloux
Et leur langue indiscrète
N' m'accuseront pas en-dessous
D'avoir orné de mon époux
La tête.

AIR : *Bonjour, mon ami Vincent.*

Après bien des oui et des non,
La belle enfin se décide;
Tout en chiffonnant l' linon,
L'amant visait au solide.
Monsieur, finissez! cela n'est pas beau!
Aye! aye! aye! aye! aye! ça m' fait du bobo.
Veux-tu, cher amant, être femmicide?
Veux-tu, cher amant, être bientôt veuf?
Ah! mon petit bœuf,
Mon cœur est tout neuf,
N'allez pas sur moi tomber comme un bœuf.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Après maint et maint sacrifice,
L'amant cornu quitte la lice.
Mais la belle, qu'était en goût,
Lui jett' les bras autour du cou.
Pour l'engager à d'autr's prouesses,
Elle le mangeait de caresses...
— Dieu! disait le bœuf ébaubi,
Faut-y qu'elle aime le bouilli! (*Bis.*)

AIR : *Amis, dépouillons nos pommiers.*

Bref, s'il faut en croir' maint cerveau,
Par un' faveur insigne,
D' la belle Europe et d'un taureau
J' descendons en droit' ligne.
Je n' suis plus surpris,

Au sein de Paris,
Où l' z'abus n'ont pas d'bornes,
Quand je vois brouter
Et quand je vois trotter
Tant de bêtes à cornes.

LOUIS FESTEAU. (*Les Éphémères.* 1834.)

LA FERMIÈRE ET SON VALET

Mathurin, gros fermier, avait un domestique,
Si doux d'humeur, d'esprit si pacifique,
Que de tout le village, il reçut le surnom...
Lequel? Celui de Patience.

Le drôle, complaisant et fort joli garçon,
Bientôt de la fermière eut l'estime, dit-on.
Ce sentiment n'est pas à blâmer, je le pense,
Et contre elle il arma pourtant la médisance.
Mais prétendre empêcher langues de mal parler,
C'est vouloir empêcher la Seine de couler.
Mathurin, quoiqu'en l'automne de l'âge,
Quoique fort, vigoureux, sans presque prévenir,
Ne s'avise-t-il pas, comme un sot, de mourir?

Pour se conformer à l'usage,
La dame se lamente, et puis le même jour,
Afin de charmer son veuvage,
Au noir chagrin fait succéder l'amour...
Pour qui? Pour son valet; mais un point la tracasse:
Elle est déjà sur le retour,
Et Patience est jeune, et de plus fait au tour;
Dans son lit voudra-t-il occuper une place?

Son curé vient la voir après l'enterrement;
Elle pousse des cris, et fait mainte grimace;

— Ma fille, allons, calmez votre tourment ;
Je sais que la douleur ne peut, en un moment,
Etre de notre âme exilée ;
Mais prenez Patience. — Hélas! Monsieur, vraiment,
En suivant votre avis, je serais consolée.

AUGUSTE MARTIN. (*Contes joyeux.* 1864.)

Sermon nouveau et fort joyeux, auquel est contenu tous les maux que l'homme a en mariage. Nouvellement composé à Paris en 1480.

IN NOMINE, BACHI, SILENI

Matrimoniæ, matrimonia,
Mala producent omnia.
Le thème qu'ai ci récité,
Extrait d'un livre bien dicté,
Nommé : *Les Joies de mariage,*
Vaut autant, en commun langage,
Que qui diroit par moquerie :
L'homme est bien fol qui se marie.

Mais avant au commencement,
Afin que puissions bonnement
Faire chose au corps profitable
Et au dieu Bacchus agréable,
Nous prendrons de la médecine,
Issue de la noble racine
Que planta Noé le prud'hom,
Et pour acquérir le pardon
A tous ivrognes octroyé,
Ecrit au registre rayé,
Et signé : *Ante et retro,*
Date nobis de oleo vestro.

Or çà, de par Dieu, c'est bien dit.
Pour venir au thème prédit
Et déchiffrer le hariage
Qu'a le bon homme en mariage,
Je trouve qu'il est en tourment,
Toute sa vie seulement,
Par quoi il acquiert et attire
L'auréole du vrai martyre.

Et pour le premier, tout par cœur,
Au premier quand il met son cœur
A aimer la jeune pucelle,
Pour acquitter l'amour d'icelle
Et avoir envers elle accès,
Il faut qu'il fasse mille excès,
Et bragues dessous et dessus,
Et que tout voyse par dessus.

Quand vient le premier jour de mai,
A son huis faut planter le mai,
Et le premier jour de l'année,
Faut-il pas qu'elle soit étrennée ?
Et tant que dure ce sabbat,
Ce gentil mignon par ébat,
Cuydant la voir en robe ou surcot,
Va et vient comme pois en pot.
Et souvent en danger du guet,
A son huis pour faire le guet,
Cuydant la voir nue ou vêtue,
Gît en prison, emmy la rue,
Soit qu'il neige, pleuve ou verglasse,
Et si n'en a de gré ne grâce.

Or disons : s'elle est à la fête,
Il faudra que soudain s'apprête,
Pour lui donner un tour de danse;
Mais s'il fault à sa contenance,

Ou fait un pas trop reculé.
Voilà mon homme reculé.

Or, disons s'il est au moustier,
Je ne dis pas pour Dieu prier,
Auprès d'elle, si celle bourgeoise,
Lui fait chaperon de Pontoise,
Ou jette à un autre l'œillade,
C'est pour le rendre au lit malade.

Outre, s'il accorde, ou fiance,
Tout le jour faut avoir la danse,
Et au soir, faudra le banquet
Où sera tenu maint caquet.
De l'état dudit suppliant,
Je ne dis pas le mot friand :
Vous entendez bien mon latin.

Et puis s'il fault soir et matin
A venir voir la fiancée,
Elle en fera la courroucée
Tant que de la semaine entière,
Il n'aura d'elle belle chère.
Et s'il lui donne des joyaux,
Comme demi-seins et anneaux,
Qui ne soient au gré de la dame,
C'est assez pour le faire infâme,
Voire, et tout fait davantage,
Si aura elle si dur courage.
Qu'elle ne lui voudra journée,
Prêter un pain sur la fournée,
Combien qu'il soit toujours après.

Quand le jour des noces est prêt,
Il faut semondre à pompe grande
Et acheter de la viande ;
Louer ménétriers et farceurs,
Maîtres d'hôtels et rôtisseurs,

Avec la salle tapissée,
Parée de mays et de jonchées,
Et puis faut donner aux parents
Les plus prochains et apparents
Robes, pourpoints, chausses, bonnets,
Pantoufles, chaperons, corsets,
Et aux filles de l'assemblée,
Tout le jour chapeaux et livrées.

Ce n'est rien, mais tout coûte argent,
Et, s'il ne sait son entregent,
Ou fault à quelqu'un recueillir,
Tantôt le verrez accueillir,
Moquer, brocarder et larder
Et de toutes parts regardé.

Encore convient-il qu'il serve,
A table toute la caterve,
Par quoi n'arrête en lieu ni place,
N'y n'a de boire un coup espace;
Mais bien aise est, si, en courant,
Peut happer quelque demeurant.

Or çà la vache en est liée
Où couche au soir la mariée.
Et puis le monde se retire,
Et alors le pauvre martir,
Recrue, travaillé et lassé
Du labeur pris le jour passé,
Auprès d'elle s'en va coucher.
Mais s'il vient à lui attoucher,
Tantôt elle rechignera,
Le mordra, l'égratignera,
Tant qu'il sera tout écorché.
Et si diriez qu'il a couché,
Cette nuit en quelque pourchas,
Ou jouté avec les chats,
Encor il peur qu'on l'écoute.

Puis elle lui baille du coulte,
Des pieds et poings, coups et revers,
Et jette lit et couste à l'envers.
Met à bas draps et couverture,
Et s'il se lève d'aventure,
Pour allumer feu et chandelle,
Elle s'enfuit en la ruelle,
Et se prend à braire et huer,
Comme s'on la voulait tuer.
En effet, voilà la suée
Qu'il a cette sainte nuitée.

Le lendemain que les parents,
Les plus prochains et apparens,
Viendront à grande compagnie,
Voir la nouvelle mariée,
S'il est par quelqu'un rapporté,
Qu'en cette nuit il n'ait heurté
Nonobstant le mal qu'il eût hier,
Faudra qu'il traîne le mostier.

Ce fait, viendront le cuisinier,
Les ménétriers, le tavernier,
Les farceurs et maître d'hôtel,
Tous savoir s'il est à l'hôtel.
Et, quand il en voit tant ensemble,
Il est si aliéné qu'il tremble,
Car vous diriez à leur jangler,
Que tous le doivent étrangler.
Puis le marchand de drap ou soie,
Lui vient dire : — Il fault que je sois
Payé, monsieur. Çà, de l'argent.
L'autre lui envoie un sergent.
Chacun court à son habitacle,
Comme à un saint qui fait miracle.
Et pour conclure en brief langage,
Tout l'argent de son mariage

Prendra volée et s'encourra.
Mais sa femme demeurera,
Et lors peut dire la chanson
De David : *Miser factus sum.*
Seigneurs, afin qu'il ne vous ennuie,
C'est pour la première partie.

SECONDE PARTIE

Or çà, pour entrer en ménage,
Il faut acheter du ménage,
Louer maison et chambrière,
Et que désormais on acquière
A grand labeur, sueur et peine,
La vie au long de la semaine.
S'il gagne, on l'appelle le maître,
Mais quand il viendra pour repaître,
Tout mourant de soif et de faim,
Il ne trouvera vin ni pain,
Pot au feu, n'écuelle lavée.
S'on lui dit : — Madame est allée
A la messe. — Il faut qu'il attende,
Car, si d'aventure il la demande,
Ains qu'elle ait achevé ses heures,
Bien sera ramené des meures.
Et s'il en fait procès, ne plaint,
Tantôt elle joue son couplet,
Et saute sur lui comme agache,
Et de deuil jette emmy la place,
Pots, plats et tables et tréteaux,
Et est aux épées et couteaux
Après lui pis que Lucifer,
Tant qu'il semble d'un droit enfer
D'y être, à voir le tintinmarre;
Ou que la foudre et le tonnerre,
Soient descendus sur leurs hôtels.
Tesmoin le sage Socrate,

Et le refrain de la chanson.
Et s'il survient noise ou tension,
Pour une fève mal partie,
Elle veut être départie.
Au soir quand il vient de besogne,
S'il lui plait, elle s'embesogné
A lui faire un peu de potage,
Avec un petit de fromage.
Et une fois de ripopée,
Dont il a grandement soupée.

S'il lui faut robe ou corset,
Rien qui soit, jusqu'à un lacet,
Bien le saura pateliner,
Car elle est duycte lui donner,
Afin de fournir à la mise
Parfois du vent de la chemise.

S'il a de l'argent, sans rabat,
Tout comptant elle vous l'abat,
Par force de pleurs et de plaints.
Hélas! pauvre homme, je te plains!
Mais s'il n'a grand blanc, ou bien large,
Je n'ose dire, quoiqu'il targe,
Quelle est, par faute d'un écu,
Femme à le faire cocu.
Et si après des couchées maintes,
Madame devient enceinte,
Il faut que le pauvre chétif,
Fournisse à tous ses appétits.
Adonc tout ce qu'il a gagné
Ne lui sera pas épargné.
Mais s'il y a rien qui l'agoûte,
Il faut qu'elle en ait, coûte que coûte,
Et s'il se prend à murmurer,
On lui dit: Il faut endurer,
Femme grosse à droit de tout dire.

Et faut, s'elle était cent fois pire,
Qu'il avale tout sans mâcher,
Sinon qu'il s'en voie cacher.

Quand ce vient à crier les hauts,
Les jeux ne lui sont guère plus beaux,
Car, s'il advient qu'en plein minuit,
Le mal lui prenne, toute nuit,
Vous le verrez par la cité,
Dieu sait en quelle peine et esme!
Pour trouver une sage-femme.
Et tant qu'elle ait rendu le gage,
Il fait vœux et pèlerinage,
Et n'y a saint en la kyrielle,
Ny sainte qui n'ait sa chandelle.

Est-il revenu de la ville?
L'un dit : — Çà le fil, çà l'aiguille.
L'autre : — Les forcés pour le tondre.
Bref, il a tout à répondre.
Cela fait, elle est accouchée.
Il n'a pas là œuvre laissée,
Car convient qu'il cherche et fournisse.
Garde, compère et puis nourrice,
Et fasse tendre proprement,
Toute la chambre entièrement,
Pour le moins de serge vermeille.

Et puis, qui lui rompt les oreilles?
C'est et n'eût-il que trois naveaulx
Vaillants, il lui faut des carreaux
De velours et menue verdure.
Tant que c'est une grande ordure,
Et si, n'a, de ce parement,
Plaisir que de jour seulement,
Car, tandis qu'elle est en gésine,
Il faut qu'il couche en la cuisine,

Afin qu'elle ait la main levée,
De lui tant qu'elle soit relevée.

Et quand il lui aura coûté
Or et argent, et tout bien compté,
Le long de la douce gésine,
Il surviendra une voisine.
— Comment! voulez vous relever
Sans pantoufles neuves avoir ?
D'en avoir soudain elle presse,
Ou elle n'ira point à messe.

Un bien y a que j'ai noté :
Que tant en hiver qu'en été,
Il peut, qui qu'en tienne caquet,
Porter sur l'oreille un bouquet
De mêmes pensées et soucis,
Et de mêmes mélancolies :
Et pour ce, son titre en deux mettres,
Veux-tu mettre en narré de ces lettres,
Royaux de répit : *Amen; amen.*

Telle charge de femme et d'enfants
Voyez en là tout le démêlé ;
Et, quand il a longtemps régné,
En cette vie et chère élite,
S'il meurt avant, il en est quitte :
S'il demeure, c'est à refaire ;
Car il faudra qu'il ait affaire
Avec tous ses héritiers;
Et qu'il porte deuil mois entiers,
Voire bien un an justement,
Et qu'il prie dévotement,
Tant qu'il vivra pour sa partie.

Je crois qu'il y a plus grant partie
De biens que de maux en ménage ;
Mais les biens sont à l'avantage

De la femme, et les maux pour l'homme ;
Par quoi conclut saint Paul, en somme :
Quod miserere non expedit.
Vrai est ce que aucuns ont dit,
Disant, en reprenant leurs dits :
— Il se faut mariez tous ditz
Pour conserver nature en être.
On fait bien des enfante sans être
Marié : — Ce sont paraboles,
Ne croyez pas à leurs paroles,
Ils n'ont la tête bien faite.
Je me rapporte à la tablette,
Des docteurs à ce résolus,
Comme le bon Matheolus;
Grand docteur en cette matière ;
En a fait un gros breviaire,
Et a prouvé par mainte histoire
Que ménage est un purgatoire.

Jehan de Meung n'a pas pratiqué
Tant qu'a le docteur allégué ;
Si en a il dit à travers
Un mot en deux bien petits vers :
— « Nul n'est qui marié se sente,
« S'il n'est fol, qu'il ne s'en repente. »
Et si quelqu'un me venait dire :
— La règle fault en moi, beau sire,
Car je ne m'en repentis oncques.
Je réponds : — Vous êtes fol doncques,
Et si, vous n'êtes qu'une bête.

Or, prions Dieu qu'en cet être,
Doint patience aux maris,
Mêmement à ceux de Paris ;
Nos voisins nous sont de plus près.
Et puis ils prieront Dieu après,
Pour la là sus en paradis.

Les saint martyrs, adieu vous dis;
La paix des chiens soit avec vous.

Anciennes poésies françaises des XVe et XVIe siècles. 1480.

LE BON VIEUX TEMPS

Maudit soit le temps où nous sommes!
Honneur à nos bons vieux parens!
Nos pères étaient de grands hommes,
Beaucoup plus grands que leurs enfans.
Tout était grand dans leurs manières,
Grande soif et grand appétit,
Grandes lames, grandes rapières,
Grand feu, grande table et grand lit.

Qu'on fût en paix, qu'on fût en guerre,
Ils se couvraient de corps d'acier;
En gens prudents, ils faisaient faire
Leurs habits chez le serrurier.
Si dans la saison printanière
Ce poids leur échauffait le sang,
Ils se mettaient à la légère
En déshabillé de fer-blanc.

La médecine et la chimie
N'avaient pas fait de grands progrès.
Qu'arrivait-il? De maladie
L'on ne mourait presque jamais.
Mais en dépit de cet obstacle,
La mort n'allait pas moins son train;
Alors on mourait par miracle
Comme aujourd'hui par médecin.

Le diable n'ayant pas encore
Imaginé les procureurs,

Thémis, qui si bien nous dévore,
Alors ménageait les plaideurs.
D'une façon simple et touchante
On traitait le droit au palais ;
Et quelques pintes d'eau bouillante
Jugeaient à fond tous les procès.

Pour éclaircir quelque mystère
Entre gens issus de bon lieu,
En champs-clos on portait l'affaire
A l'arbitrage du bon Dieu.
Aussi bien qu'au temps où nous sommes,
Le bon droit éclatait d'abord ;
Le ciel jugeait comme les hommes ,
Le plus faible avait toujours tort.

On convertissait l'ignorance
Avec un zèle des plus chauds,
Et l'on brûlait alors en France
Autant de gens que de fagots.
Par un exemple bon à suivre,
On coupait racine à l'erreur ;
Et quand on brûlait un sot livre,
On en brûlait aussi l'auteur.

Je conclus que jamais notre âge
Ne vaudra le bon temps passé ;
Que si l'homme était plus sauvage,
Il était aussi plus sensé.
Mais ne fût-il pas sans reproche,
Avouons tous qu'il était beau,
Le temps où l'on mettait en broche
Un bœuf au lieu d'un aloyau.

Boucher de Perthes. (*Satires, contes et chansonnettes*. 1833.)

LA COMPLAINTE DE MONSIEUR LE CUL CONTRE LES INVENTEURS DES VERTUGADINS

Maudits soient ces beaux inventeurs,
Ces colons, ces passementeurs
De vertugalles et vasquines,
Que portent un tas de mesquines
Pour donner air à leur devant;
De telle sorte que le vent
M'en donne tant droit en la barbe,
Qu'il n'y a casse ni rhubarbe,
Qui me garde de trucheter
Quand on vient à les crocheter;
Dont j'ai maints assauts et alarmes
Tellement, que souvent les larmes
En tombent et me font suer,
A force de m'en remuer.

Voilà la peine que j'en porte :
Que le grand diable les emporte,
Et eux, et leurs inventions,
Et les abominations
Que ces étrangers nous enseignent,
Dont les plaies saigneront et saignent !

De ma part, j'en suis morfondu,
Car le devant, fort étendu
Au moyen de ces vertugalles,
M'a causé tant de rongne et gales,
De cirons et boutons de mai,
Que j'en parle tout enrimé.

Ai-je donc pas bonne raison,
Voyant le feu en la maison
De mon voisin, qui me tourmente,
Par force et peine véhémente,

De me plaindre et me courroucer
De me voir tant de fois verser?

Un temps fut, avant tels usages,
Lorsque les femmes étaient sages,
Devinez, lecteurs, quand c'était,
Que tant on ne me tourmentait:
C'étaient quand les cottes serrées
Rendaient les femmes assurées
Des jolis et malins caquets,
Des grands et des petits nacquets
D'amour : car quoi? en maguetant,
Pour avoir ce que l'on prétend,
Une heure ou deux on devisait,
Cependant que l'on avisait
Le lieu convenable et propice
Pour donner droit en la matrice :

On babillait soir et matin,
On baisait avant le tétin,
On mettait la main sous la cotte,
On tâtait la cuisse et la motte;
Et cependant que j'écoutais
Ces beaux propos, je m'apprêtais
Et donnais ordre à mon affaire,
Me doutant qu'on me voulait faire,
Ou à mon voisin, un lardon
D'un pied et demi de bourdon.

Aussi, quand propos on tenait,
Quelqu'homme ou femme survenait,
Avant que tout fût débattu,
Qui me gardait d'être battu;
Ainsi, je n'étais point surpris.

Mais maintenant qu'on a appris
Moyen qui de l'autre s'égare,

Je suis frappé sans dire gare,
Et le mal tombe sur ma tête
Auparavant que je m'apprête;
Etant toujours pris en sursaut;
D'autant plus qu'on lève si haut
Ses vertugalles promptement,
Que l'on voit tout apertement
La butte où chacun veut tirer,
Sous l'espoir de me martyrer,
Et n'ait loisir de m'apprêter
Qu'on ne commence à culeter.

Par quoi j'endure tant de peine,
Que souvent en suis hors d'haleine,
Que l'on dirait être punaise
Tant on m'en sent mal à mon aise :
Et ait le cerveau éventé
D'être de la sorte ennuyé.
Oui, bien souvent me rend rêvant,
Qu'à tous les diables le devant
Qui fait tant de mal au derrière!
Et n'y a dame ou chambrière
Qui ne se veuille entre-mêler
Aucune fois de m'ébranler.

Depuis qu'on les a inventées,
On voit les femmes effrontées;
Et, si elles font renversures,
On les voit jusqu'à la fessure,
Et ne sauraient leur con cacher,
Quand quelqu'un les voudrait fâcher.

Lucifer en fut l'inventeur.
On fricasse son serviteur
Afin de faire traverser
Ceux qui tâchent à les bercer.
Celles aussi qui sont bercées,

Et par tant de fois renversées
Qu'ici et en autre quartier
Ils ne cherchent autre métier,
Quoi qu'on en dise, on barbouille;
Car ce vent d'abat qui chatouille
Leur devant, les fait souhaiter
Quelque muguet pour les gratter.

Cependant il n'y a que moi
Qui en ai souci ou émoi.
Il me faut le travail choisir,
Pour donner à l'autre plaisir.
Sur cela, qu'en voulez-vous dire?
Y a-t-il matière de rire,
De voir ma cause ainsi foulée?
Car cloche n'est tant ébranlée,
Sonnât-on pour un trépassé,
Que je suis, qui m'en sens lassé;

Et, si n'ai trou, sens ni mognon,
Qui ne serve à mon compagnon.
Quand mon compagnon rit et danse,
J'observe après lui la cadence,
Car les dames aux talons courts
Peuvent bien peu sans mon secours,
Et il n'est a point de friandise,
Sans mon aide, à la marchandise.

Qu'il soit ainsi, je m'en rapporte
Aux amis de la basse porte,
Et comment ils sont angoisseux
Quand ils me sentent paresseux;
Et au contraire, quand je trotte,
Il n'y a femme, tant soit sotte
Et mal apprise au jeu du bas,
Qui ne donne joie et ébats.
Aussi, sans moi, il ne peut rien,

Car c'est moi qui lui fais ce bien
De lui montrer son remuement,
A qui, pourquoi, où et comment
Il doit trotter, mouvoir, saillir,
Quand quelqu'un le vient assaillir,
Et comme il faut faire l'estraite.

Or, voyez comme on me traite,
Pour à tel bien et fait répondre :
On me fait tous les jours morfondre
Au moyen des habits récents,
Dont je jure, par mes cinq sens,
Qu'elles mueront, ou je muerai,
Et jamais ne me remuerai,
En dépit de tous leurs babils,
S'elles ne changent leurs habits.

Mais je m'enquerrais volontiers,
S'elles trouvent en leurs psautiers
Que tels habits autour cordés
Leur soient par Dieu concédés,
Desquels leur devant est coiffé ;
J'ai grand' peur d'en être chauffé,
Après que j'aurai bien souffert
Au milieu et profond enfer.

Ce n'est pas tout si un messere
Fait la cour; soudain je me serre;
De frayeur que tel Bravousin
Ne me prenne pour son voisin :
Car ces vertugalles ouvertes
Rendent les fesses découvertes,
Et moi aussi, le plus souvent,
Aussi soudain que le devant,
Qui fait qu'à terre je me vautre,
Ayant peur de l'un et de l'autre.
Partant je les veux adviser :

Sans plus longuement deviser,
A leurs habits qu'elles donnent ordre
Tant qu'on n'y trouve plus que mordre;
Ou contre elles me fâcherai
Et de mon vent leur lâcherai
Si, très punais, et si ord
Qu'il n'y restera plus que la mort;
Et, s'il advient que quelqu'ami
Elle trouve au combat endormi,
En sa grande nécessité,
Dis que je suis irrité
Pour ces habillements nouveaux,
Qu'ont inventés ces jeunes veaux.

(1552. *Poésies françaises des XVe et XVIe siècles*. 1855.)

A MAUMISERT, MON VALET

Maumisert, je t'ai entendu
Pleurer ta fortune. Qu'as-tu
A te fâcher de mon service?
Reçois-tu pas autant d'office,
De bienfaits et plaisirs de moi
Que j'en saurais tirer de toi?

Viens çà : pendant que tu reposes
Sans t'inquiéter d'aucunes choses,
Ronflant libre toutes les nuits,
N'ai-je pas mille et mille ennuis?
Et ne faut-il pas que je pense
A notre ordinaire dépense;

Et comme il faut, le lendemain,
Travailler pour chasser la faim?

Vois-tu pas comme je courtise
Un âne masqué de feintise,
Pendant qu'à grand'peine, en un mois,
Me salueras-tu une fois?

Puis tôt après, chargé d'affaire,
Allant selon mon ordinaire,
Ou par la ville, ou au palais,
Je vais devant, tu viens après :
Ainsi, sur l'élément liquide,
A ton tour tu me sers de guide.

Et lorsque je suis au barreau,
Tu vas jouer sur le carreau
A la darde mes égnillettes ;
Ou bien souvent tu cabarettes :
Et lorsque du travail je prends,
Tu passes sans souci le temps.

Il n'a pas pu être agréable
De me venir servir à table,
Mais quand tu as bien déjeuné,
Peux-tu pas attendre un dîner?
Sans manger point tu ne demeures,
Comme je fais, jusqu'à dix heures.

Ainsi, me voyant un petit
Manger, tu reprends appétit,
Et aiguises ta dent pour paître
Ce qui reste devant ton maître.
Ainsi je t'ôte le soupçon
Que ta viande a du poison.

Et afin qu'elle ne t'offense,
Moi-même j'en fais la créance.
Au reste, tout le long du jour
Je travaille sans nul séjour

Et renfermé dans mon étude
Avec grande sollicitude.

Mi-courbé sur mon estomac,
Je feuillète quelque gros sac,
Et toi, cependant, tu te ris ;
Ou de quelque joyeux devis
Tu entretiens ; ou bien tu chantes,
Oisif, auprès de mes servantes.

Bref, tu ne prends aucun souci
Du présent, ni futur aussi,
Et n'as pas crainte que la vigne
Reçoive quelque mal insigne ;
Moins encor que les autres fruits
Soient par un orage détruits.

Et tu n'en veux laisser de faire
Tes quatre repas d'ordinaire.
O ! heureux, trois et quatre fois,
Si ton bonheur tu connaissais !
Car pour vrai tu nous verrais être,
Moi de nom, toi par effet maître ;

Et que je ne suis rien, sinon
Le dépensier de la maison !

Et encor, au bout de l'année,
Ta fortune est si fortunée,
Que me servant de peu ou rien,
Il faut du plus clair de mon bien
Te donner salaire et bon gage.
Es-tu pas plus heureux que sage ?

Touches du seigneur des accords. 1588.

LE DORMEUR SURVEILLANT

Mécontent de l'hymen, ainsi que de l'amour,
Argus chez lui soupait un jour
Avec le galant de sa femme :
Le jaloux, qui voyait convoiter tant d'appas,
Pour éprouver s'il ne surprendrait pas
Quelqu'infidélité de la part de la dame,
Feignit de s'endormir à la fin du repas.

Un des valets survient, il croit qu'Argus sommeille :
D'un seul coup, au buffet, il vide une bouteille
Pleine d'un vin exquis . — Tu te méprends, crois-moi,
Arrête, halte-là, tout beau, traître,
S'écrie en ce moment le maître,
Maraud, je ne dors pas pour toi !

Épigrammes de Lebrun. 1714.

EPIGRAMME

Médor fait bien les vers, Médor serait parfait,
S'il ne se louait pas lui-même.
Que dirais-je de plus? Médor fait ce qu'il aime,
Et Médor aime ce qu'il fait.

Épigrammes de Lebrun. 1714.

PATÉ D'ANGUILLE

Même beauté, tant soit exquise,
Rassasie, et soûle à la fin.
Il me faut d'un et d'autre pain :

Diversité, c'est ma devise.
Cette maîtresse un tantet bise
Rit à mes yeux ; pourquoi cela ?
C'est qu'elle est neuve : et celle-là,
Qui depuis longtemps m'est acquise,
Blanche qu'elle est, en nulle guise
Ne me cause d'émotion.
Son cœur dit oui, le mien dit non ;
D'où vient? en voici la raison :
Diversité, c'est ma devise.
Je l'ai jà dit d'autre façon ;
Car il est bon que l'on déguise,
Suivant la loi de ce dicton :
Diversité, c'est ma devise.
Ce fut celle aussi d'un mari,
De qui la femme était fort belle ;
Il se trouva bientôt guéri
De l'amour qu'il avait pour elle.
L'hymen et la possession,
Éteignirent sa passion.
Un sien valet avait pour femme
Un petit bec assez mignon :
Le maître étant bon compagnon,
Eut bientôt empaumé la dame.
Cela ne plut pas au valet
Qui, les ayant pris sur le fait,
Vendiqua son bien de couchette ;
A sa moitié chanta goguette,
L'appela tout net et tout franc.....
Bien sot, de faire un bruit si grand
Pour une chose si commune.
Dieu nous gard' de plus grand' fortune.
Il fit à son maître un sermon.
— Monsieur, dit-il, chacun la sienne,
Ce n'est pas trop ; Dieu et raison
Vous recommandent cette antienne.
Direz-vous, je suis sans chrétienne,

Vous en avez à la maison
Une qui vaut cent fois la mienne.
Ne prenez donc plus tant de peine.
C'est pour ma femme trop d'honneur ;
Il ne lui faut si gros monsieur.
Tenons-nous chacun à la nôtre ;
N'allez point à l'eau chez un autre,
Ayant plein puits de ces douceurs :
Je m'en rapporte aux connaisseurs.
Si Dieu m'avait fait tant de grâce,
Qu'ainsi que vous, je disposasse
De madame, je m'y tiendrais,
Et d'une reine ne voudrais.
Mais, puisqu'on ne saurait défaire
Ce qui s'est fait, je voudrais bien
(Ceci soit dit sans vous déplaire)
Que, content de votre ordinaire,
Vous ne goûtassiez plus du mien.
Le patron ne voulut lui dire
Ni oui, ni non, sur ce discours ;
Et commanda que tous les jours
On mît au repas, près du sire,
Un pâté d'anguille : ce mets
Lui chatouillait fort le palais ;
Avec un appétit extrême,
Une ou deux fois il en mangea ;
Mais quand ce vint à la troisième,
La seule odeur le dégoûta.
Il voulut sur une autre viande
Mettre la main ; on l'empêcha :
Monsieur, dit-on, nous le commande,
Tenez-vous-en à ce mets-là :
Vous l'aimez, qu'avez-vous à dire ?
M'en voilà saoûl, reprit le sire,
Et quoi, toujours pâtés au bec !
Pas une anguille de rôtie !
Pâtés tous les jours de ma vie !

J'aimerais mieux du pain tout sec.
Laissez-moi prendre un peu du vôtre ;
Pain, de par Dieu, ou de par l'autre,
Au diable ces pâtés maudits ;
Ils me suivront en paradis,
Et par delà Dieu me pardonne.
Le maître accourt soudain au bruit,
Et, prenant sa part au déduit :
— Mon ami, dit-il, je m'étonne
Que d'un mets, si plein de bonté,
Vous soyez sitôt dégoûté.
Ne vous ai-je pas ouï dire
Que c'était là votre ragoût ?
Il faut qu'en peu de temps, beau sire,
Vous ayez bien changé de goût.
Qu'ai-je fait qui fût plus étrange ?
Vous me blâmez, lorsque je change
Un mets, que vous croyez friand,
Et vous en faites tout autant :
Mon doux ami, je vous apprend,
Que ce n'est pas une sottise,
En fait de certains appétits,
De changer son pain blanc en bis :
Diversité, c'est ma devise.
Quand le maître eut ainsi parlé,
Le valet fut tout consolé ;
Non que ce dernier n'eût à dire
Quelque chose encor là-dessus :
Car, après tout, doit-il suffire
D'alléguer son plaisir, sans plus ?
J'aime le change, à la bonne heure,
On vous l'accorde : mais gagnez,
S'il se peut, les intéressés :
Cette voie est bien la meilleure :
Suivez-la donc. A dire vrai,
Je crois que l'amateur du change
De ce conseil tenta l'essai,

On dit qu'il parlait comme un ange;
De mots dorés, usant toujours,
Mots dorés sont tout en amours;
C'est une maxime constante.
Chacun sait quelle est mon entente :
J'ai rebattu, cent et cent fois,
Ceci, dans cent et cent endroits;
Mais la chose est si nécessaire,
Que je ne puis jamais m'en taire.
Et redirai jusques au bout :
Mots dorés en amour font tout.
Ils persuadent la donzelle,
Son petit chien, sa demoiselle,
Son époux quelquefois aussi.
C'est le seul qu'il fallait ici
Persuader : il n'avait l'âme
Sourde à cette éloquence et, dame,
Les orateurs du temps jadis
N'en ont de telle en leurs écrits.
Notre jaloux devint commode :
Même on dit qu'il suivit la mode
De son maître, et toujours, depuis,
Changea d'objets en ses déduits.
Il n'était bruit que d'aventures
Du chrétien et des créatures.
Les plus nouvelles, sans manquer,
Étaient pour lui les plus gentilles;
Par où le drôle en put croquer,
Il en croqua, femmes et filles,
Nimphes, grisettes, ce qu'il put;
Toutes étaient de bonne prise.
Et sur ce point, tant qu'il vécut,
Diversité fut sa devise.

Contes de La Fontaine.

PHYSIOLOGIE DE LA COQUETTE

Même pour ceux qu'elle méprise,
Sa vanité se met en frais;
Une coquette a pour devise :
Plaire toujours, n'aimer jamais.
Son cœur, où chacun trouve place,
Jamais n'a connu de lien :
C'est un miroir dont la surface
Reçoit tout, et ne garde rien.

A. DE BERNARD. *(Anthologie satyrique*. 1858.

CATULLE MENDÈS EN PRISON

Mendès, en pleine floraison,
Est confisqué par la prison :
Ne marchons pas sur Brid'oison.

Seul, morne, assis sur sa valise,
Ou dans un froid préau qu'alise
Le vent, il songe à Cydalise,

Et s'endort sans démon gardien
Qui trame le nœud gordien
De son bonheur quotidien.

Povero! le logis des crimes
Ne veut permettre à ses victimes
D'autres baisers que ceux des rimes.

Les mœurs, en veste de geôlier,
Guettent aux bas de l'escalier :
Gare au moindre petit soulier!

O Pélagie! ô Pélagie!
Qui t'a donné cette énergie
Pour crier : Silence à l'orgie!

Au moins, si l'amour te déplaît,
Ouvre à Bataille, à Monselet,
A Guillemot, au sexe laid.

Mais la porte reste fermée,
Insensible comme un camée,
Devant notre bruyante armée.

Aucun n'aura l'heur de le voir.
Quoi! pas un frère en gai savoir,
Pas un bonjour, pas un bonsoir!

Mais, devant les grilles muettes,
Plantés comme des gypaètes,
Nous restons là, tristes poètes.

Encor, si nous étions huissiers,
Sauteurs aux larges balanciers,
Marchands de fer, marchands d'aciers!

Tout s'ouvrirait! Mais l'art moderne,
De ce séjour maussade et terne
Est banni comme le sauterne.

Fantaisie, où donc mènes-tu?
Je vois enfin, turlututu,
Qu'il nous faut suivre la vertu,

Sans nous laisser ravir aux charmes
De ces rires et de ces larmes
Qui font rebiffer les gendarmes.

Si tu veux vivre sans émoi
En bon ménage avec la loi,
Ami Catulle, amende-toi.

Convertissons-nous à ces phrases
Que drapent de pudiques gazes,
A ces puritaines emphases,

A ces vers discrets et décents
Qui ne montrent rien aux passants,
A ce bon goût, à ce bons sens,

Qui charment, sans flamme et sans ailes,
Dans le *Journal des Demoiselles*,
Les fabricants de filoselles...

Et nous vivrons dans un Éden,
Aimés du bourgeois, du gandin.
Estimés de Pierre Dandin;

Et jamais, comme ce Catulle,
Qui chiffonne par trop le tulle,
Nous n'entrerons dans l'ergastule.

E. de E. (1861.)

LES BELLES MANIÈRES ET LA BONNE FAÇON

Mener des femmes de nom
A sa petite maison,
Voilà les belles manières;
Mais de fleurs plus printanières,
Dans Paris faire moisson
Chez des beautés roturières,
Voilà la bonne façon.

Un bourgeois qui sort des rangs
Et qui vit avec les grands,
Voilà la belle manière;
Mais rester dans sa chaumière

Avec Bacchus et Suzon,
Et liberté tout entière,
Voilà la bonne façon.

En femme de qualité,
Chanter avec dignité,
Voilà la belle manière ;
Mais, dans un *duo*, se faire
A bien prendre l'unisson,
Partir ensemble et s'y plaire,
Voilà la bonne façon.

En amour mal débuter,
Être nul et s'en vanter,
Voilà la belle manière ;
Mais joindre, dans une affaire,
A la force de Samson,
L'air tendre et le don de plaire,
Voilà la bonne façon.

Vivre ensemble et l'afficher,
Ne point s'aimer, mais coucher,
Voilà la belle manière ;
Mais d'une âme tendre et fière
Faire plier la raison,
Aimer, jouir et se taire,
Voilà la bonne façon.

Collé. (1777.)

CHANSON

SUR LE MARQUIS DE MENNEVILLE

1645

Menneville, cagot,
Dans son hypocrisie,

Est commé un magot ;
En tirelarigot,
Boit de la malvoisie,
Et bien souvent on le voit qui manie
Le gigot
De Margot,
Le bigot,
Disant ses litanies.

Maurepas, IV, p. 173.

A MARIE,

QUI DEMANDAIT DES VERS

Merde ! j'y perds mon temps. Autrefois j'aurais pu
Aligner chaque jour des vers pour faire un livre ;
Rien ne vient plus. Depuis qu'avec toi j'ai foutu,
Il ne me vient qu'un mot : avec toi je veux vivre
Et mourir langue au bec, doigt au con, pine au cul.

P. J.

LESBOS.

Mère des jeux latins et des voluptés grecques,
Lesbos, où les baisers languissants ou joyeux,
Chauds comme les soleils, frais comme les pastèques,
Font l'ornement des nuits et des jours glorieux ;
Mère des jeux latins et des voluptés grecques,

Lesbos, où les baisers sont comme les cascades
Qui se jettent sans peur dans les gouffres sans fonds
Et courent, sanglotant et gloussant par saccades,
Orageux et secrets, fourmillants et profonds ;
Lesbos, où les baisers sont comme les cascades !

Lesbos, où les Phrynés l'une l'autre s'attirent,
Où jamais un soupir ne resta sans écho,
A l'égal de Paphos, les étoiles t'admirent,
Et Vénus à bon droit peut jalouser Sapho !
Lesbos, où les Phrynés l'une l'autre s'attirent,

Lesbos, terre des nuits chaudes et langoureuses,
Qui font qu'à leurs miroirs, stérile volupté,
Les filles aux yeux creux, de leurs corps amoureuses,
Caressent les fruits mûrs de leur nubilité.
Lesbos, terre des nuits chaudes et langoureuses,

Laisse du vieux Platon se froncer l'œil austère ;
Tu tires ton pardon de l'excès des baisers,
Reine du doux empire, aimable et noble terre,
Et des raffinements toujours inépuisés.
Laisse du vieux Platon se froncer l'œil austère ;

Tu tires ton pardon de l'éternel martyre
Infligé sans relâche aux cœurs ambitieux
Qu'attire loin de nous le radieux sourire
Entrevu vaguement au bord des autres cieux ;
Tu tires ton pardon de l'éternel martyre !

Qui des dieux osera, Lesbos, être ton juge
Et condamner ton front pâli dans les travaux,
Si ses balances d'or n'ont pesé le déluge
De larmes qu'à la mer ont versé tes ruisseaux !
Qui des dieux osera, Lesbos, être ton juge ?

Que nous veulent les lois du juste et de l'injuste ?
Vierges au cœur sublime, honneur de l'Archipel,
Votre religion comme une autre est auguste,
Et l'amour se rira de l'enfer et du ciel !
Que nous veulent les lois du juste et de l'injuste ?

Car Lesbos entre tous m'a choisi sur la terre
Pour chanter le secret de ses vierges en fleur,

Et je fus dès l'enfance admis au noir mystère
Des rires effrénés mêlés au sombre pleur ;
Car Lesbos entre tous m'a choisi sur la terre.

Et depuis lors je veille au sommet de Leucate,
Comme une sentinelle à l'œil perçant et sûr,
Qui guette nuit et jour brick, tartane ou frégate,
Dont les formes au loin frissonnent dans l'azur ;
Et depuis lors je veille au sommet de Leucate

Pour savoir si la mer est indulgente et bonne,
Et parmi les sanglots dont le roc retentit
Un soir ramènera vers Lesbos, qui pardonne,
Le cadavre adoré de Sapho, qui partit
Pour savoir si la mer est indulgente et bonne !

De la mâle Sapho, l'amante et le poète,
Plus belle que Vénus par ses mornes pâleurs !
— L'œil d'azur est vaincu par l'œil noir que tachète
Le cercle ténébreux tracé par les douleurs
De la mâle Sapho, l'amante et le poète !

Plus belle que Vénus se dressant sur le monde
Et versant les trésors de sa sérénité
Et le rayonnement de sa jeunesse blonde
Sur le vieil Océan de sa fille enchanté ;
Plus belle que Vénus se dressant sur le monde

— De Sapho qui mourut le jour de son blasphème,
Quand, insultant le rite et le culte inventé,
Elle fit son beau corps la pâture suprême
D'un brutal dont l'orgueil punit l'impiété
De Sapho qui mourut le jour de son blasphème.

Et c'est depuis ce temps que Lesbos se lamente,
Et, malgré les honneurs que lui rend l'univers,
S'enivre chaque nuit du cri de la tourmente

Que poussent vers les cieux ses rivages déserts!
Et c'est depuis ce temps que Lesbos se lamente!

CH. BAUDELAIRE.

BRANSLE

DE RIVIÈRE DE FRÉNY, AUTEUR DE LA PETITE COMÉDIE,
« L'ESPRIT DE CONTRADICTION. »

1704

Mère dont la fille est jeunette,
Et qui veut voir, landerira,
Qui veut voir sa fortune faite,
Doit un peu la landerirette,
Doit un peu la landerira.

Qui veut voir sa fortune faite,
Doit un peu la landerira,
Doit un peu la rendre coquette,
Car avec la landerirette,
Car avec la landerira.

Doit un peu la rendre coquette,
Car avec la landerira,
Avec la vertu la plus nette,
Il faut de la landerirette,
Il faut de la landerira.

Avec la vertu la plus nette,
Il faut de la landerira,
Il faut de l'attrape-minette,
Pour prendre la landerirette,
Pour prendre la landerira.

Il faut de l'attrape-minette,
Pour prendre la landerira,

Pour prendre l'amant qui la guette,
Oh! petite landerirette,
Oh! petite landerira!

MON TESTAMENT

AIR : *Qu'on est heureux d'épouser celle...*

Mes amis, comme il est sur terre
Une heure où l'on doit se quitter,
Et que ce soir même on peut faire
Ce voyage qui peut compter,
Il faut agir avec prudence
Et, pour m'en aller plus gaiement,
Permettez-moi que par avance
Je fasse ici mon testament. (*Bis.*)

Ne possédant pas une obole,
Je lègue pour tout mobilier :
Un poignard à mon Espagnole;
A ma Parisienne, un rosier;
A ma trop coquette Allemande,
Je lègue une glace sans tain;
A mon infidèle Flamande,
Ma pantoufle en peau de chagrin.

Je laisse un collier de sauvage,
A Rosine, qui ne l'est pas;
A Claire, qui veut être sage,
Je lègue un petit cadenas;
A Fanny, la jeune soubrette,
La poêle et l'anse du panier;
A ma paresseuse Lisette,
L'éperon d'un carabinier!

Je promets une peau d'anguille
A la dame de l'entresol;
A son époux une jonquille;
A son perroquet... un faux-col!
Un vieux balai pour ma servante;
Une peau d'âne à mon tambour;
A l'usurier qui me tourmente,
J'offre une plume de vautour!

Je lègue, à ma vieille portière,
Une cage pour son serin;
A mon gueux de propriétaire,
Le museau de mon vieux carlin;
A mon tailleur, pour son mémoire,
Qui n'est pas encore acquitté,
Pour qu'il bénisse ma mémoire,
Je lui laisse... l'éternité!

Enfin, pour combler de largesses,
Avant de déguerpir, je veux
Donner à toutes mes maîtresses
Une mèche de mes cheveux;
Je lègue un flacon de madère,
Que sur ma tombe on videra;
Je donne mon corps à la terre,
Et mon âme à qui la voudra! (*Bis.*)

MARC CONSTANTIN. (*Mère Godichon.* 1863.)

LES SOUVENIRS BOURGEOIS

AIR : *Souvenez-vous-en*

Mes amis, le temps passé,
Chez moi, n'est point effacé;

C'était le bon temps, vraiment;
Souvenez-vous-en. (*Bis.*)
Heureux temps, fortunés jours,
Que ne durez-vous toujours!

Douce cordialité
Liait amis, parenté;
On s'entr'aimait doucement;
Souvenez-vous-en.
Amitié des anciens jours,
Je vous regrette toujours.

Pour former un doux lien,
On ne cherchait pas le bien ;
Vertu plaisait plus qu'argent,
Souvenez-vous-en.
Vertu de ces anciens jours,
Je vous regrette toujours.

Avec l'oie et le voisin,
On fêtait la saint Martin,
Et l'on chantait en buvant;
Souvenez-vous-en.
Chansons de table et d'amour,
Je vous regrette toujours.

En janvier, pour compliments,
On se faisait des présents ;
Bon temps était jour de l'an;
Souvenez-vous-en.
Café, sucre et chocolats,
Alors ne nous manquaient pas.

La fève, mise au gâteau,
Nous donnait un roi nouveau ;
Son règne était complaisant;
Souvenez-vous-en.

Roi des ris et des amours,
Je vous regrette toujours.

On allait, en bon chrétien,
Prier au mont Valérien,
Et l'on priait fermement;
    Souvenez-vous-en.
Dévotion des saints jours,
Je vous regrette toujours.

Portant salade et pâté,
On allait faire un goûté
Auprès de Ménilmontant;
    Souvenez-vous-en.
Ces goûters, quoiqu'un peu courts,
Je les regrette toujours.

A la boule l'on jouait
Ou bien au petit palet,
On gagnait deux sous, six blancs;
    Souvenez-vous-en.
Plaisirs ignorés des cours,
Je vous regrette toujours.

A la foire Saint-Germain,
L'on achetait un pantin,
Et la foire Saint-Laurent!
    Souvenez-vous-en.
L'on nous y montrait des tours
Que je regrette toujours.

Leurs comiques opéras
Nous faisaient rire aux éclats;
Les airs en étaient chantants;
    Souvenez-vous-en.
Gais chanteurs, bons troubadours,
Je vous regrette toujours.

Il nous faut bientôt aussi
Quitter ce beau pays-ci ;
Caròn, dit-on, nous attend;
Souvenez-vous-en.
Quand on a fini son cours,
Il faut partir pour toujours.

Mlle Cosson. *(Chansons populaires.)*

L'ORAISON JACULATOIRE

Mes amis, l'hiver dure et ma plus douce étude
Est de vous raconter les faits des temps passés.
Parlons, ce soir, un peu de madame Gertrude.

Je n'ai jamais connu de plus aimable prude.
Par trente-six printemps sur sa tête amassés,
Ses modestes appas n'étaient point effacés ;
Son maintien était sage et n'avait rien de rude ;
Ses yeux étaient charmants, mais ils étaient baissés ;
Sur sa gorge d'albâtre, une gaze étendue,
Avec un art discret en permettait la vue;
L'industrieux pinceau, d'un carmin délicat,
D'un visage arrondi relevant l'incarnat,
Embellissait ses traits, sans outrer la nature ;
Moins elle avait d'apprêt, plus elle avait d'éclat :
La simple propreté composait sa parure.

Toujours sur sa toilette est la sainte Écriture ;
Auprès d'un pot de rouge on voit un Massillon,
Et le *Petit Carême* est toujours sa lecture.
Mais ce qui nous charmait dans sa dévotion,
C'est qu'elle était toujours aux femmes indulgente :
Gertrude était dévote, et non point médisante.

Elle avait une fille ; un dix avec un sept
Composait l'âge heureux de ce divin objet,

Qui depuis son baptême eut le nom d'Isabelle :
Plus fraîche que sa mère, elle était aussi belle ;
A côté de Minerve on eût cru voir Vénus.
Gertrude à l'élever prit des soins assidus.
Elle avait dérobé cette rose naissante
Au souffle empoisonné d'un monde dangereux ;
Les conversations, les spectacles, les jeux,
Ennemis séduisants de toute âme innocente,
Vrais piéges du démon par les saints abhorrés,
Étaient dans la maison des plaisirs ignorés.

Gertrude en son logis avait un oratoire,
Un boudoir de dévote où, pour se recueillir,
Elle allait saintement occuper son loisir,
Et faisait l'oraison qu'on dit jaculatoire.
Des meubles recherchés, commodes, précieux,
Ornaient cette retraite au public inconnue ;
Un escalier secret, loin des profanes yeux,
Conduisait au jardin, du jardin dans la rue.

Vous savez qu'en été, les ardeurs du soleil
Rendent souvent les nuits aux beaux jours préférables.
La lune fait aimer ses rayons favorables :
Les filles, en ce temps, goûtent peu le sommeil.
Isabelle, inquiète, en secret agitée,
Et de ses dix-sept ans doucement tourmentée,
Respirant dans la nuit sous un ombrage frais,
En ignorait l'usage et s'étendait auprès :
Sans savoir l'admirer, regardait la nature,
Puis se levait, allait, marchait à l'aventure,
Sans dessein, sans objet qui pût l'intéresser ;
Ne pensant point encore et cherchant à penser.

Elle entendit du bruit au boudoir de sa mère :
La curiosité l'aiguillonne à l'instant.
Elle ne soupçonnait nulle ombre de mystère ;
Cependant elle hésite ; elle approche en tremblant.

Posant sur l'escalier une jambe en avant,
Le cou tendu, l'œil fixe, et le cœur palpitant,
D'une oreille attentive avec peine écoutant,
D'abord elle entendit un tendre et doux murmure,
Des mots entrecoupés, des soupirs languissants.
— Ma mère a du chagrin, dit-elle entre ses dents,
Et je dois partager les peines qu'elle endure.
Elle approche, elle entend des mots pleins de douceur :
— André, mon cher André, vous faites mon bonheur!
Isabelle, à ces mots, pleinement se rassure.
— Ma tendresse, dit-elle, a pris trop de souci ;
Ma mère est très contente, et je dois l'être aussi.

Isabelle, à la fin, dans son lit se retire,
Ne peut fermer les yeux, se tourmente et soupire.
— André fait des heureux! et de quelle façon?
Que ce talent est beau! mais comment s'y prend-on?
Elle revit le jour avec inquiétude.
Son trouble fut d'abord aperçu par Gertrude,
Isabelle était simple, et sa naïveté
Laissa parler enfin sa curiosité.

— Quel est donc cet André, lui dit-elle, Madame,
Qui fait, à ce qu'on dit, le bonheur d'une femme?
Gertrude fut confuse, elle s'aperçut bien
Qu'elle était découverte, et n'en témoigna rien.
Elle se composa, puis répondit : — Ma fille,
Il faut avoir un saint pour toute une famille ;
Et depuis quelque temps, j'ai choisi saint André ;
Je lui suis très dévote, il m'en sait fort bon gré ;
Je l'invoque en secret, j'implore ses lumières ;
Il m'apparaît souvent, la nuit, dans mes prières.
C'est un des plus grands saints qui soient en paradis.

A quelque remps de là, certain monsieur Denis,
Jeune homme bien tourné, fut épris d'Isabelle.
Tout conspirait pour lui, Denis fut aimé d'elle,

Et plus d'un rendez-vous confirma leur amour.
Gertrude, en sentinelle, entendit à son tour
Les belles oraisons, les antiennes charmantes,
Qu'Isabelle entonnait quand ses mains caressantes
Pressaient son jeune amant de plaisir enivré.

Gertrude les surprit et se mit en colère.
La fille répondit : — Pardonnez-moi, ma mère,
J'ai choisi saint Denis comme vous saint André.

Gertrude, dès ce jour, plus sage et plus heureuse,
Conservant son amant, et renonçant aux saints,
Quitta le vain projet de tromper les humains.
On ne les trompe point ; la malice envieuse
Porte sur votre masque un œil si pénétrant !
On vous devine mieux que vous ne savez feindre,
Et le stérile honneur de toujours vous contraindre
Ne vaut pas le bonheur de vivre librement.

La charmante Isabelle, au monde présentée,
Se forma, s'embellit, fut en tous lieux goûtée.
Gertrude en sa maison rappela pour toujours
Les doux amusements, compagnons de l'amour.
Les plus honnêtes gens y passèrent leur vie :
Il n'est jamais de mal en bonne compagnie.

VOLTAIRE.

PRIAPÉE

Mes ans vont achever leur cours,
Je ne saurais vivre deux jours.
Jeanne, avec un *De Profundis*,
Souhaitez-moi le paradis.

Ma vie est pleine de langueur.
Vénus a fondu ma vigueur,

Et mon engin, ton cher mignon,
Est plus sec qu'un vieux champignon.

Je bats du flanc comme un bidet
Qui galope sous un cadet;
Un tremblement prend mes genoux,
Toutes les fois que je te fous.

Toute cette incommodité
Me vient de ta lubricité.
Vénus m'a donné, dans ton lit,
La fièvre qui m'ensevelit.

Lorsque je devins ton amant,
J'étais un homme si charmant,
Que, pour un seul de mes cheveux,
Les abbesses rompaient leurs vœux.

Je raidissait comme un ballon,
J'étais un fameux étalon.
Et quand je mettais l'escarpin,
Je bondissais comme un lapin.

Les femmes de bon jugement
Me faisaient toutes compliment ;
Et, devant moi, la chasteté
Tremblait au milieu de l'été.

Le bonheur suivait mes amours ;
Je faisais les plus beaux atours
Que les coquettes de Paris
Mettent au front de leurs maris.

Sans le feu de ton cul paillard
Je serais encore gaillard,
Et mon priape aurait de quoi
Arroser tes femmes et toi.

Travaille et te pourvois ailleurs;
Cherche des reins qui soient meilleurs;
Et sache si ton muletier
Voudrait être mon héritier.

Je connais le fond de ton cœur ;
Tu demandes un bon piqueur
Qui pratique, soir et matin,
Les préceptes de l'Arétin.

Tu veux qu'on aille chaque nuit
Au-delà du nombre de huit;
Pour sept coups tu ne penses pas
Faire qu'un fort maigre repas.

Tu ne m'as fait que trop savoir,
Jeanne, qu'il n'est pas au pouvoir
De deux amants frais et nerveux,
De te baiser comme tu veux.

Ma mort ne se peut différer,
Et je ne dois pas espérer,
Tant je suis las et morfondu,
De trépasser le nerf tendu.

Le parlement aura grand tort
S'il ne te condamne à la mort;
Ton amour est mon assassin,
A ce que dit le médecin.

Mais j'agis trop cruellement,
Pleure mon destin seulement,
Et ce sera sur mon tombeau
Payer du sang avec de l'eau.

Sur la tombe où je serai mis,
Dis : Ci-gît un de mes amis,

Qui, sans les fougues de mon cu,
Aurait plus longuement vécu.

MAYNARD.

LE MORCEAU

AIR : *Du cabaret des trois lurons.*
Ou : *A genoux devant le soleil.*

Mes bons amis, de ma guimbarde
Ecoutez les sons glapissants.
Mais de me blâmer Dieu vous garde!
Soyez pour moi compatissants.
Ma muse, qui toujours sommeille,
Aujourd'hui s'éveille en sursaut ;
Un instant prêtez bien l'oreille,
Je vais vous chanter *un morceau.*

Ce morceau fait par sa facture
Les délices de l'Opéra,
Et, pour le plaisir qu'il procure,
C'est à qui s'en emparera.
Beautés que les désirs possèdent,
Belles qui voulez du nouveau,
Aux deux *bémols* qui le précèdent
Vous reconnaîtrez *ce morceau.*

Mon sujet, dans toutes les *gammes,*
Peut passer pour être amusant,
Mais c'est surtout chez vous, mesdames,
Que son effet est séduisant.
Dans tous les tons on vous le prouve :
Sur le *sol,* il est vraiment beau,
Mais c'est sur le *do* que l'on trouve
Les agréments de *ce morceau.*

Ecoutez ce morceau d'ensemble,
Exécuté par deux amants :
La voix de l'amante qui tremble
Sait diriger les mouvements ;
Pause, demi-pause et nuances,
Rien n'est omis, rien n'est si beau !
Et les *soupirs* et les *silences*
Font l'ornement de *ce morceau*.

Femmes qui désirez descendre
Dans l'arène du vrai plaisir,
Si vous voulez, daignez m'entendre,
Cette musique est à ravir ;
Mais pour en ranimer les *gammes*,
Il faut la chanter en *duo*.
Pour vous en convaincre, mesdames,
Je veux vous prêter *ce morceau*.

VINOT.

CHANSON

Sur L'AIR : *Lon lan la, derirette*

Sur le voyage du roy à Chantilly, au mois de juillet

1724

Mesdames, vous trouverez bon
Qu'on vous écrive sur ce ton,
Lon lan la, derirette,
Ce qui se passe à Chantilly,
Lon lan la, deriri.

Pour mettre en goût le roi Louison,
On a pris quinze mirlitons (1),

(1) Quinze dames de la cour nommées pour être du voyage.

Lon lan la, derirette,
Qui tous le balai ont rôti,
Lon lan la, deriri.

Le Moineau (1), las d'avoir joué
Les seconds rôles chez Condé,
Lon lan la, derirette,
Veut jouer les premiers icy;
Lon lan la, deriri.

La Nesle en veut avoir sa part;
Qui croiroit que les deux Villars,
Lon lan la, derirette,
Se mettent sur les rangs aussi!
Lon lan la, deriri.

Le monarque en est si charmé,
De leur plaire il est si pressé,
Lon lan la, derirette,
Qu'il se branle toujours le vit,
Lon lan la, deriri.

La Rupelmonde a, ce dit-on,
Assuré qu'elle l'avoit blond,
Lon lan la, derirette;
Mais le blond s'est trouvé roussi,
Lon lan la, deriri.

Il n'y manquoit que la Gassé (2),
Et le tout complet eût été,
Lon lan la, derirette,
Mieux qu'aucune elle eût réussi,
Lon lan la, deriri.

(1) La marquise de la Vrillère.
(2) *Gacé* et non *Gassé*.

Une fille de Matignon (1)
A voulu dresser un Bourbon,
Lon lan la, derirette;
L'aventure a mal réussi,
Lon lan la, deriri.

La Fillon a représenté
Que l'on alloit sur son marché,
Lon lan la, derirette,
On l'a renvoyée à Billy (2),
Lon lan la, deriri.

La fille à Pleneuf (3) voudroit bien
S'appliquer le roi très chrétien.
Lon lan la, derirette;
L'enfant en a peu de souci,
Lon lan la, deriri.

On ne soupire en ce beau jour
Que pour Plutus et pour l'amour,
Lon lan la, derirette;
La servante s'en mêle aussi,
Lon lan la, deriri.

La Tavannes (4) a dit à d'Agout:
Monsieur, comment vous portez-vous?
Lon lan la, derirette;
Depuis six jours le con me cuit,
Lon lan la, deriri.

Dans certain bosquet écarté,
Certain oracle a prononcé,

(1) Marquise de Grave, fille du maréchal, surprise, par son mari, couchée et badinant avec le comte de Clermont, prince du sang.

(2) Gentilhomme du comte de Clermont.

(3) Madame de Prie.

(4) Femme du vicomte.

Lon lan la, derirette;
La centurie que voicy,
Lon lan la, deriri.

Six mois après le mois de juin,
Sera chassée une catin (1),
Lon lan la, derirette,
Par un général étourdi,
Lon lan la, deriri.

PLAINTE

Portée à la cour de justice, contre un homme sans honneur, par une femme délicate et passionnée

AIR : *Le petit mot pour rire*

Messieurs, je dénonce à la cour
Un libertin qui, chaque jour,
Me fait mainte équipée;
Quoiqu'il soit presque mon époux,
Je ne m'en plaindrais point à vous,
S'il ne m'avait (*ter*) trompée.

Mais il me trompera toujours;
Je sais que vers d'autres amours
Il a pris sa volée;
Lise lui vend cher ses appas;
Pourtant, je ne m'en plaindrais pas,
S'il ne m'avait volée.

Mais il me volera toujours ;
A mon or pour mieux donner cours
A table il s'évertue :

(1) Madame de Prie.

Il s'enivre à tous ses repas;
Pourtant, je ne m'en plaindrais pas,
S'il ne m'avait battue.

Messieurs, il me battra toujours,
Mais, pour le plus noir de ses tours,
Que je sois écoutée :
Infidélités, vols et coups
Sont des tours que j'oublierais tous,
S'il ne m'avait (*ter*) ratée.

Gaietés de Béranger.

VAUDEVILLE

AIR : *Le seigneur turc a raison*

Messieurs, quittez vos laquais
Et les sentinelles ;
Et vous, pages vifs et frais,
Retournez-vous pour les belles,
Et rentrez tous au giron
De notre église le con,
Malheureux infidèles !

Je ne dis pas pour cela
Qu'on quitte Sodome,
Je permets, par-ci, par-là,
Qu'on puisse foutre son homme.
Mais je tiens qu'il est brutal
D'en faire son capital
Comme l'on fait à Rome.

Pour dérouter mon amant
Du goût qui l'attache,
De son giton prudemment,

Je prends quelquefois la tâche.
Quoiqu'il soit bien dur au con
Qu'on foute son compagnon
Jusque sous sa moustache !

COLLÉ. 1777.

UN VRAI CON

AIR : *Un chanoine de l'Auxerrois*

Messieurs, vous aimez tous le con ;
Eh bien ! d'un con, voulez-vous qu'on
Vous raconte l'histoire ?
C'était un con bien rubicond ;
A beaucoup boire il faisait con-
Sister toute sa gloire ;
Un vit lui servait de flacon,
Et nuit et jour ce sacré con
Répétait : Bon !
Que le foutre est bon :
On n'en saurait trop boire !

Or, voici ce qui s'ensuivit :
On dit qu'au lit il vit un vit
A la peau rude et noire ;
Il prit ce vit et s'en servit,
Et sur lui sa soif assouvit.
Mais, pourriez-vous le croire ?
Bourré, gavé jusqu'au croupion,
Dans sa barbe, ce foutu con,
Répétait : Bon !
Que le foutre est bon :
On n'en saurait trop boire !

Le vit alors, bien convaincu
Qu'on ne peut voir un con vaincu,

Renonce à la victoire.
Il déconne et s'adresse au cu ;
Puis, zeste !... il fait le con cocu,
En bravant merde et foire.
Le cul bava, le sacré con
But la bavure, le cochon !
Répétant : Bon !
Que le foutre est bon :
On n'en saurait trop boire !

LA PERRUQUE ET LE CLYSTÈRE

Messire Étienne Vilmenu,
Charmant prieur et curé de campagne,
Vivait content d'un léger revenu.
Darluque son vicaire, et Margot sa compagne,
Composaient toute sa maison.
Sur la recette il réglait la dépense,
Et je crois que l'on me dispense
De dire qu'il avait raison.
Le médecin, l'apothicaire,
De son argent n'avaient beaucoup ;
Réduit au simple nécessaire,
Il économisait sur tout.

Margot, un soir, eut besoin d'un clystère :
Le cas était urgent, et sa vie en danger.
Une chrétienne est bonne à soulager.
Le bon prieur offrit son ministère.
En poussant des cris de douleur,
Margot se tourne et se prête au mystère.
Le front couvert d'une sainte rougeur,
Darluque tenait la lumière.

D'une vaste perruque, avant tout, le prieur,
De la chaste Margot couvrit le gros derrière ;
Il était blanc, qu'importe la couleur !
Sous ce voile de la pudeur,
Par l'ouverture
De la tonsure,
Messire Étienne en vient à son honneur.
Faut être encor plus adroit qu'on ne pense.
Adresse à part, j'admire sa prudence.
Sur un derrière d'importance
Il exerce sa charité,
Et conserve toute décence ;
Mais le vicaire y perd sa gravité.

Un peu novice encor, ce prestolet Darluque
N'avait vu, de sa vie, un derrière en perruque.
Tout à coup, ce jeune étourdi
Part d'un éclat, sa main chancelle,
Et sur le fessier rebondi,
Il laisse tomber la chandelle.

Au feu ! grands dieux ! quel accident !
Sans le curé, je vois l'instant
Que les perruques sont flambées :
Déjà dans la flamme englobées.....
Mais le zélé pasteur, encor leste au besoin,
D'un coup hardi, d'une main sûre,
Saisit *presto* la chevelure
Et l'envoya brûler plus loin.
De la flamme il cherche la trace
Sur ce derrière ainsi tendu.

Margot, dans sa chaude disgrâce,
Fait un bond, emboîte la face
Du curé qui se croit perdu.
Je tremble pour messire Étienne ;
Le front bien net, croit-on qu'il en revienne ?
Un clystère est si tôt rendu !

D'un conte rajeuni, dicté par la folie,
Souffrez, Zulma, qu'on vous fasse l'envoi,
Comme un remède à la mélancolie.
Si, par hasard, il vous ennuie,
Comme un remède aussi rendez-le-moi.

BRETIN. 1797.

LA MORT CIVILE

Messire Jean, confesseur de fillettes,
Confessait Jeanne, assez belle et jolie,
Qui, pour avoir de belles oreillettes,
Avec un moine avait fait la folie.

Entre autres points, messire Jean n'oublie
A démontrer cet horrible forfait.
— Las! disait-il, ma mie, qu'as-tu fait?
Regarde bien le point où je me fonde :
Cet homme, qui fut un jour moins parfait,
Perdit la vie et mourut quant au monde :
N'as-tu point peur que la terre ne fonde,
D'avoir couché avec un homme mort?

De cœur contrit, Jeanne ses lèvres mord.
— Mort ! ce dit-elle ; en dà, je n'en crois rien ;
Je l'ai vu vif, depuis ne sais combien ;
Et même alors qu'il eut à moi affaire,
Il me butait et cognait aussi bien,
En homme vif, comme vous pourriez faire.

CLÉMENT MAROT.

PARODIE DES INDES GALANTES

— Mets-toi comme il faut,
Petit nigaud,
C'est trop haut!
D'aujourd'hui, Lycas,
Tu n'y seras;
C'est trop bas!
A peine mon doigt,
Dans cet endroit,
Entrerait;
Et ce maladroit
Y prétendrait
Entrer tout droit!

— Philis, m'y voici!
— Nenny!
Mon pauvre ami;
Laisse-moi faire;
J'en fais mon affaire.
Ma main,
Mon Benjamin,
Dans le bon chemin
Te conduira:
T'y voilà!
Tu fais trop d'efforts;
Ah! le sot corps!
Il est dehors!
Mets-toi, etc.

— J'y suis!
Le sens-tu, Philis?
— Oui, Lycas, poursuis;
Tu te raidis
Contre l'obstacle.
— J'y suis!

13.

Le sens-tu, Philis?
Je veux, cette fois,
Tout d'une haleine aller à trois !

— Depuis,
Qu'au monde je suis,
Jamais je n'ouïs
Parler d'un tel miracle.
Mais, quoi !
Tu n'es plus chez moi !
Tiens-toi, mon garçon,
Mieux à l'arçon,
J'ai le rein bon
Vois ce que tu fais !
Et te remets,
Le sot dadais !

COLLÉ. 1777.

SUR LA SANTÉ

PAR M. BRET.

Mettez tous les biens en un tas,
Perles, rubis, terres, contrats,
Maison superbe et bonne table,
Honneurs à foison, dignité ;
Si je n'y vois point la santé,
Je donnerais le tas au diable.
La santé? Pauvre misérable,
Il m'en souvient, hélas ! il fut un jour
Où j'eusse dit : Si je n'y vois l'amour.

Bijoux des neuf sœurs.

REMÈDE POUR LE COCUAGE

SONNET

Mon ami, ne crains point ce nom de cocuage,
Marie-toi si tu veux, ou ne te marie pas,
Le destin ne se peut éviter ici-bas,
Et celui qui s'en sauve est plus heureux que sage.

Tout ainsi que le corps est suivi de l'ombrage,
Le beau jour de la nuit, la vie du trépas,
Le printemps de l'hiver, d'un mesuré compas,
Les cornes pour certain suivent le mariage.

Voudrais-tu, pour un mal qui dure moins que rien,
Perdre en demeurant seul le plaisir et le bien
Que l'on peut recevoir des beautés d'une femme ?

Crois-moi, qu'il faut avoir moins d'yeux que de raison,
Car de ce mal commun qui dévore notre âme,
Mon ami, n'en rien croire en est la guérison.

Cabinet satyrique.

UNE DAME A SON AMI

ÉPIGRAMME

Mon assoté, mon dorelot,
Mon dominet, mon amoureux,
Mon mignon, mon petit fallot,
Ne soyez jamais souffreteux :
Allons-nous-en jouer tous deux ;
Ne vivez plus sur le commun,

Frappez fort, soyez courageux,
Je vous rendrai deux coups pour un.

Récréation des tristes. Édition Gay. 1862.

CHANSON

Mon chemin je cheminois,
Mon chemin droict à Vaugirard;
Je rencontray trois damoiselles
Qui estoient toutes trois à cheval.
Elles croyoient que je leur deu faire,
Mais pourtant je ne leur feis pas.

Je rencontray trois damoiselles
Qui estoient toutes trois à cheval,
La plus jeune m'a demandé :
O ! dy moy, quel métier tu as ?
Elles croyoient que, etc.

La plus jeune m'a demandé :
O ! dy moy, quel métier tu as ?
En bonne foy, madamoiselle,
Je suis un racoustreur de bas.
Elles croyoient que, etc.

En bonne foy madamoiselle,
Je suis un racoustreur de bas.
Entrons donc dans cette prairie,
Et me racoustre celuy-là !
Elles croyoient que, etc.

Entrons donc dans cette prairie,
Et me racoustre celuy-là !
Je pris mon fil et mon aiguille

Et je luy racoustray son bas.
Elles croyoient que, etc.

Je pris mon fil et mon aiguille
Et je lui racoustray son bas;
Les autres y sont accourues
Disant : Racoustrez-nous nos bas!
Elles croyoient que, etc.

Les autres y sont accourues
Disant : Racoustrez-nous nos bas!
Excusez-moy, mesdamoiselles,
Car, en bonne foy, je suis las.
Elles croyoient que, etc.

Excusez-moy, mesdamoiselles,
Car, en bonne foy, je suis las;
Mon aiguille est tout émoussée,
Mon filet n'y serviroit pas.
Elles croyoient que je leur deu faire,
Mais pourtant je ne leur feis pas.

DIALOGUE DE DEUX AMOUREUX

PAR CLÉMENT MAROT.

LE PREMIER *commence en chantant*

Mon cueur est tout endormy,
Resveille-moi, belle;
Mon cueur est tout endormy,
Resveille-le-my.

LE SECOND

Hé, compaignon.

LE PREMIER

Hé, mon amy,
Comment te va?

LE SECOND

Par le corps bien (beau sire)
Je ne te le daignerois dire,
Sans t'accoler. Çà ceste eschine :
De l'autre bras que je t'eschine,
De fine force d'accolades.

LE PREMIER

Et puis ?

LE SECOND

Et puis ?

LE PREMIER

Rondeaux, ballades,
Chansons, dizains, propos menus,
Conte-moy qu'ils sont devenus :
Se faict-il plus rien de nouveau ?

LE SECOND

Si faict : mais j'en ay le cerveau
Si rompu et si altéré,
Qu'en effet j'ai délibéré
De ne m'y rompre plus la teste.

LE PREMIER

Pourquoy cela ?

LE SECOND

Que tu es beste !
Ne sçais-tu pas bien qu'il y a
Plus d'un an qu'Amour me lya
Dedans les prisons de m'amye ?

LE PREMIER

Est-ce encor de Barthelemye
La blondelette ?

LE SECOND

Et de qui donc ?
Ne sçais-tu pas que je n'eus onc
D'elle plaisir ny un seul bien ?

LE PREMIER

Nenny vrayement, je n'en sçay rien :
Mais si tu m'en eusses parlé,

Ton affaire en fust mieux allé.
Crey-moy, que de tenir les choses
D'amours si couvertes et closes,
Il n'en vient que peine et regret.
Vray est qu'il fault estre secret,
Et seroit l'homme bien coquart
Qui vouldroit appeler un quart;
Mais en effect il fault un tiers.
Demande à tous ces vieilz rentiers
Qui ont esté vrays amoureux.

LE SECOND

Si est un tiers bien dangereux,
S'il n'est amy, Dieu sçait combien.

LE PREMIER

Hé! mon amy, choisy-le bien.
Et quand tu l'auras bien choisy,
Si ton cueur se trouve saisy
De quelque ennuyeuse tristesse,
Ou bien d'une grande liesse,
A l'amy te deschargeras,
Sçais-tu comment t'allégeras?
Tout ainsi, par le sang saint George,
Comme si tu rendois ta gorge
Le jour d'un caresme prenant.

LE SECOND

Il fault donc mieulx dès maintenant
Que je t'en compte tout du long :
N'est-ce pas bien dict?

LE PREMIER

Or là donc.

Mais pour ce que je suis des vieux,
En cas d'amours, il vauldra mieux
Que les demandes je te face,
Combien, de qui, en quelle place,
Des refus, des paroles franches,
Des circonstances et des branches
Et des rameaux : car les ay tous

Apprins de mes compaignons deulx,
Allant avec eulx à la messe.
Or, viens çà, conte-moy, quand est-ce
Que premièrement tu l'aymois ?

LE SECOND

Il y a plus de seize moys,
Voyre vingt, sans avoir jouy.

LE PREMIER

L'aymes-tu encores ?

LE SECOND

Ouy.

LE PREMIER

Tu es un fol. Or, de par Dieu,
Comment doy-je dire ? en quel lieu
Fut premier ta pensée esprise
De son amour ?

LE SECOND

En une église ;
Là commençay mes passions.

LE PREMIER

Voilà de mes dévotions !
Et quel jour fut-ce ?

LE SECOND

Par sainct Jacques,
Ce fut le propre jour de Pasques
(A bon jour bon œuvre.)

LE PREMIER

Et comment ?
Tu venois lors tout freschement
De confesse, et de recevoir...

LE SECOND

Il est vrai : mais tu dois sçavoir
Que tousjours à ces grans journées
Les femmes sont mieulx attournées,
Qu'aux autres jours ; et cela tente.
O mon Dieu ! qu'elle estoit contente
De sa personne ce jour-là !

Avecques la grâce qu'elle a,
Elle vous avoit un corset
D'un fin bleu, lassé d'un lasset
Jaulne qu'elle avoit faict exprès.
Elle vous avoit puis après
Mancherons d'escarlatte verte,
Robbe de pers large et ouverte,
(J'entends à l'endroict des tetins),
Chausses noires, petits patins,
Linge blanc, ceincture houppée,
Le chapperon faict en poupée,
Les cheveux en passefillon,
Et l'œil gay en esmerillon;
Soupple et droicte comme une gaulle;
En effect, sainct Françoys de Paule,
Et le plus sainct Italien
Eust esté prins en son lien,
S'à la veoir se fut amusé.

LE PREMIER

Je te tiens donc pour excusé,
Pour ce jour-là, que fus-tu?

LE SECOND

Pris.

LE PREMIER

Quel visage eus-tu d'elle?

LE SECOND

Gris.

LE PREMIER

Ne te rit-elle jamais?

LE SECOND

Point.

LE PREMIER

Que veulx-tu estre à elle?

LE SECOND

Joinct.

LE PREMIER

Par mariage, ou aultrement?

Lequel veux-tu ?

LE SECOND

Par mon serment,
Tous deux sont bons, et si ne sçay
Je l'aimerois mieux à l'essay
Avant qu'entrer en mariage.

LE PREMIER

Touche là, tu as bon courage,
Et si n'es point trop desgouté.
Tu l'auras, et d'autre costé
On m'a dict qu'elle est amyable
Comme un mouton.

LE SECOND

Elle est le diable !
C'est par sa teste que j'endure,
Elle est, par le corps bien plus dure
Que n'est le pommeau d'une dague.

LE PREMIER

C'est signe qu'elle est bonne bague,
Compaignon.

LE SECOND

Voycy un mocqueur,
J'entends dure parmy le cœur :
Car quant au corps, n'y touche mye ;
Dès que je l'appelle m'amye :
« Vostre amye n'est pas si noire, »
Faict-elle. Vous ne sçaurez croire,
Comme elle est prompte à me desdire
Du tout.

LE SECOND

Ainsy ?

LE PREMIER

Laisse-moy dire.
Si tost que je la veux toucher,
Ou seulement m'en approcher,
C'est peine, je n'ay nul crédit :
Et sçais-tu bien qu'elle me dit ?

« Un fascheux et vous c'est tout un ;
Vous êtes le plus importun
Que jamais je vy. » En effect
J'en vouldrois estre jà deffaict,
Et m'en croy.

LE PREMIER

Que tu es belistre !
Et n'as-tu pas ton franc arbitre
Pour sortir d'où tu es entré ?

LE SECOND

Arbitre ? c'est bien arbitré !
Je le veulx bien, mais je ne puis.
Bien un an l'ay laissée, et puis
J'ay parlé aux Ægyptiennes,
Et aux sorcières anciennes,
D'y chercher jusqu' au dernier poinct
Le moyen de ne l'aymer poinct :
Mais je ne m'en puis descoifer;
Je pense que c'est un enfer
Dont jamais je ne sortiray.

LE PREMIER

Par mon âme, je te diray :
Puisqu'il n'est pas en ta puissance,
De la laisser, sa jouyssance
Te seroit une grand' recepte.

LE SECOND

Sa jouissance ? je l'accepte :
Amenez-la-moy.

LE PREMIER

Non, attens.
Mais à fin que ne perdons tems,
Conte-moy cy par les menuz
Les moyens que tu as tenuz
Pour arriver à ton affaire.

LE SECOND

J'ay faict tout ce qu'on sçauroit faire :
J'ay soupiré, j'ay faict des cris,

J'ay envoyé de beaux escripts,
J'ay dansé et ay faict gambades,
Je luy ay tant donné d'œillades,
Que mes yeulx en sont tous lassez.

LE PREMIER

Encores n'est-ce pas assez.

LE SECOND

J'ay chanté, le diable m'emporte,
Des nuicts cent fois devant sa porte,
Dont n'en veux prendre qu'à tesmoings,
Trois pots à pisser, pour le moins,
Que sur ma teste on a cassez.

LE PREMIER

Encores n'est-ce pas assez.

LE SECOND

Quand elle venoit au moustier,
Je l'attendois au benoistier
Pour luy donner de l'eau beniste :
Mais elle s'enfuyoit plus viste
Que lièvres quand ils sont chassés.

LE PREMIER

Encores n'est-ce pas assez.

LE SECOND

Je luy ay dict qu'elle estoit belle ;
J'ay baisé la paix après elle ;
Je lui ay donné fruictz nouveaux
Acheptez en la place aux Veaux,
Disant que c'estoit de mon creu ;
Je ne sçay si elle l'a creu ;
Et puis tant de bouquets et roses ;
Brief, elle a mis toutes ces choses
Au rang des pechez effacez.

LE PREMIER

Encores n'est-ce pas assez.
Il falloit estre diligent
De luy donner.

LE SECOND

Quoy ?

LE PREMIER

De l'argent.

Quelque chaîne d'or bien pesante,
Quelque émeraude bien luysante,
Quelques patenostres de prix :
Tout soudain cela seroit pris,
Et en le prenant el' s'oblige.

LE SECOND

El' n'en prendroit jamais, te dy-je,
Car c'est une femme d'honneur.

LE PREMIER

Mais tu es un maulvais donneur,
Je le voy très bien.

LE SECOND

Non suis point :
Mais croy qu'elle n'en prendroit point,
En y eust-il plein trois barilz.

LE PREMIER

Mon amy, elle est de Paris ;
Ne te y fie, car c'est un lieu
Le plus gluant.

LE SECOND

Par le corps bieu,
Tu me contes de grans matières.

LE PREMIER

Quand les petites vilotières
Trouvent quelque hardy amant,
Qui vueille mettre un dyamant
Devant leurs yeulx rians et vers,
Coac ! elles tombent à l'envers.
Tu ris ! mauldit soit-il qui erre !
C'est la grand' vertu de la pierre
Qui esblouit ainsi les yeux.
Telz dons, tels présens servent mieux,
Que beauté, sçavoir ne prières :

Ils endorment les chambrières ;
Ils ouvrent les portes fermées
Comme s'elles étoient charmées ;
Ils font aveugles ceux qui voyent,
Et taire les chiens qui aboyent.
Ne me crois-tu pas ?

LE SECOND

Si fais, si.
Mais de la tienne, Dieu mercy,
Compaignon, tu ne m'en dy rien.

LE PREMIER

Et que veulx-tu ? El' m'ayme bien ;
Je n'ay que faire de m'en plaindre.

LE SECOND

Il est vray : mais si peut-on feindre
Aucunes foys une amytié
Qui n'est pas si grand' la moytié
Comme on la démonstre par signes.

LE PREMIER

Ouy bien, quant aux femmes fines :
Mais la mienne en si grand' jeunesse
Ne sçauroit avoir grand' finesse ;
Ce n'est qu'un enfant.

LE SECOND

De quel aage ?

LE PREMIER

De quatorze ans.

LE SECOND

Ho ! voylà rage :
Elle commence de bonne heure.

LE PREMIER

Tant mieulx ! elle en sera plus seure,
Car avec le temps on s'affine.

LE SECOND

Ouy, elle en sera plus fine ;
N'est-ce pas cela ?

LE PREMIER

Que d'esmoy!
Entens que son amour en moy
Croistra tousjours avec les ans.

LE SECOND

Ne faisons pas tant des plaisans :
Partout il y a décevance.
De quoy la congnois-tu ?

LE PREMIER

D'enfance.
D'enfance tout premièrement
La voyois ordinairement ;
Car nous estions prochains voisins ;
L'esté luy donnois des raisins,
Des pommes, des prunes, des poires,
Des pois vertz, des cerises noires,
Du pain besnît, du pain d'espice,
Des eschauldez, de la réglisse,
De bon sucre et de la dragée.
Et quand elle fut plus aagée,
Je luy donnois de beaulx bouquetz,
Un taz de petits affiquetz
Qui n'estoient pas de grand' valeur ;
Quelque ceincture de couleur
Au temps que le Landit venoit.
Encor de moy rien ne prenoit
Que devant sa mère ou son père,
Disant que c'estoit vitupere
De prendre rien sans congé d'eulx ;
D'huy à un bon an, ou à deux,
Luy donneray et corps et biens,
Pour les mesler avec les siens
Et à son gré en disposer.

LE SECOND

Tu l'aymes donc pour l'espouser ?

LE PREMIER

Ouy, car je sçay seurement

Que ceux qui ayment autrement
Sont volontiers tous marmiteux :
L'un est fasché, l'autre est piteux,
L'un brusle et ard, l'autre est transy ;
Qu'ay-je que faire d'estre ainsi ?
Ainsi comme j'ayme m'amye,
Cinq, six, sept heures et demye
L'entretiendray, voyre dix ans,
Sans avoir paour des medisans,
Et sans danger de ma personne.

LE SECOND

Corps bieu, ta raison est très bonne :
Car d'une bonne intention
Ne vient doubte ne passion ;
Mais, compaignon, je te demande
Quelle est la matière plus grande
Qu'elle t'a offerte desjà !

LE PREMIER

Ma foi, je ne mentiray jà,
Je n'ose toucher son teton ;
Mais je la prends par le menton,
Et tout premièrement la baise.

LE SECOND

Ventre sainct gris ! que tu es aise,
Compaignon d'amours !

LE PREMIER

Par ce corps,
Quand il fault que j'aille dehors,
Si tost qu'elle en est advertie,
Et que c'est loing, ma departie,
La faict pleurer comme un oignon.

LE SECOND

Je puisse mourir, compaignon,
Je croy que tu es plus heureux
Cent foys que tu n'es amoureux.
O le grand aise en quoy tu vis !
Mais pourquoy est-ce, à ton advis,

Que la mesme m'est si estrange,
Et qu'elle prise moins que fange
Ma peine et moy et mon pourchas?

LE PREMIER

C'est signe que tu ne couchas
Encores jamais avec elle.

LE SECOND

Corps bieu! tu me la bailles belle!
J'en devinerois bien autant.
Or, si poursuyvray-je pourtant
La chasse que j'ay entreprinse:
Car tant plus on tarde à la prinse,
Tant plus doulx en est le repos.

LE PREMIER

Une chanson avec propos
N'auroit point trop maulvaise grâce;
Disons-la.

LE SECOND

La dirons-nous grasse
De mesme le jour?

LE PREMIER

Rien quelconques:
Honneur par tout. Commençons doncques.

LE SECOND

Languir me fais, content désir.

LE PREMIER

A telles ne prens point plaisir;
Elles sentent trop leurs clamours.

LE SECOND

Disons doncques: *Puis qu'en amours*;
Tu la dis assez volontiers.

LE PREMIER

Il est vray, mais il faut un tiers,
Car elle est composée à trois.

UN QUIDAM

Messieurs, s'il vous plaist que j'y sois,
Je serviray d'enfant de chœur,

Car je la sçay toute par cueur ;
Il ne s'en fault pas une note.

LE SECOND

Bien venu, par saincte Penotte !
Sois, mignon, le bien arrivé.

LE PREMIER

Luy siet-il bien d'estre privé ?
Chantez-vous clair ?

UN QUIDAM

Comme layton :
Baillez-moy seulement le ton,
Et vous verrez si je l'entens :
Puis qu'en amours a si beau passetemps.

(*Œuvres de Cl. Marot.* Édit. Janet. 1873, I, pp. 25-38)

L'EMBARRAS DU CHOIX

PAR M. MASSON DE MORVILLIERS

Mon cœur eût choisi Terpsichore :
A peine elle a quinze printemps.
Mais elle est si timide encor !
Il faut attendre trop longtemps.

Ce matin l'aimable Lucile
Semblait me faire un tendre aveu :
Par malheur, elle est si facile !
Il faudrait soupirer trop peu.

Lise séduit, Lise est tout âme :
Comment, près d'elle, être trompeur ?
Mais autant vaudrait une femme,
Et le ménage me fait peur.

Églé me plaît, Églé m'enchante ;
Je suis bien avec son époux :
Pourquoi faut-il, que si touchante,
Son mari soit si peu jaloux ?

Orphise, oubliant ses années,
Va partout quêtant un vainqueur ;
Mais je crains ces beautés fanées :
Leurs moindres goûts sont ceux du cœur.

Chaque jour, la prude Emilie,
M'agace et voudrait s'attacher;
Le bel esprit est sa folie,
Et moi je crains de m'afficher.

Daphné semble en tout mon affaire ;
Un mois, au moins, j'aurai son cœur ;
C'est toujours un beau rêve à faire,
Que de croire un mois au bonheur.

Bijoux des neufs sœurs.

DÉGOUT DE LA VIE

Mon défaut est la paillardise,
C'est là mon unique péché,
Disait au vieux père Moïse,
Un jeune gars très débauché :
Et puis lui nommant sa maîtresse,
Vantait sa force et son adresse
A ce jeu qu'amour rend si doux,
Et qui nous fait à tous envie.

— Mon Dieu, quelle chienne de vie !
Répondit le moine jaloux.

— Là, là, mon père, point tant chienne ;
L'amour est un plaisant lien.
— Eh ! maugrebleu, je le sais bien :
Je ne parle que de la mienne.

Réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant. 1758.

UTILITÉ DE LA POSTE

— Mon dieu, mon dieu ! je ne me sens pas d'aise,
Disait Annette à Dumont, son parrain ;
Maman doit accoucher demain.
— Accoucher !... — Oui, ne vous déplaise.
— Mais ceci demande examen,
S'écrie alors le parrain, bon drille ;
Votre père est absent depuis quatre ans, je crois.
— Oh ! cela n'y fait rien, répond la jeune fille ;
Il nous écrit deux fois par mois.

BRAZIER. (*Rimes gauloises.* 1858.)

LES TRIBULATIONS D'UN PAUVRE CURÉ DE VILLAGE PENDANT LA RÉVOLUTION

AIR : *La seule promenade qu'a du prix*

Mon Dieu ! mon Dieu ! quel triste état,
J' n'aim' ni le scandale, ni l'éclat,
Mais si j' n'obtiens l'canonicat,
J' lâche la calotte et le rabat. *(Bis.)*

Aujourd'hui la plus p'tit' prébende
Vaut mieux qu' mon r'venu tout entier :

On m' met des centimes à l'offrande;
Çà n' paie pas l'sel du bénitier.
Pour cierge, j' n'ai que d'la chandelle,
J'suis obligé, faut' d'encensoir,
En y mettant trois bouts d' ficelle,
De m'en faire un d' mon égrugeoir.
Mon Dieu, etc.

Quand vient un' fêt' carillonnée,
Mes enfants d'chœur sont en sabots,
Pour surplis, ma ch'mise retournée,
S'cache sous l'étol' qu'est en lambeaux,
Pour pain bénit, gnia plus d'brioches,
Mais un' mich' noire ou du pain rond,
Et si j'veux fair' sonner les cloches,
Faut qu' j'aille emprunter un chaudron!
Mon Dieu, etc.

Pour auditoir' quand j' dis la messe,
J' n'ai quelqu'fois pas même un marmot,
Les vieill's femm's seul's vont à confesse,
Les jeunes pèchent sans m'en dire un mot.
Pendant l' sermon on joue aux quilles,
Au cabaret tout l' mond' se perd,
Les garçons dans'nt avec les filles,
Moi, comm' saint Jean, j' prêche dans l' désert,
Mon Dieu, etc.

C'est à qui n' f'ra pas d' sacrifice,
L'églis' n'a ni toit, ni vitraux,
Et bien souvent, pendant l'office,
Les pigeons m' font caca sur l'dos.
Quand il pleut, j' reçois tout' la sauce,
Faut-il que j' sois enguignonné!
Pour un seul vœu, que l' ciel m'exauce,
C'est l'*asperges me Domine!*
Mon Dieu, etc.

Faut êtr' circonspect à l'extrême,
Des voisins curieux et maudits,
Veul'nt savoir si j' jeûne dans l'carême,
Et si j'fais gras les vendredis.
Leur médisance m'épouvante :
Je sais que l'on dit en secret,
Que j' suis bien avec ma servante,
Et qu' sa nièce est tout mon portrait.
Mon Dieu, etc.

Chaqu' jour l'état est moins facile,
Le villageois d'vient questionneur,
Il est incrédule, indocile,
Avare, impie et raisonneur.
De la croyance catholique,
Il voudrait tout comprendr' d'abord,
Quand, moi, qui d'puis trente ans l'explique,
Je ne la comprends pas encor!
Mon Dieu, etc.

Quand je r'çus c'te mission sublime,
On n' jeûnait pas trop, sur ma foi!
Mais par la suppression d' la dîme,
Ils m' f'ront dev'nir saint malgré moi.
A mes ouaill's faut enfin que j' dise :
Payez, ou j' quitte! gnia pas d' milieu;
Vous comprenez qu'un homme d'église,
N' travaill' pas pour l'amour de Dieu.
Mon Dieu, etc.

MARCILLAC. 1823.

LE MARI JALOUX

CHANSON

Mon Dieu, que je plains ces maris
Sujets à jalousie!

J'en ai un qui me veut nourrir
En cette tyrannie.
N'est-ce pas bien pour en mourir
Que d'avoir un jaloux mari ?

J'en ai un qui me veu nourrir
En cette tyrannie,
A tout ce que je prends plaisir,
Soudain me le dénie.
N'est-ce pas bien pour en mourir
Que d'avoir un jaloux mari ?

A tout ce que je prends plaisir,
Soudain me le dénie.
Il ne veut pas tant seulement
Que je voie compagnie.
N'est-ce pas bien pour en mourir
Que d'avoir un jaloux mari ?

Il ne veut pas tant seulement
Que je voie compagnie.
Si tôt qu'il vient quelqu'un chez moi,
Il entre en frénésie.
N'est-ce pas bien pour en mourir
Que d'avoir un jaloux mari ?

Sitôt qu'il vient quelqu'un chez moi,
Il entre en frénésie.
Il en maigrit de jour en jour,
De cette maladie.
N'est-ce pas bien pour en mourir
Que d'avoir un jaloux mari ?

GAULTIER GARGUILLE.

L'ÉPITHALAME

Mon hôte, créancier mutin,
Un jour me députa sa femme.
Elle entre, un mémoire à la main.
— Je compose un épithalame,
Lui dis-je, il doit me rapporter
Beaucoup d'argent. Je vous supplie
De ne point trop me tourmenter.
Lorsque vous marierez votre fille Julie,
J'en veux faire un des plus brillants.
Elle est aimable, douce et belle !

— Mais savez-vous bien, me dit-elle,
Que je n'avais que quatorze ans
Quand j'épousai son père, Antoine Béchamelle ?
Je méritais alors des vers galants.

— J'en ferais bien encor pour vous, ma belle dame,
Lui répondis-je. Elle rougit,
Je l'embrasse, et lui fais..... un bel épithalame
Qui me vaut six mois de crédit.

DAILLANT DE LA TOUCHE. (*Caprices poétiques.* 1784.)

MADRIGAL

Mon médecin, chaque jour,
Sachant que je meurs d'amour
Pour la petite Sylvie,
Me dit que si je la vois,
En un mois plus d'une fois,
Il m'en coûtera la vie.
Je me suis mal ménagé.

Vivant au jour la journée,
En quatre mois j'ai mangé
Les douze mois de l'année.

De Saint Pavin.

CHANSON

Mon père m'a mariée
A un vieillard fort jaloux.
Le premier jour de mes noces
S'en va au marché de Tours.
Mouvons, mouvons les genoux,
Nous ne les mouvrons pas toujours.

Le premier jour de mes noces,
S'en va au marché de Tours.
Il m'a acheté trois aunes,
Trois aunes de fin velours.
Mouvons, etc.

Il m'a acheté trois aunes,
Trois aunes de fin velours.
Il m'a fait faire une robe
Qui me vient jusqu'aux genoux.
Mouvons, etc.

Il m'a fait faire une robe
Qui me vient jusqu'aux genoux.
Mon ami y est venu
Qui a mis la main dessous.
Mouvons, etc.

Mon ami y est venu
Qui a mis la main dessous,

Il a trouvé une dame,
Il s'est mis à deux genoux.
Mouvons, etc.

Il a trouvé une dame,
Il s'est mis à deux genoux.
Lui bailla une chandelle,
Qui n'est pas de suif du tout.
Mouvons, etc.

GAULTIER GARGUILLE.

Mon père m'envoye garder les moutons,
M'en donna pas quinze, mais un quarteron,
Mais un quarteron, Claudine, mais un quarteron;
M'en donna pas quinze, mais un quarteron.
Par icy si passe trois bons compagnons,
Trois bons compagnons, Claudine, trois bons compagnons.

Par icy si passe trois bons compagnons,
D'amour m'ont priée, et je leur répond,
Et je leur répond, Claudine, et je leur répond,
D'amour m'ont priée, et je leur répond :
C'est pour un gentil homme qui est à la Cour,
Qui est à la Cour, Claudine, qui est à la Cour.

C'est pour un gentil homme qui est à la Cour;
Si plus il m'en parle, il aura m'amour,
Il aura m'amour, Claudine, il aura m'amour.
Si plus il m'en parle, il aura m'amour,
M'amour et ma vie, et mon cœur et tout,
Et mon cœur et tout, Claudine, et mon cœur et tout.

M'amour et ma vie, et mon cœur et tout,
Et mon pucelage, qui vaut mieux que tout,

Qui vaut mieux que tout, Claudine, qui vaut mieux que tout;
Et mon pucelage, qui vaut mieux que tout,
Et s'il le refuse, ce sera un fou,
Ce sera un fou, Claudine, ce sera un fou.

Parnasse des Muses. 1628.

LE CUL MUSICIEN (1)

Monsieur, ces jours passés, mon maître, qui accable
Les Perses de cuisine et mets délicieux,
Fait un fort beau festin, tel que celui des Dieux
Aux noces de Thetis, où moi, le plus notable
De tous les serviteurs, servois dessus la table.
Là, par ordre, j'allois tous les plats compassant,
En lozange, en carré, en triangle, en croissant,
Quand de fortune un pet, d'une horrible furie,
Dans mon ventre grondoit pour trouver sa sortie;
Et plus, pour l'empêcher, les fesses je serrois,
Plus ce pet courageux faisoit bruit de sa voix,
Faisant dans mes boyaux un si grand tintamarre,
Que sur les hauts coupeaux des roches de Tartare
Jupin ne va si fort son tonnerre éclatant.
L'enfer s'en étonna, le palais chancelant
Montra ses fondements, les tables en tombèrent,
Les conviés aussi de frayeur se troublèrent.
En cette extrémité, je n'ai d'autre recours
Qu'à ce rapide vent lâcher un peu le cours,
Dilatant doucement et l'une et l'autre fesse
Pour métamorphoser un pet en une vesse.
Lors fut en un clin d'œil ce tumulte parti;
Mais ce pet demeurant en mon ventre aplati,

(1) *L'Innocence descouverte*, tragi-comédie, dans le *Banquet des Muses*, par Jean Auvray. (*Rouen, David Ferrand*, 1628, in-8.)

Me cause une douleur qu'on appelle colique,
Fait dedans mes boyaux un concert de musique,
Si bien que du depuis mon cul musicien
Semble garder les sons du troupeau Gnosien,
Et par diverses voix on entend, quand il pette,
La meze, parameze, et l'hippate, et la nette.

COUPLET DÉTACHÉ

SUR L'AIR : *Dondaine, dondaine*

Monsieur dit des bons mots souvent,
Mais monsieur bande rarement ;
Monsieur a de l'esprit : j'en suis
Bien aise, bien aise,
Mais comme la peste je fuis
Un bande-à-l'aise !

COLLÉ. 1777.

MONSIEUR HALEVY

OU LE SÉDUISANT PISTON

AIR : *On dit que je suis sans malice*

Monsieur Halevy, dont je chante
La réputation brillante,
N'est pas le grand compositeur :
Ce n'est qu'un piston amateur.
Mais à la prude, à la coquette,
Partout il fait tourner la tête...
Je n'sais, pour faire autant d'effet,
Comment c'monsieur Halevy fait !

J' voudrais savoir quell' sort' de gamme
Le gaillard chante à chaque femme,
Et comment il a le pouvoir
D'les faire écarter... d'leur devoir ?
Sous sa folle désinvolture,
Cache-t-il un' riche nature ?
Je n'sais, etc.

Tout minois auquel il s'adresse,
Pour lui ressent de la tendresse !
Est-c' parce que d'son instrument
Il tire... plus d'un son charmant,
Et qu'avec mainte fioriture
Il exécute une ouverture ?
Je n'sais, etc.

Près de ces dam's, pour être en hausse,
I'faut qu'son piston jamais n'fausse ;
Qu'il ait surtout, dans le doigté,
Une aimable légèreté ;
Ou bien qu'à la plus apathique,
Son coup d'langue .. soit sympathique.
Je n'sais, etc.

Avec son piston, qui fascine
La fille honnête et la coquine,
On assur' qu'il possède encor
Le talent de donner du cor ;
Et qu'il le fait avec tant d'âme,
Que d'plaisir chacune se pâme !
Je n'sais, etc.

Afin que tout' beauté lui cède,
Est-c' par la douceur qu'il procède ?
Non !... car près des plus fiers appas,
Son jeu ferme ne faiblit pas.
Aurait-il donc, nouveau Joconde,

Quéqu'chos' de pas fait comm' tout l'monde?
Je n'sais, etc.

Enfin, ce trop fameux artiste
Pourrait-il, comme instrumentiste,
Par un morceau... plein de vigueur,
Remplir... d'aise un sensible cœur?
Je l'crois; car d'un' fille sincère,
Je viens d'apprendre son affaire,
Et j'sais, pour faire autant d'effet,
Comment c'monsieur Halevy fait.

JULES POINCLOUD.

SUR UN ABBÉ ET SON VALET

Monsieur l'abbé et monsieur son valet
Sont faits égaux tous deux comme de cire.
L'un est grand fol, l'autre petit follet,
L'un veut railler, l'autre gaudir et rire.
L'un boit du bon, l'autre ne boit du pire.
Mais un débat au soir entr'eux s'émeut;
Car maître abbé toute la nuit ne veut
Être sans vin, que sans secours ne meurre:
Et son valet jamais dormir ne peut,
Tandis qu'au pot une goutte en demeure.

CLÉMENT MAROT.

LES PAS GRAND'CHOSE

Monsieur, laissez-moi donc tranquille!
Vous commencez à me lasser...

Tiens ! il n'est plus là, l'imbécile,
Il finissait par m'agacer.
Dieu ! qu'il est ennuyeux et triste
D'être trottin d'une modiste !
Quand on a quelque sentiment,
Pour la vertu, c'est alarmant!
On a beau ne pas être prude,
Il est tant de mauvais sujets,
Qu'on rougit de leurs quolibets,
Quand on n'en a pas l'habitude!!..
Ah! y en a ! y en a! y en a !
Qui sont vraiment des pas grand'chose!
Ah ! y en a ! y en a ! y en a !
Ah ! y en a... je n' vous dis qu' ça !...

Excusez-moi, je vous en prie,
Ces mots peut-être un peu trop vifs.
Après les hommes si je crie,
Ce n'est certes pas sans motifs.
Ils n'ont vraiment plus, sur mon âme,
Aucun respect pour une femme;
Sitôt que dehors nous allons :
Crac! les voilà sur nos talons;
Et si, par hasard, l'imprudence
Nous fait écouter leurs discours,
Nous nous en repentons toujours :
J'en parle par expérience!
Ah! y en a! etc.

Parfois un gandin nous accoste :
Il nous offre ceci, cela.
Refuse t-on, vite, il riposte,
Cause parure et cætera!
On croit si bien ce qu'on désire.
Qu'on lui répond par un sourire...
Et c'est presque sans y penser
Que l'on se laisse influencer!...

De promettre, il n'est jamais chiche ;
Mais, il arrive bien souvent
Qu'autant en emporte le vent ;
Puisque je n'en suis pas plus riche.
Ah ! y en a ! etc.

Puis celui-ci, qui nous déclare
Qu'il ne veut que notre bonheur !
Mais on connaît cette guitare :
C'est une chaumière et son cœur !...
Celui-là, c'est une autre affaire :
On a beau dire, on a beau faire,
Tout ce qu'il nous faut écouter !
Je n'oserais le raconter !
Cependant je ne saurais croire
Que tous les hommes soient ainsi.
Il en est d'autres, dieu merci !
Surtout parmi mon auditoire.
Mais y en a ! etc.

L. Houssot. *(Chanson chantée par* Thérésa.)

LETTRE

Monsieur, Madam' Dorothée Bruscambille,
Pardon, excus' pour mon indiscrétion ;
J'viens vous d'mander la main de votre fille,
C'que je n' f'rais point si j' n'étais pas garçon !
J'veux pas savoir si c'est un' fille unique,
Elle est unique en beauté, ça m' suffit.
J'ai pas besoin d'une dot magnifique,
Car la vrai' dot, c'est les fleurs de l'esprit.
Mon Dieu ! j'sais bien que vot' fille est danseuse,
Et qu' les danseus' montrent plus que leur né.
J'sais qu' leur vertu, c'est un' chos' vétilleuse,

Et que, des fois, y en a qu'ont mal tourné;
Mais, voyez-vous, j'ai là-d'ssus mon idée :
D'la profession faut pas s'embarrasser;
Car une femm', quand elle est décidée,
Pour mal tourner n'a pas besoin d' danser.
Moi, j'suis bel homm', j'ai jamais eu un rhume,
Et je m'appell' Jean Poirot de mon nom.
Sous votr' respect, poireau, c'est un légume
Avec lequel on fait du bon bouillon.
J'ai le cœur tendre, amoureux et très vierge,
Et je suis suiss', quoiqu' natif de Nogent;
Comm' qui dirait portier ou bien concierge
Dans un' maison ous' qu'y a de l'argent!
Ayant de quoi, croyez, monsieur et dame,
Que sur la dot je n' s'rai pas très taquin :
Si vous voulez qu' Dorothé' soit ma femme,
Répondez-moi : Hôtel Saint-Florentin.

RÉPONSE :

Votre demande est un honneur extrême.
Mais notre fill' qu'est marié' d'puis sept ans,
A cinq enfants. Nous attendons l'sixième
Qui doit venir de moments en moments!

HECTOR CRÉMIEUX ET ERNEST BLUM (*dans la Jolie parfumeuse*).

Mon vit est de petite taille,
Mais il n'en est point qui le vaille.
O beauté qui l'as à desdain!
Que si ta main blanche le touche,
Tu verras qu'elle peut soudain
Faire un éléphant d'une mouche.

Petit Cabinet de Priape, p. 8.

LES TÉTONS

Mort de ma vie!
En voyant ces tétons,
Belle Sylvie,
Si beaux, si blancs, si ronds,
Pour savoir s'ils sont durs, j'ai formé le dessein
De passer mon envie
Et d'y porter la main,
Mort de ma vie!

Éloge du sein des femmes.

SONNET

Mouches, qui maçonnez les voûtes éthérées
De vos palais dorés, et qui, dès le matin,
Volez de mont en mont pour effleurer le thym
Et suçoter des fleurs les odeurs savourées,

Dressez vos ailerons sur les lèvres sucrées
De ma belle maîtresse, et baisant son tétin,
Sur sa bouche pillez le plus riche butin
Que vous chargeâtes onc sur vos ailes dorées.

Là trouverez un air embaumé de senteurs,
Un lac comblé de miel, une moisson d'odeurs;
Mais gardez-vous aussi des embûches cruelles :

Car de sa bouche il sort un brasier allumé,
Et de soupirs ardens un escadron armé,
Et, pour ce, gardez-vous de n'y brûler vos ailes.

Remi Belleau, *poëte né en* 1528.

Multipliez le monde en vostre accouplement,
Dict la voix éternelle à nostre premier père.
Adam tout aussitost, désireux de lui plaire,
Met sa belle Eve à bas et la fout vistement.

Nous qui faisons les fins, disputons sottement,
Interprétant de Dieu la volonté si claire,
Et n'osons le besoin de foutre satisfaire,
Nous-mesmes nous privons de ce contentement.

Pauvres, qu'attendons-nous d'une bonté si grande?
N'est-ce pas assez dict, quand Dieu nous le commande?
Faut-il qu'il nous assigne et le temps et le lieu?

Il n'a pas dit : Foutez! mais, grossiers que nous sommes,
Multiplier le monde, en langage de Dieu,
Qu'est-ce donc, sinon foutre en langage des hommes?

Petit Cabinet de Priape, p. 27.

LA FARINE ET LE SON

ÉPIGRAMME

Muni des sacrements, tout près de rendre l'âme,
De son pasteur un harpagon infâme
Voulait savoir exactement
Ce qu'il en coûterait à son enterrement
Pour y faire sonner les cloches :

— Cent écus, lui répondit-on.
— Me croyez-vous de l'or plein des sacoches?
Dit, furieux, le moribond,
Que tourmente encor la lésine :

Curé, si vous donnez gratis votre farine,
Vous vendez bien cher votre son.

AUGUSTE MARTIN. (*Contes joyeux.* 1846.)

L'OBSTACLE

CONTE

Muse, au fait, évitons les mots ;
Tous nos conteurs, pour l'ordinaire,
S'épuisent en avant-propos ;
N'en faisons point, allons droit à l'affaire.

Un jouvenceau, jeune et taillé pour plaire,
Après avoir bien soupiré,
Pressé, promis, menti, car il devait se taire,
Parvint près de sa belle au moment désiré.
Mon drôle, pénétré de joie,
Les yeux en feu, tremble d'ardeur,
En cherchant à gagner la voie
Qui doit le conduire au bonheur.
Il l'atteignait, quand par triste aventure,
Sans pouvoir avancer d'un pas,
Il se démène, il souffle, il jure :
On peut, je crois, jurer en pareil cas.

Disons le fait, dame nature
Avait fermé d'amour la gentille serrure ;
Si bien que la clef n'entrait pas.
Certain barreau... Mais on m'entend de reste,
Sans qu'il soit besoin d'achever.
Qu'amour, jeunes beautés, veuille vous préserver
D'un accident aussi funeste!
Ainsi soit-il,

Venons à notre amant.
Le désir dans ses sens par l'obstacle s'enflamme,
Il redouble d'efforts, mais inutilement,
D'amour et de colère enrageant en son âme,
Son chalumeau déjà baissait d'un ton :
On peut se fourvoyer quand on marche à tâtons,
Dans le sentier prochain... Arrêtons, et pour cause,
Car ce sentier... Ma foi! je n'ose
Vous le nommer ; mais je peux, sans qu'on glose,
Dire que de Vénus il faisait un giton.
A ce nouvel assaut n'étant point préparée,
En vain la belle imperforée,
Lui crie : — Arrêtez donc! quel est votre dessein ?
— Rien de plus simple que la chose,
Répond le gars : chez vous je trouve porte close,
J'écris mon nom chez le voisin.

DAVERNE. (*Délassements du Boudoir*. 1790.)

PRIAPÉE

Muses, trêve de modestie,
Vous rougissez toutes les fois
Que je nomme cette partie
Qui fait les papes et les rois.
Votre raison va de travers!
Le foutre des temps héroïques
Fut le sujet des premiers vers.
Sachez que la terre n'est pleine
Des chansons de vos favoris,
Que parce que le con d'Hélène
Hébergea le vit de Pâris.

MAYNARD.

STANCES IRRÉGULIÈRES

Musiciens de triqueniques,
Enchifarnez et pulmoniques,
Rengaignés vos rauques accords :
C'est trop présumer de vos belles games
De prétendre ravir nos corps,
Et ne pouvoir ravir nos âmes.

A quoy bon tout ce tintamare
Et ce charivary barbare?
Vit-on jamais dessous les cieux
Des extravagances pareilles?
Vous assassinez nos oreilles,
Et vous voulez plaire à nos yeux?

Nous n'aimons pas ces viandes creuses,
Ni vos grimaces maupiteuses ;
C'est toujours la même chanson.
Nous ne sommes point filles de parolles,
Et si nous aimons quelque son,
Ce n'est que celuy des pistolles.

Songez donc à vos consciences,
Car, enfin, avec vos muances,
Vous n'arriverez point au but,
Et n'ouvrirez jamais nos portes,
Si vos clefs ne sont d'autres sortes
Que celles de fa, ré, sol, ut.

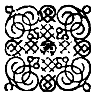
Ce n'est pas que vos quittarades,
Leutrades et violonades
Ne soient belles, sans vous flatter,
Nous savons bien ce que vous sçavez faire ;
Mais, enfin, l'art de bien chanter,
N'est pas celuy de nous bien plaire.

Si vous voulez que nos estimes
Consolent vos vœux légitimes
De quelque entretien obligeant,
Rencontrez mieux nostre génie,
Et, vantant moins vostre harmonie,
Faites mieux valoir votre argent.

Je veux que la lyre d'Orphée,
Soit divinement eschauffée
Quand vous la faictes résonner;
Néantmoins ici, mes chers camarades,
Pour nous plaire, il nous faut donner
Autre chose que des aubades.

Cupidon s'attache au solide :
Si vostre musique insipide,
En ces lieux avoit quelque cours,
Nous la prendrions avec joye;
Mais c'est de la fausse monnoye
Dans le royaume des Amours.

Cl. Le Petit. (Extrait de l'*Escole de l'intérest*. 1862, p. 70.)





JUSTICE AUX FEMMES

N'accusons plus de fausseté
Ce beau sexe qui nous enchante.
Mes amis, la femme est constante...
Au moins dans sa légèreté.

GIRAUDY.

ARTICLES DÉTACHÉS DU CODE D'AMOUR PARISIEN

MIS EN MUSIQUE PAR ALBANÈSE

N'aimez jamais qu'on ne vous aime;
L'amour n'est rien si l'on n'est deux :
Veut-on changer : changez de même,
C'est le vrai moyen d'être heureux. (*Bis.*)

Quand un cœur à vous s'abandonne,
Acceptez-le pour ce qu'il vaut.
Souvent l'inconstance le donne,
Et le reprend presque aussitôt. (*Bis.*)

Est-il étrange qu'une belle,
Après vous fasse un nouveau choix?
Souvenez-vous qu'une infidelle
Ne l'est jamais pour une fois. (*Bis.*)

Vous prîtes la place d'un autre,
Il faut que chacun ait son tour :
Un rival succède à la vôtre,
Tel est le train-train de l'amour. (*Bis.*)

CHANSON

Sur L'AIR *des Rochelois*

Sur... de Nangis, à présent la comtesse de Blanzac (la Rochefoucauld), fille de la maréchale de Rochefort

Nangis, votre amant est bien las
De baiser vos maigres appas;
Munissez-vous d'un plus fidèle,
Votre cœur le veut fort bien;
Mais surtout soufflez la chandelle,
Que la grand'maman n'y voye rien.

Maurepas, V, 112.

Nanon dormait
Sur la verte fougère;
Le vent soufflait.
Sa jupe trop légère
Se mit à voltiger.
Je vis, je vis le cadran du berger.

Quand je l'eus vu
D'une humeur fort gentille,

Je m'aperçus
Qu'il y manquait l'aiguille.
Comme un bon horloger,
J'y mis, j'y mis l'aiguille du berger.

L'ARITHMÉTIQUE SUISSE

Nanon, pour prêter con et cuisse,
Ne demandoit qu'un seul écu;
Ce fut prix fait avec un Suisse,
Pour faire son mari cocu.
A ses vœux la belle acquiesce;
Fribourg n'offrant qu'un quart de pièce,
Elle réclame tous ses droits.
Moi, lui dit-il, rien te *rapattre;*
Tans ton con *afoir* place à quatre;
Toi *poufoir* en mettre encor trois.

Manuel gaillard, 1776, p. 45. *Constitution de l'hôtel du Roule*, p. 12.

LE RÉVEIL

CONTE

N'a pas longtemps qu'avisai Madelon
Qui reposait sur la verte fougère,
Un doux zéphir enflait son cotillon,
Si que je vis presqu'à nu son derrière;
A tel aspect, amour, ce fis-je alors;
Le beau fessier, la chair ferme et polie!
Que Madelon cache à l'œil de trésors!

Lors m'approchant de la belle endormie,
Tout bellement la pris entre mes bras ;
Et d'une main qu'amour rendait hardie,
Je découvris ses plus secrets appas.
Dormait toujours la gentille pucelle,
Ou le feignait, car n'ouvrait la prunelle.
Jamais ne fut sommeil plus apparent.

De l'éveiller me prit la fantaisie,
Et me souvins qu'en cas peu différent,
J'avais guéri femelle assez jolie
De certain mal qu'on nomme pamoison.
Peut-être encore ce mal? que sait-on?
Or, quel malheur, si telle maladie
Faisait mourir sans secours Madelon !

Sans plus tarder j'appliquai le remède ;
Prêt il était et n'avait besoin d'aide ;
Du premier coup la tira du sommeil.
Lors Madelon se frottant la paupière,
Bon gré, me dit, vous sais de mon réveil,
Et grand plaisir m'avez-vous fait, compère.
Viendrai dormir tous les jours en ce lieu,
Puisque si bien savez ce qu'il faut faire,
Pas ne manquer de m'éveiller. Adieu !

Attribué à l'abbé de Chaulieu. *(Parnasse libertin.* 1775.)

DE DAME JACQUELINE

N'a pas longtemps que je vis Jacqueline,
Seule en un coin soupirant grandement.
Mais je connus à sa piteuse mine,
Qu'elle endurait un amoureux tourment :
— Ho, dis-je lors en moi-même ; comment

Endures-tu rigueur tant rigoureuse,
Vu que tu peux trouver allègement
Et guérison à ta flamme amoureuse?

Récréation des tristes, édition Gay. 1862.

D'UN CHEVALIER QUI PRÉSENTAIT DIX ÉCUS
A UNE DAME
POUR LUI REMBOURRER SON CAS

N'a pas longtemps qu'un gentil chevalier
Priait d'amour une dame très-belle,
En lui disant pour la prendre et lier :
— Ces dix écus, je vous donne. — Ah! dit-elle,
Ils sont légers. — Parbleu! Madamoiselle,
Lors répond-il, un seul grain ne s'en faut;
Et qu'ainsi soit, dit-il, par saint Thibaut,
Vous en pouvez votre crainte apaiser :
Car, voyez-vous — montrant son gros courtaut; —
Le trébuchet afin de les peser.

Récréation des tristes, édition Gay. 1862.

LE GROS GUILLAUME

CONTE

N'a pas longtemps qu'une jeune beauté,
De la nommer pas ne requiert le conte,
Il me suffit de dire qu'habité
Toujours avait dans la grande cité.
Là, le baron, le marquis et le comte,
Le duc, le prince, à peine avaient été
Mets assez bons au gré de la friande,

Si que son cœur délicat, dégoûté,
En eût voulu jusqu'à la royauté.
Or, de ses biens ayant fait perte grande,
Force lui fut d'aller passer ses jours
En un village, où brillantes amours,
Princes ni ducs, ne daignèrent la suivre;
Barons, marquis, comtes, rien ne suivit:
Si bien enfin que réduite se vit
Avec manants, ou bien à seule vivre.
Bien jugerez que, délicat et vain,
Son cœur d'abord prit le second dessein:
Mais en deux parts se divise une femme,
L'une est le cœur, ou, si mieux aimez, l'âme;
L'autre est le corps, ou certain ne sais quoi
Que toucherez plus aisément que moi.
Ces deux parts sont bien souvent opposées:
L'une parfois ne veut ceci, cela;
L'autre toujours le voudrait, et de là
Dissentions entr'elles sont causées.
La part pourtant que je n'ose nommer,
Hautaine et peu facile à réprimer,
Sur l'autre part d'ordinaire l'emporte,
Lorsque surtout on la fait trop chômer:
Aussi fut-elle en ce cas la plus forte.
La belle, après avoir bien écouté
Délicatesse, orgueilleuse fierté,
En reconnut enfin la vanité,
Et se défit de ce triste fantôme.
Un jeune gars appelé gros Guillaume
(Ce nom déjà n'est point nom de marquis,
Mais frais, gaillard, et morceau plus exquis
Que les d'Alberts, les Rohans, les Créquis)
L'humanisa, la força de se rendre.
Voici comment. D'abord il faut entendre
Que la maison que la dame habitait,
Un tant soit peu du village distante,
Près d'un ruisseau d'eau claire était gisante,

Et que pour lors canicule excitait
Dans tous les corps une chaleur brûlante.
Adonc un jour le grossier jouvenceau
Se promenant le long de ce ruisseau,
De s'y baigner désir vient à lui naître.
Il se dépouille : en quel lieu ? justement
Tout devant l'huis de cet objet charmant,
Qui dans l'instant était à la fenêtre.
Le voilà donc tout dépouillé, tout nu.
Quel corps, grand Dieu ! vous n'avez jamais vu
Tant de beautés, j'entends beautés solides ;
Et d'autre part ne verrez de mèshui
Regards plus vifs, plus ardents, plus avides,
Que les regards de la dame sur lui.
Quoi qu'il en soit, Guillaume en l'eau se plonge,
Et va nageant ; mais tandis qu'il ne songe
Qu'à s'ébaudir dans ces flots argentés,
La curieuse, aux sens tout agités,
Songe à pouvoir d'une seconde vue
Bien plus longtemps se régaler encor.
Pour cet effet doucement elle sort,
Prend du nageur l'habit, et l'insinue
Sous une haie éloignée et touffue ;
Puis vers son gîte elle reprend l'essor.
Adonc Guillaume ayant assez dans l'onde
Joué, nagé, revient pour s'habiller :
Pas n'aurait pu le soleil mieux briller
Sortant des eaux pour éclairer le monde.
Ce fut alors que la dame à loisir
Put contenter son curieux désir.
En cent façons, et presque à deux pas d'elle,
Le gars se montre en cherchant son harnois ;
En cent façons l'Amour, à cette fois,
Blessa, navra le cœur de cette belle.
Il eût de traits épuisé son carquois,
Si la beauté du gentil villageois
Plus d'à moitié n'en eût fait la dépense :

Mais il n'était partie en lui, je pense,
Qui ne fournît à l'Amour quelques traits :
Une surtout fit presque tous les frais.
Pour trancher court, enfin la spectatrice,
Abandonnée à l'amoureux caprice,
Sort du logis, vient chercher Guillemin,
Qui tout honteux, car jeunesse est modeste,
Baisse les yeux, et couvre de sa main
Certain endroit que devinez de reste.
Bien eût voulu dans l'eau se replonger :
Mais la galante, auprès de lui venue,
Par ses discours tâche à l'encourager ;
Vous lui fait voir sa gorge à demi-nue,
Gorge de lait, sans soutien soutenue ;
Puis vous lui fait mainte tendre façon,
Maint petit tour et caresse menue ;
Tant et si bien que la main du garçon,
Par je ne sais quel ressort qui s'agite,
Pour le couvrir devenait trop petite.
Bien avez vu sur le déclin des jours,
Quand le soleil est couvert d'un nuage,
De droits rayons qui s'échappent toujours :
Tel, de la main du simple personnage,
Certain rayon auriez vu s'échapper,
Et les regards de la belle frapper,
Qui n'en pouvant soutenir davantage
Le vif éclat, trouva sans balancer
Le sûr moyen de le faire éclipser.
Déjà la nuit commençait à reprendre
Son voile noir : adonc, sans plus attendre,
Elle mena gros Guillaume au logis,
En lui faisant adroitement entendre,
Qu'en ce lieu-là trouverait ses habits.
Il la suivit, les amours le suivirent,
Et les plaisirs suivirent les amours :
Ainsi de file entra tout ce concours,
Comme l'ont dit quelques gens qui les virent.

On dit de plus, que de mets tant exquis
Le drôle alors sut régaler la dame,
Qu'il effaça jusqu'au fond de son âme
Tout souvenir des plus brillants marquis.
La chose aussi bien est facile à croire :
Car en amour les beaux marquis surtout
N'en valent qu'un, et même ils en font gloire ;
Et gros Guillaume, au rapport de l'histoire,
En valait douze et quelque chose au bout.

VERGIER. 1762.

A UNE IGNORANTE

N'appréhendez pas de m'écrire,
Parce que l'on me croit savant :
La science n'est que du vent ;
La fortune n'en fait que rire.
D'Apollon la sévère loi
Passe pour un caprice extrême ;
Si vous savez bien dire j'aime,
Vous en savez assez pour moi.

RICHELET. (*Brazen*. 1724.)

CHANSON

N'as-tu pas tort, gros paysan,
D'épouser Mélianne,
Puisque tu n'es point courtisan,
Et elle est courtisane ?
Ainsi tu diffère en ce point :
Elle l'est et tu ne l'es point.

Tu es, dit-on, garçon de bien,
Tu as ton pucelage ;
Elle n'a déjà plus le sien,
Elle l'a mis en gage!
Ainsi tu diffère en ce point:
Tu as le tien, elle point.

Si tu lui gardes bien ta foi,
Elle t'est infidèle ;
Tu n'as point fait parler de toi,
Et si a bien fait, elle.
Ainsi tu diffère en ce point :
On parle d'elle et de toi point.

Tu n'as vu le roi qu'à Contras
Faire sa bienvenue ;
On ne te connait presque pas,
Et elle est trop connue.
Ainsi tu diffère en ce point :
On la connait trop et toi point.

Mélianne aime, je te dis,
Ton bien plus que toi-même ;
Ainsi l'on adorait jadis,
Un veau d'or. tout de même.
Mais tu diffères en ce point :
Tu as du bien et elle point.

Comme Diane, en te chassant,
Elle a pris une bête,
Et te donnera son croissant
Pour te parer la tête,
Ou bien les cornes d'Actéon
Pour payer ton affection.

Tu passeras pour un faquin,
Et verras ta famille,

Dans la satire et le pasquin,
Chanson et vaudeville.
Tu seras cornu comme un bœuf,
Dans les chroniques du Pont-Neuf.

Parnasse des Muses. 1628.

ÉLOGE DE LA PROMISCUITÉ

Nature n'est pas si sotte,
Que elle fit naître Marotte (Mariette),
Tant seulement pour Robichon,
Ni Robichon pour Mariette,
Ni pour Agnès, ni pour Perrette;
Ains, nous a faits, beau fils, n'en doutes,
Toutes pour tous, et tous pour toutes,
Chacune pour chacun commune,
Et chacun commun pour chacune.

JEAN DE MEUNG. (*Roman de la Rose*. Vers 1360.)

CHANSON MALHONNÊTE CONTRE LES HONNÊTES FEMMES

N'ayant pas trouvé de mœurs
Aux demoiselles des chœurs,
J'avais résolu dans l'âme
Pour n'être plus libertin,
De prendre une honnête femme,
Qui ne fût pas trop catin.

La chose est rare à Paris :
Demandez-le aux maris;

Et ce ne fut pas sans peine
Que je pus toucher le cœur
D'une bourgeoise inhumaine,
Qui me tint trois jours rigueur.

Le beau jour qu'à mon ardeur
Je vis céder sa pudeur,
Pour ne pas voir sa défaite
Et l'excès de sa rougeur,
Elle voulut qu'en levrette
Je lui fisse cet honneur.

Il fallait qu'elle fît cas
De prendre ainsi ses ébats;
Car, dans la même posture,
Dès le lendemain matin,
Je surpris ma créature
Avec un bénédictin.

Ce lévrier monacal
N'était pas mon seul rival :
J'en découvris plus de douze,
Sans compter son cher époux,
Que son équitable épouse
Traitait aussi bien que nous.

Pensant pourtant toujours bien
Des autres femmes de bien,
Depuis j'en eus quinze ou seize;
Toutes m'ont fait cent noirceurs :
Parbleu! qu'un autre les baise ;
J'aime mieux baiser nos sœurs.

Enfin, si j'ai de l'humeur
Contre vos femmes d'honneur,
Je vous jure sur mon âme,
Que ce n'est pas sans sujet :

Ma dernière honnête femme
M'a fait loger chez Faget (1).

Je vois bien qu'il me faudra
Retourner à l'Opéra.
Et toi, public, si tu blâmes
Mes goûts un peu libertins,
Fais que les honnêtes femmes
Ne soient pas les plus catins.

COLLÉ.

SONNET

N'écoutez qu'une passion ;
Deux ensemble, c'est raillerie ;
Souffrez moins la galanterie,
Ou quittez la dévotion.

Par tant de contradiction,
Votre conduite se décrie.
Avec moins de bizarrerie,
Suivez votre inclination.

Tout le monde se met en peine
De vous voir toujours incertaine,
Sans savoir comment vous nommer.

Vous finirez comme une sotte :
Vous ne serez jamais dévote,
Vous ne saurez jamais aimer.

Abbé DE SAINT-PAVIN. 1650.

(1) Célèbre chirurgien.

CHANSON

Sur L'AIR *des Rochelois*

Sur le père Bouhours, jésuite
1694

Ne craignez pas, père Bouhours,
Tout l'éclat qu'ont fait vos amours
Avec une jeune bergère ;
Les disciples de Loyola (1)
Ont tant fait de port's de derrière
Qu'ils vous tireront bien de là.

Maurepas, V, 123.

HISTOIRE D'UN FIACRE

ÉCRITE PAR LUI-MÊME

POT-POURRI

AIR : *Vous l'ordonnez, je me ferai connaître*

Ne craignez pas que jure ni sacre
En vous disant ma vie et mes malheurs ;
Je sais qu'on doit du respect aux lecteurs,
Mais excusez si j'écris comme un fiacre.

AIR : *Mon père était pot*

Je vais vous faire ici ma généalogie entière :
De quatorze ans je suis âgé et mon très-cher grand-père
Fut un peuplier,
Mon père un noyer,
Mon grand-cousin un chêne,

(1) Les jésuites.

Mon frère était pin,
Moi je suis sapin
Et fus fais par Duchesne (1).

Air : *Je vous comprendrai toujours*

Vendu pour l'hymen solennel
D'un duc avec une comtesse,
En grande étiquette, à l'autel
Je conduisis leur double altesse.
L'un bâillait, l'autre soupirait :
Moi, m'amusant des plaisirs qu'offre
Un mariage d'intérêt,
Tout bas je riais *(ter)* comme un coffre.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages*

Mais, le lendemain de sa noce,
Aux îles nommé gouverneur,
Mon maître vendit son carrosse
A certain riche fournisseur.
Je le crus natif d'Angleterre,
A son pas lourd, son air épais;
Et plus encore à la manière
Dont il écorchait le français. } (*Bis.*)

Air : *De la fanfare de Saint-Cloud*

C'était toujours même course.
Je roulais monsieur Mondor
Des Finances à la Bourse,
Et de la Bourse au Trésor;
Du Trésor chez sa Clarisse
Où, plein d'amour et de vin,
Mon cher maître, avec délices,
Ronflait jusqu'au lendemain.

(1) Nom d'un fameux carrossier.

AIR DU *Vaudeville d'Angélique et Melcour*

Mais, comme il allait trop grand train,
Une ornière, sur son passage,
Fit trébucher, un beau matin,
L'homme, l'argent et l'équipage.
Ne pouvant pas aller plus loin,
Monsieur Mondor changea de notes,
Et finit par manger le foin
Qu'il avait mis dans ses bottes. (*Bis.*)

AIR : *Toujours, toujours, il est toujours le même*

Je promenai bientôt le diadème
D'une princesse au théâtre en renom.
Quant au nom du patron,
C'est encore un problème.
Celui que j'emmenais,
Et que je ramenais,
Jamais, jamais,
Jamais n'était le même.

AIR : *Gaîment je m'accommode*

Un jour une saisie
Par corps,
Vint punir d'Aspasie
Les torts.
Les huissiers n'ont aucune
Pitié,
Et voilà Rodogune
A pied.

AIR : *Où s'en vont ces gais bergers?*

Tombant alors au pouvoir
D'un loueur de voitures
Qui, par état, doit savoir
Rajeunir les tournures,
Je repris, en moins d'un jour,
Une apparence neuve,

Et soudain je fus retenu pour
Les noces d'une veuve.

AIR DU *Major Palmer*

Que je voyais de visages
Dans cette condition!
Que de petits personnages
A grande prétention!
Je conduisais chez un cuistre
Un artiste renommé;
Je menais chez le ministre
Un sous-préfet réformé;
Je roulais, d'un pas agile,
Une Iris à l'Arc en-Ciel;
Je menais un imbécile
Au concert spirituel;
Je promenais, sans sa femme,
Un époux à Chantilly,
Et le lendemain la dame
A Gros-Bois sans son mari.
Je conduisais en nourrice
Un enfant escamoté;
Aux Vertus (1) plus d'une actrice;
Un mylord à la gaîté. *(Ter.)*

AIR : *Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'on dira?*

De toujours rouler mon corps
A la fin pourtant je me lasse,
Et voudrais, mais vains efforts!
Demeurer quelque temps en place.
Pour ne plus me voir rouer,
Trimbaler et secouer,
A quel saint dois-je me vouer?
Dans l'ennui qui m'obsède,
Invoquons saint Fiacre à notre aide. *(Bis.)*

(1) Village près de Paris.

AIR : *Il faut que l'on file doux*

D'une voix presque épuisée
A peine ai-je dit ces mots,
Que sur ma carcasse usée
J'aperçois des numéros.
Et jusqu'au bout de la ville,
Transportant mon corps débile,
Saint Fiacre, du haut du ciel,
Me met à la file, file, file,
Sur la place Saint-Michel.

AIR : *Faut d' la vertu, pas trop n'en faut*

Ah ! que les fiacres sont heureux !
Le vrai bonheur n'est que pour eux.
Un temps sec, un ciel sans nuage
Reposaient mes ressorts usés :
Je riais d'être sans ouvrage,
Et je chantais les bras croisés :
Ah ! que les fiacres sont heureux !
Le vrai bonheur n'est que pour eux. *(Ter.)*

AIR : *Ciel ! l'univers va-t-il donc se dissoudre ?*

Mais tout à coup, adieu douces chimères,
L'eau par torrents, sans pitié, fond sur nous,
Les ruisseaux sont des rivières,
Les passants dans mes confrères
Se jettent tous,
Et sens dessus dessous ;
Et moi, plein comme un œuf,
Gagnant au large,
Avec ma charge,
J'en roule neuf
Jusqu'au bas du Pont-Neuf.

AIR : *Une fille est un oiseau*

Je crevais sous le fardeau
D'un grand'père et d'une mère,

D'une sœur, d'un petit frère
Et d'un enfant au berceau;
D'un parrain, d'une marraine,
D'une bonne et d'une chienne,
Qui tous chantant leur antienne,
Faisaient un sabbat d'enfer...
C'est en vain que le fouet claque,
Je me détraque et je craque :
Un sapin n'est pas de fer. (*Bis.*)

AIR : *Sans mentir*

Me voilà sans connaissance
Etendu... quel triste sort!
Sans doute, à ma défaillance,
On a cru que j'étais mort,
Car en sortant des ténèbres
Qui menaçaient mon destin,
Ce fut aux pompes funèbres
Que je me vis le matin,
R'lintintin, r'lintintin,
Dans le faubourg Saint-Martin.

AIR : *Vive Paris*

Je commençais à m'effrayer
De cet étrange domicile,
Quand l'autre jour, pour m'égayer,
Un badigeonneur de la ville,
Armé d'un pinceau, vint me voir,
Et me changea du blanc au noir.

AIR DU *Ménage de garçon*

Hier, pour ma première sortie,
Je suivis un de nos banquiers,
Et dans ma caisse rétablie
J'avais ses plus chers héritiers. (*Bis.*)
Aux regrets bien loin d'être en proie,

De rire ils paraissaient en train...
Mais, puisque l'on pleure de joie,
Ils pouvaient rire de chagrin. (*Bis.*)

Air : *Le fleuve de la vie*

Remplis des châteaux en Espagne
Qu'ils bâtissaient dans l'avenir,
Ils arrivent à la montagne
Où tôt ou tard on doit finir.
Et, tout à la philosophie,
Moi, je me disais en montant :
C'est donc ainsi que l'on descend
Le fleuve de la vie!

Air : *Suzon sortait de son village*

Hélas ! depuis mon premier maître,
Que de culbutes tour à tour !
Il ne me manque plus que d'être
Ou fourgon, ou charrette un jour.
Par mes dorures,
Par mes peintures
J'éblouissais
Ceux que j'éclaboussais.
Grandeur passée!
Gloire éclipsée !
Quantum ego,
Mutatus ab illo !
Mais du temps qui toujours s'écoule
Rien ne peut arrêter l'essor ;
Tant bien que mal je roule encor :
Et toujours va qui roule ! *(Ter.)*

Désaugiers et Brazier.

ÉPIGRAMME

Ne crois que Francine soit folle,
De refuser une pistole
Lorsque je la veux chevaucher :
Elle croit en sa conscience.
Que ce serait vendre trop cher
Le regret de sa jouissance.

COLLETET.

ÉPIGRAMME

Ne croyez pas ce qu'on vous dit
Sous ce sot mot : — Soyez bien sage.
La nature n'a rien produit
Qu'on ne puisse mettre en usage.

Parnasse satyrique.

Ne laissant jamais rien sur table,
Alix à Jeanne et son valet,
Disoit toujours d'un air affable :
— Faites-vous des œufs. On en fait :
L'œuf et l'amour font leur effet.
Jeanne enfle. Alix entre en colère.
— Au diable aussi, dit la commère,
Soient les œufs frits, pochés, crevés!
A Jeanne on en a tant fait faire,
Qu'à la fin Jeanne en a couvés.

CHANSON

Sur l'air de *Joconde*

Madame de Marbeuf, femme d'un président à mortier du parlement de Bretagne.

1679

Ne montrez jamais vos tétons,
    Décrépite marquise,
Il sont plus vieux et plus barbons
    Que bonhomme Tuchise;
Abandonne ton marquisat,
    Ce n'est qu'une chimère,
Et reprends ton premier état
    De bourgeoise à Fougère.

Maurepas, V, 17.

PARLEZ-MOI D' ÇA

Air : *Mon Galubet*

Ne m'parlez pas
De ces repas
Où l'on sert des mets que d'avance
Sur leurs fourneaux l'ennui glaça ;
Mais, s'agit-il d'une bombance
Où fillettes, flacons, tout danse,
Parlez-moi d'ça. (*Quater*.)

Ne m'parlez pas
De ces appas
Que l'artifice dénature,
Et que Plutus seul caressa;
Mais ces charmes sans imposture

Et dont quinze ans font la parure,
Parlez-moi d'ça.

Ne m' parlez pas
De ces ébats
Que, sans l'amour, l'hymen ordonne,
Que toujours le cœur repoussa ;
Mais ceux où l'âme s'abandonne,
Goûtant les plaisirs qu'elle donne,
Parlez-moi d'ça.

Ne m'parlez pas
De ces débats
Où s'égorgent deux adversaires
Qu'un seul mot souvent courrouça ;
Mais ces querelles passagères,
Qui se vident avec les verres,
Parlez-moi d'ça.

Ne m'parlez pas
De ces pieds-plats
Tout fiers du brillant équipage
Où leur bassesse les plaça ;
Mais l'or devient-il l'apanage,
Ou du génie, ou du courage,
Parlez-moi d'ça.

Ne m'parlez pas
De ce fatras
Qui de la fange du Parnasse
Sortit et nous éclaboussa ;
Mais ces vers dont l'esprit, la grâce,
Font revivre Tibulle, Horace,
Parlez-moi d'ça.

Ne m'parlez pas
De ces prélats

Qui ne chantent que patenôtres,
Et que la paresse engraissa;
Mais ces abbés joyeux apôtres,
Scarron, Chaulieu, Bernis et d'autres,
Parlez-moi d'ça.

Ne m' parlez pas
De l'embarras
Qui suit une fortune immense
Que bien ou mal on amassa ;
Quelques amis, un peu d'aisance,
Folle gaîté, sage dépense,
Parlez-moi d'ça.

Ne m'parlez pas
De ce trépas
Que plus d'un docteur nous attire
Par les juleps qu'il nous versa ;
Mais, après cent ans de délire,
Faut-il enfin mourir de rire,
Parlez-moi d'ça. (*Quater.*)

DÉSAUGIERS.

TETINS MAL COMPAREZ A DES BOULLES

N'en desplaise à Ronsard, les tetins de nos filles,
A des boulles ne sont comparez justement,
Car la boulle ne sert que d'abattre les quilles,
Mais un beau sein les fait redresser promptement.

JEAN AUVRAY. (*Banquet des muses*, p. 92.)

LE DOUX NENNI

Nenni déplaît et cause grand souci,
Quand il est dit à l'ami rudement :
Mais quand il est de deux yeux adouci
Pareils à ceux qui causent mon tourment,
S'il ne rapporte entier contentement,
Si montre-t-il que la langue pressée
Ne répond pas le plus communément
A ce que l'on dit avec la pensée.

CLÉMENT MAROT.

COMMENT FAIRE?

N'entendez-vous pas
Du bruit à la porte?
Si c'était... hélas!
Oui c'est... je suis morte.
Ah! sortez, Lucas,
On vient; c'est ma mère!
Dieu, quel embarras!
Comment faire?

Vite, cachez-vous,
Vite, qu'on ne bouge,
Ici, là-dessous,
Ah! que je suis rouge!
Ma coiffe est en bas,
Mon fichu par terre.
Dieu, quel embarras!
Comment faire?

Ah! ne soufflez pas;
Chut! point de tapage;

Respirez plus bas;
Moi, vite à l'ouvrage;
J'ai perdu mon bas
Et ma jarretière.
Dieu, quel embarras!
Comment faire?

Cherchons, cherchons bien
Avant qu'on ne vienne;
Ne trouvez-vous rien?
Que je suis en peine!
Quel bruit, quel fracas!
La lampe est à terre.
Dieu, quel embarras!
Comment faire?

Tout espoir est vain,
Ah! je suis perdue!
Oui, c'est bien certain,
Je serai battue.
Rallumez, Lucas,
Vite la lumière.
Dieu, quel embarras!
Comment faire?

Quand on le saura
Dans notre village,
Lucas, on dira
Que je suis peu sage.
Et je dois, hélas!
Être la rosière.
Dieu, quel embarras!
Comment faire?

Boucher de Perthes. 1833.

CHANSON

Ne point employer ses appas,
Philis, Chloé, c'est grand dommage!
Les dieux ne les accordent pas
A qui ne leur rend point hommage.
De Bacchus et du tendre amour
Vous les tenez, c'est leur ouvrage;
S'il en est ainsi, chaque jour,
Vous leur devez d'en faire usage.

Le doux plaisir fuit sans retour
Plus vite que l'onde légère;
On perd trop d'attendre en amour,
Il faut aimer dès qu'on sait plaire;
D'un vin pétillant, d'un vin frais,
On perd la mousse passagère,
Si l'on veut le boire à longs traits;
Sablez-le dès qu'il est au verre.

Mettez à profit ma leçon,
Belles, faites-en votre étude;
J'ai le droit de prendre ce ton :
Mon expérience est bien rude!
Je me souviens qu'un de ces jours
Je voulais amuser Glycère;
Mais au milieu de mon discours,
Mon vin s'enfuit et ma bergère.

Anacréon français. 1780.

LE CHOIX DES SCIENCES

AIR : *du Vaudeville de Figaro*

Ne poursuivons plus la gloire,
Elle vend cher ses faveurs;
Tâchons d'oublier l'histoire :
C'est un tissu de malheurs.
Mais appliquons-nous à boire
Ce vin qu'aimaient nos aïeux.
Qu'il est bon quand il est vieux! (*Bis.*)

J'ai quitté l'astronomie,
Je m'égarais dans les cieux;
Je renonce à la chimie,
Ce goût devient trop coûteux.
Mais pour la gastronomie
Je veux suivre mon penchant.
Qu'il est doux d'être gourmand! (*Bis.*)

Jeune, je lisais sans cesse;
Mes cheveux en sont tout gris ;
Les sept sages de la Grèce
Ne m'ont pourtant rien appris.
Je travaille la paresse :
C'est un aimable péché.
Ah! comme on est bien couché! (*Bis.*)

J'étais fort en médecine;
Je m'en tirais à plaisir;
Mais tout ce qu'elle imagine
Ne fait qu'aider à mourir.
Je préfère la cuisine,
C'est un art réparateur.
Quel grand homme qu'un traiteur! (*Bis.*)

Ces travaux sont un peu rudes,
Mais sur le déclin du jour,

Pour égayer mes études,
Je laisse approcher l'amour.
Malgré les caquets des prudes,
L'amour est un joli jeu.
Jouons-le toujours un peu ! (*Bis.*)

BRILLAT-SAVARIN.

CHANSON

Sur L'AIR : *Adieu bon temps*.

Nesle (1) n'a rien de plus petit
Que son esprit,
Que son esprit.
Et la belle n'a rien de grand
Que l'ouverture
Que la nature
Lui fit devant.

Maurepas, II, p. 147.

DU VIN ET DE LA FEMME

Ne sois sujet au vin, ni à la femme,
Car par ces deux, souvent l'homme est infâme.
Force et vertu, la femme diminue ;
Vin bu, d'autant trouble sens, pieds et vue ;
Plusieurs secrets la femme dire presse ;
L'ivrogne aussi tout son secret confesse ;
Femme aux humains mortelle guerre engendre ;
Cruels combats le vin fait entreprendre ;

(1) De Coligny, veuve du marquis Nesle de Mailly.

Horrible guerre aux Troyens advenue,
Fit faire, dont sont à rien devenus.
Bacchus aussi, furieux, enragé,
Là jà pieça par guerre saccagée :
Enfin qui est par femme et vin dompté,
Honte en lui n'est, ni crainte, ni bonté.
Donc pour fuir leurs dons et façons braves,
Brider les faut, et mettre des entraves :
La femme sert pour d'elle avoir lignée ;
Le vin éteint la soif désordonnée,
Et, qui voudra ces limites passer,
Blâme et malheur ne fauldra amasser,

Récréation des tristes. Édition Gay. 1862.

ÉPIGRAMME

Ne souffre à ta femme pour rien
Mettre son pied dessus le tien :
Le lendemain la faulse beste,
Le voudroit mettre sur ta teste.

Poésie facétieuse.

COUPLET

Ne te conduis point par autrui ;
Si ce siècle pédant se choque
D'une ordure ou d'une équivoque,
N'importe, poursuis,
C'est tant pis pour lui
S'il veut mettre aujourd'hui
La vertu dans l'ennui.

Qu'on exige moins de décence
Dans les propos que l'on tiendra ;
Et dans les mœurs, plus d'innocence :
Plus en dira
Moins l'on en fera ;
La vertu renaîtra,
La gaîté reviendra.

COLLÉ.

EPIGRAMME

DE NÉRÉE

Ne t'esbahis plus si Nérée
Vend si cher maintenant l'amour ;
Elle veut avoir, la rusée,
De quoy l'acheter à son tour.

JACQUES TAHUREAU.

ÉPIGRAMME

N'eût Alix qu'un petit denier
Et fût à demi de faim morte,
Garde n'avait qu'au cuisinier,
Pour avoir à manger le porte :
Mais à quelqu'un manché de sorte,
Qu'il ait un instrument de poids,
Gros devant et dur comme bois
Incontinent que l'on le touche ;
Car elle aime mieux, mille fois,
Repaître son bas que sa bouche.

Récréation des tristes.

QUATRAIN

Ne vas au bal qui n'aimera la danse,
Ni à la mer qui craindra le danger,
Ni au festin qui ne voudra manger,
Ni à la Cour qui dira ce qu'il pense.

PIBRAC. (*Anth. franç.* 1816.)

D'UNE DAME A SON MARI

Ne veuille, ami, prendre en mauvaise part
Si de toi suis entrée en jalousie,
Car l'amitié qui mon cœur brûle et ard
Me fait entrer en telle maladie;
Aussi la peur de n'être bonne amie,
Tant que vivrai, me met en ce tourment.
Doncque, ami, si tu as cette envie
De me l'ôter, aime-moi loyalement.

Récréation des tristes. Edition Gay. 1862.

CHANSON POUR DANSER

Ne veux-tu pas t'arrêter ?
Tu me veux,
Malheureux,
Tu me veux baiser ;
Ne vois-tu pas que ma mère
A toujours les yeux sur moi,
Et qu'elle dit en colère
Que j'aurai tantôt le fouet ?

Elle me défend toujours
De parler,
De traiter
De discours d'amour;
Et d'une mine sévère,
Me montrant le bout du doigt,
Elle me dit en colère
Que j'aurai tantôt le fouet.

Laisse-la, mon petit cœur,
Menacer,
Crier,
N'aie point de peur.
Malgré sa mine sévère,
Je te jure, sur ma foi,
Bien qu'elle soit en colère,
Je t'exempterai du fouet.

Faut-il pour un passe-temps
Qui commence
Et finit
Presqu'au même temps,
Que je sois à la misère
D'une mère qui me voit,
Et qui me dit en colère
Que tantôt j'aurai le fouet.

La Caribarge des artisans. 1646.

VOILA COMME L'ESPRIT VIENT

AIR : *C'est la petite Thérèse*

Ne v'là pas deux mois encore
Qu' j'étais sott' comm' je n' sais quoi!
On m'appelait p'tite pécore,

Et tout chacun s'moquait d'moi.
J'leur répondais en colère :
— Est-c'que l'esprit pouss' comm' ça?
Gn'y a temps pour tout : laissez faire,
P'tit à p'tit j'sens qu'ça m'viendra.

Chez nous l'aut' jour, sans qu'j'y pense,
Benjamin arrive, et v'là,
R'gards par-ci, p'tits mots par là,
Ma têt' brûle, mon sang s'fige;
Qu'est-c' qu'c'est donc que l'mal qui m'tient?
Si c'est d'l'esprit, mon Dieu! m'dis-je.
Qu'ça fait mal quand ça vous vient!...

D'puis c'moment, ma p'tite cervelle
A d'mi-mot sait tout saisir,
J'veux toujours paraîtr' plus belle,
Vrai, je m'forme à fair' plaisir.
Plus j'avance, plus je trouve
Queuqu' chose en moi d'inconnu.
Je n'sais pas trop c'que j'éprouve,
Mais j'sens bien qu'l'esprit m'est v'nu.

DÉSAUGIERS.

CHANSON

SUR L'AIR D'UN *Prescheur insigne*

Sur plusieurs personnes de l'un et l'autre sexe

1670

Ne vous en déplaise (1),
Chez vous je sçais qu'on baise,

(1) Cecy s'adresse à .... *Gonteri*, femme de..... *Rouvroy*, gouvernante des filles d'honneur de la reine Marie-Thérèse d'Autriche.

Ne vous en déplaise,
Madame de Rouvroy,
Votre jeunesse (1)
N'est point tigresse,
Et les Lucresses (2)
Sous votre loy,
Se poignardent du bout du doigt (3).

La petite Marque (4)
Vous a donné des marques,
La petite Marque,
Qu'elle aime les galans!
Elle est bien aise
Quand on la baise,
Et n'en déplaise
A Beringhen (5),
Il est un peu tard pour les gans.

Lannoy (6), dans la Flandre,
Vous aviez le cœur tendre,
Lannoy, dans la Flandre,
Vous sentiez quelque feu.

(1) Les filles d'honneur de la reine, dont elle étoit gouvernante.

(2) C'est-à-dire les femmes et filles vertueuses comparées à Lucrèce, dame romaine qui se poignarda pour ne pas survivre à son honneur, que le fils de Tarquin, septième roy de Rome, lui avoit ravy; cette histoire est assez connue.

(3) L'auteur de ce couplet y fait parler une maquerelle de Paris, appelée la Cornu et alors fort fameuse et chez laquelle on ne se poignardoit point pour la perte de l'honneur.

(4) *Eschallard*, appelée mademoiselle de La Mark, fille d'honneur de la reyne, ainsy nommée parce qu'elle étoit fille de.....

(5) Henry de *Beringhen*, receu en survivance de la charge de premier escuyer du roy et colonel du régiment d'infanterie de monseigneur le dauphin, lequel étoit amoureux de mademoiselle de La Mark, qui, à ce que l'on disoit, avoit eu d'autres affaires.

(6) De *Lannoy*, flamande, fille d'honneur de la reyne.

Hélas! j'enrage (1),
Je fais la sage
Pour qu'on s'engage
Dans le saint nœud,
Et fais à tous venans beau jeu.

Mascaron (2) s'enflame
Etant près d'une dame;
Mascaron s'enflame
La voulant aprocher;
Tout plein de zelle
Dans sa ruelle,
Luy dit : Ma belle,
Pour bien prescher,
Un prédicateur doit toucher.

Abbé d'Arménie (3),
Ma foy, je te renie,
Abbé d'Arménie,
Je te reprends en vain,
Car ta crapule
Est sans scrupule.
Et tu te brusle
Soir et matin,
Prenant du tabac et du vin.

Un grand capitaine,
Gouverneur de Touraine (4),

(1) C'est mademoiselle de *Lannoy* qui répond.

(2) Jules *Mascaron*, prestre de l'Oratoire, fameux prédicateur.

(3) *Le Camus*; appellé de Pont-Carré, nommé abbé d'Arménie, parce qu'il étoit aussi grand champion en amour que le faux roi d'Arménie, qui vint en France l'an 16 .... et dont les prouesses auprès des dames firent si grand bruit alors. Le cardinal de Rets disoit que l'abbé de Pont-Carré ressembloit comme deux gouttes d'eau à l'impénitence finale, tant il étoit vautrien et en avoit l'air.

(4) Philippes de *Courcillon*, marquis de Dangeau, gouverneur de

Un grand capitaine
Protecteur du quatrain (1),
Dans les ruelles
De ses donzelles,
Quand on querelle,
Fier et hautain,
A toujours la pique à la main (2).

Montglas (3), teste folle,
De baiser tient écolle,
Montglas, teste folle,
Tient cercle en sa maison ;
Chaque donzelle,
Dans sa ruelle,
A tire d'aisle,
Va sans façon
Prendre une amoureuse leçon.

Plessis (4), d'esprit aigre
Et de corsage maigre,
Plessis d'esprit aigre
A Clerembault (5) au cœur.
Le paure here
Dans sa misere

Touraine ; l'auteur l'appelle par ironie grand capitaine, parce qu'il ne passoit pas pour tel

(1) C'est que le marquis Dangeau faisoit des vers.

(2) C'est parce que le marquis, tout fat qu'il étoit, n'a pas laissé d'avoir de bonnes fortunes. Ce n'est pas le mérite que les femmes cherchent.

(3) Elizabeth Hurault, veuve de François de Paule de *Clermont*, marquis de Montglas, maître de la garde-robe du roy, chevalier de ses ordres Cette dame avoit été autrefois fort coquette.

(4) Marie le *Loup* de Bellenave, femme d'Alexandre de *Choiseul*, comte de Plessis-Praslin, premier gentilhomme de la chambre de Philippe de France, duc d'Orléans, frère unique du roy

(5) *Gillier*, marquis de Clerembault, qui l'a épousée depuis.

Ne se peut plaire,
Car sa maigreur
Nuit à la derniere faveur.

Quand on est nonette (1),
Libertine et coquette,
Quand on est nonette
On a bien de l'ennuy.
Il faut qu'on baise,
Ne vous déplaise,
Mal à son aise;
Par un treillis.
Cela deplaist fort à Vitry (2).

Aimable marquise,
Quand un jour surprise,
Aimable marquise,
Je vous pris le téton,
Vous vous faschâtes,
Vous me grondâtes,
Vous rechignâtes,
Qu'eût-ce été donc
Si je vous eusse pris le con?

Quiconque vous aime,
Si veut mal à soy-même,
Quiconque vous aime,
Soissons (3), n'a pas bon temps;

(1) Marie-Elisabeth-Aimée *Pot*, femme de François-Marie de l'*Hopital*, duc de Vitry; elle étoit enfermée dans le couvent de la Conception, à Paris, par ordre de son mary pour ses déréglements: elle y entretenoit un commerce avec tous les étrangers, ce qui fit dire à M de la *Feuillade* qu'elle ressembloit aux vieux rubans qui n'étoient plus de mode, et passoient aux étrangers.

(2) La même duchesse de Vitry.

(3) Olimpe *Mancini*, femme de Maurice-Eugène de *Savoye*, comte

Vous étes aigre
Comme vinaigre,
Vous êtes maigre,
Et les absens,
Près de vous sont de sottes gens.

Ne vous en déplaise,
Vous n'avez rien qui plaise,
Ne vous en déplaise,
Madame de Nouveau (1),
Votre peinture
Vous défigure,
Et je vous jure
Qu'un tel museau
N'est propre que pour Tambonneau (2).

Lec. de Maurepas, t. I, vol. III, p. 169.

DOUBLE EFFET DE LA PEUR DU TONNERRE

CONTE

Nice avait Alain pour amant;
Mais malgré leur ardeur parfaite,
Aux champs jamais Nice un moment
Avec Alain n'était seulette;
Un soir l'air gronde et s'obscurcit,
Chacun a peur, court, fuit l'orage;

de Soissons, colonel-général des Suisses et Grisons, gouverneur de Champagne et de Brie.

(1) *Girard* de l'Espinay, veuve de Hiérosme *Nouveau*, trésorier des ordres du roy et surintendant des postes de France. Elle étoit fort coquette, et n'estant plus jeune, se fardoit.

(2) Michel *Tambonneau*, qui aimait madame de Nouveau et en étoit aimé.

Nice tombe, Alain la saisit
Et l'emporte au fond du bocage.
D'autres dangers attendaient là
Cette simple et tendre bergère.
De ses traits l'Amour la blessa;
Mais elle oublia le tonnerre.
L'été fut des plus orageux,
Et cent fois la feuillée heureuse
Vit Alain aussi courageux,
Rassurer Nice aussi peureuse.
Oui, toujours la frayeur la prend,
Quand d'éclairs le ciel étincelle,
Mais il tonne enfin si souvent
Qu'Alain a peur encor plus qu'elle.

PHILIPPON DE LA MADELEINE.

LE TERME IMPROPRE

ÉPIGRAMME

Nicolas, meunier d'Asnière,
Sur la pente d'un coteau,
Surprit un jour la meunière,
In flagranti delicto
Avec Jacques, son compère.
— Va, lui dit-il, en colère,
Notre curé saura tout ;
Tu ne feras pas tes Pâques,
Maquereau ! — Hum ! reprit Jacques,
N'est pas maquereau qui fout.

Étrennes gaillardes. 1784.

A NINA

Nina, — dans ta chambre rose,
Lorsque minuit est sonné,
Lorsque ta porte est bien close
Et le livre abandonné ;

Lorsque la lampe agonise,
Et que devant ton miroir
(Ami qui te divinise)
Tu fais toilette du soir, —

Avec des airs d'ingénue,
— Te plaisant à minauder —
Lorsque fraîche et demi nue,
Tu t'en viens me demander

De loger sous la dentelle
De ta cornette de nuit,
Une boucle qui, rebelle,
De la papillote fuit ;

Et que, friande, à ma bouche
Ta lèvre donne un baiser,
Pendant que sur notre couche
Ton regard va se poser : —

O Nina ! quand de la sorte,
Palpitante de désir,
Sur l'oreiller je t'emporte
Pour y fêter le plaisir,

Il arrive que je pense,
Tout en baisant tes cheveux,
A la sotte impertinence
De Joseph, — fils des Hébreux !

HIPPOLYTE DEVILLERS. 1878.

LA RETRAITE

Ninon, fille d'esprit, chez elle avoit l'élite
De tous les seigneurs de la cour.
Par ordre de la reine on vint lui dire un jour
Que l'on frondoit fort sa conduite,
Et qu'il falloit absolument
Qu'elle se mît dans un couvent.
On ajouta de plus, pour dorer la pilule,
Qu'on lui permettoit de choisir
Le couvent selon son désir.
Ninon, sans témoigner un chagrin ridicule,
Répondit galamment : — J'obéis volontiers;
Avec trop de bonté Sa Majesté me traite,
D'avoir ainsi pour moi des égards singuliers.
Elle laisse à mon choix le lieu de ma retraite;
Qu'il lui plaise que je me mette
Dans le couvent des cordeliers.

Poésies diverses de Baraton. 1704, p. 175

GAILLARDISE PAR LE SIEUR DE LA ROME

Ni pour baiser ton bel œil
Que tu remplis trop d'orgueil,
Ni pour sucer à mon aise
La fraise de ton téton,
Tout cela, ma Jeanneton,
Ne peut éteindre ma braise.

Ains au lieu de l'étouffer,
Je la sens plus s'échauffer
Après que je t'ai baisée;
L'haleine qui sort de toi
S'écoule au profond de moi
Et la rend plus embrasée.

Mais aussi ne veux-tu point
Que je parvienne à ce point
Où chaque amoureux aspire ?
Crois que si j'avais cet heur,
J'aurais plus de joie au cœur
Que si j'avais un empire.

Tu dis me vouloir du bien,
Mais pourtant je n'en crois rien;
J'ai beau te crier à l'aide,
Tu me vois bien consumer :
Vraiment, ce n'est pas m'aimer
Que de ne m'offrir remède.

C'est bien loin de me l'offrir
De me laisser là souffrir
Sans te chaloir de ma peine;
Que tu as peu d'amitié!
Pour t'émouvoir à pitié,
Toute ma prière est vaine!

Fais-moi, fais-moi le plaisir
De contenter mon désir,
Et je prierai la déesse
Qui gouverne les amours
Qu'elle bienheure toujours
L'ébat de notre jeunesse.

Cabinet satyrique.

LA PAIX RATIFIÉE

CONTE

Nise et Robin, dans le même ménage,
Servaient tous deux, sans pouvoir s'accorder;

Entretenant la guerre et le tapage,
Nise surtout n'aimait point à céder;
Quand tout à coup, à la grande surprise
De la maîtresse et du maître ravis,
Un calme heureux renaît dans le logis ;
On n'entend plus les reproches de Nise,
On n'entend plus les plaintes de Robin;
D'un bon accord, l'un et l'autre à l'ouvrage
Semblent guidés par le même courage,
Et plus unis que le gant et la main.

Le maître, un jour, passant par aventure
Près de la chambre où couchait le garçon,
Entend du bruit à travers la cloison;
Je dis du bruit, c'était ce doux murmure
Que du plaisir cause l'émotion,
De leur duo quand pressant la mesure,
Deux concertants tombent à l'unisson.

Son œil s'applique au trou de la serrure,
Et que voit-il? les gens de la maison
Très bien d'accord, et si bien, je vous jure,
Qu'exactement tous deux ne faisaient qu'un.
Ne croyant pas en telle circonstance
Qu'il fût décent de se rendre importun,
A petit bruit il descend chez Hortense :
— Femme, dit-il, ne crains pas que jamais
Entre nos gens la guerre recommence;
Ils ont formé des liens trop parfaits,
Trop cimentés : ne crois pas que je raille,
Car à l'instant, sur le champ de bataille,
Je les ai vus ratifier la paix.

Jeux de l'amour. 1784.

CHANSON

Sur l'air de *Don don*

A l'occasion d'un arrêt du conseil du.... décembre 1706, donné contre les Augustins déchaussés, dits les Petits-Pères, de la place des Victoires, et qui en exile quelques-uns.

Noailles, prélat habile,
Prestre en rouge chapeau,
Sçait selon l'Evangile
Conduire son troupeau,
Et sans aucun respect
Pour capuche et sandale,
Ne fait aucun pardon,
Don, don,
A tout moine qui four.....
Qui fournit un scandale.

Près de la Mab nommée (1)
Un couvent il étoit,
De qui la Renommée
Maints gestes publioit.
Les moines de ce lieu,
Séduisant les fidelles,
Dans leurs confessions,
Don, don,
Ils abusoient des con-
Sciences des femelles.

Chez ces révérends pères,
L'on voyoit chaque jour
Filles et jeunes mères
Venir faire leur cour.

(1) C'est la place des Victoires

Pour les mieux abuser,
En moines hypocrites,
Dessous leur capuchon,
Don, don,
Ils leur montroient des vi.....
Des visages d'hermites.

Chacun dans sa cellule
Estoit maître absolu;
Le prieur, sans scrupule,
Vivoit en dissolu;
Pour matines, la nuit,
Jamais on ne l'éveille,
Et ce bon compagnon,
Don, don,
Ne sonnait que du cu,
Du cu de sa bouteille.

Quand de ses voiles sombres,
La nuit, dans ces bas lieux,
Enveloppoit les ombres
Qui naissent dans les cieux,
Les uns dans la taverne
Y buvoient à plein verre,
D'autres chez la Fillon,
Don, don,
Y feuilletoient les con.....
Les conciles, les pères.

Prélat, c'est bien dommage
D'exiler ces béats,
Car plus d'un pucelage
En gémira tout bas.
Ces drôles d'Augustins
Aiment les filles neuves;
Les chassant du canton,
Don, don,

C'est rendre bien des con...
Des consciences veuves.

Maurepas, III, 19.

CHANSON

Sur l'air de *Flon, flon*

Nogaret, tu te mesle
De faire des chansons (1).
Ne crains-tu pas la gresle
Qu'on donne sur ce ton ? (2)
Flon, flon, larira dondaine,
Flon, flon, larira don don.

En tous lieux l'on publie,
Du noble Nogaret
La généalogie :
Il se nomme Louet (3).
Flon, flon, etc.

Tu fournis des maltresses
Aux jeunes gens de cour
Qui te prestent leurs fesses,
Où tu fais à ton tour (4)
Flon, flon, etc.

Par un destin bizarre,
Pour le pauvre Louet,

(1) Chansons satiriques.
(2) Des coups de bâton.
(3) Le nom de sa maison était Louet, primitivement Louvet.
(4) Il était grand sodomite.

Du régiment d'la Sarre (1)
Tu n'es point Nogaret.
Flon, flon, etc.

Nogaret et Langlée (2),
Langlée et Nogaret,
Gens de même couvée (3),
Tous les deux se sont fait
Flon, flon, etc.

Maurepas, II, p. 97.

CHANSON

Sur L'AIR de *la Curiosité*

1713

Nombre d'adorateurs suivent d'une marquise (4)
La beauté,
Sans qu'en secret d'aucun son âme soit éprise.
La rareté!
Elle permet à tous de lever sa chemise
Par curiosité.
Quoique la Fare (5) ait plus qu'il ne faudrait pour plaire
De beauté,
Chez elle des amans se trouve, d'ordinaire,
La rareté!

(1) Il venait d'acheter un régiment, mais il ne put lui donner son nom.

(2) Langlée, maréchal des logis des armées du roi.

(3) Ils étaient très sodomites.

(4) Madame de Morangis, fille de M. de Châteauneuf, ambassadeur de France à La Haye.

(5) Sœur de la jeune la Fare, mariée à un autre la Fare, son cousin.

Et Breteuil se défend toujours de satisfaire
La curiosité.

De sa sœur Salisson (1) on ne chantera guère
La beauté.
Chez elle d'agrément se trouve tout entière
La rareté;
Et jusqu'à son mari, aucun n'a de lui plaire
La curiosité.

Maurepas, V, 270.

LE NOMBRIL

Nombril, je t'aime, astre du ventre,
Œil blanc dans le marbre sculpté
Et que l'amour a mis au centre
Du sanctuaire où seul il entre
Comme un cachet de volupté.

TH. GAUTIER. (*Poésies de Gautier*, p. 46.)

CHANSON

Non, certainement, je ne penche
Pour Coulon ni pour Villefranche;
De toutes les deux je me plains,
Et fort souvent je suis en peine
S'il sort de plus grandes catins
Du bourg de Romans que de Vienne.

(1) Belle-sœur de la précédente (c'est une Paparet.)

Il est vrai pourtant, quand j'y pense,
J'y trouve de la différence;
Elle est même grande, en effet :
La Coulon travaille pour elle ;
Pour la Villefranche, on le sait,
La mère en est la maquerelle.

Maurepas, III, 268.

SUR LA COMÉDIE DE LA *FEMME DOCTEUR*

1731

Non, du drame nouveau de la *Femme docteur*
Un jésuite n'est pas l'auteur ;
La preuve en est claire et facile :
Dans l'anagramme angélique, évangile,
Le Q... seul, oublié
Comme pièce inutile,
Aurait été le premier employé.

Maurepas, IV, p. 61.

SONNET

— Non ferai, je n'en ferai rien.
Je ne veux point que l'on me touche !
Laissez mon honneur, il est bien,
Disait une garce farouche,
A un qui dressait l'escarmouche,
Tout droit sur le bord du fossé.
— C'est bien rudement repoussé,
Ce lui dit-il. Écoutez-moi :

Qu'avez-vous? que craignez-vous? quoi?
Que l'on vous amoindrisse et ôte
L'honneur de dessous votre cotte?
C'est bien de quoi vous tourmenter.
Allez, vous n'êtes qu'une sotte :
Je le veux croître et augmenter (1).

MELLIN DE ST-GELAIS.

APRÈS L'OPÉRATION DE LA CATARACTE

Non, Forlenze, tes soins ne sont pas superflus :
D'aveugle en clairvoyant ton art divin me change;
Et j'aperçois déjà (nul bien n'est sans mélange)
Quelques amis de moins, et quelques sots de plus.

Epig. d'Ec. LE BRUN.

VERS

Le marquis d'Hendicourt fit ces vers, à ce qu'il prétend, sans avoir personne en vue; mais madame de Saint-Pierre crut que c'était pour elle.

Non, je ne fus jamais en peine
Comment vous passez la semaine.

(1) Croître pour accroître, augmenter, ne se dit plus, nonobstant les exemplaires tirés de Malherbe, Corneille et même Racine. Le mot *honneur* se prend ici pour la place où réside l'honneur des dames. Augmenter cet honneur, c'est agrandir cette place. La dame qui avait fait coucher avec elle Apulée avant qu'il redevînt homme, devait donc avoir beaucoup d'honneur. On équivoque de même sur le mot *grand*, quand on dit de quelqu'un qu'il est sorti de grand lieu. Par une raison semblable, on n'oserait dire, en parlant d'une femme mise hors de prison, qu'elle a été *élargie*.

LA MONNOYE.

Quand chez vous on va le lundy,
L'on n'attend pas jusqu'à mardy,
Mais bien souvent le mercredy
On est bien las pour le jeudy;
Ainsi vous jeusnez vendredy,
Voire même le samedy.
Dimanche est un jour de repos :
Dans ce saint temps seroit-il juste (1)
D'offenser Dieu mal à propos ?
Je ne suis pas assez robuste.

OU

Vous êtes, à ce qu'on dit, en peine
A quoy j'ai passé la semaine.
Je devins amoureux lundy,
Mes soupirs parlèrent mardy,
On les entendit mercredy,
Et l'on y répondit jeudy ;
On me promit tout vendredy,
On m'accorda tout samedy,
Ce tout qui fait finir les peines,
Ce tout qui fait heureux l'amant ;
Dimanche, second jour de l'an (2),
J'ai eu mon congé pour étrennes.

Maurepas, III, 27.

NON, JE NE VALSE PAS

MUSIQUE DE L'AUTEUR DES PAROLES.

Non, je ne valse pas,
Et je vous remercie,

(1) Pendant le jubilé.
(2) Dimanche 2 janvier 1707.

Puisqu'on veut que j'oublie
Ce plaisir plein d'appas.
Ma tante observe tous mes pas;
La valse lui déplaît; je suis obéissante;
J'obéis à ma tante.
Non, Monsieur, je ne valse pas.
Quel ennui, quel chagrin,
Il faut quand on m'invite,
Refuser au plus vite,
Moi qui valse si bien.

Cette danse vive et joyeuse
Que l'on nous défend à seize ans,
Je le vois par maintes valseuses,
On la permet aux grand'mamans. *(Bis.)*
Non, je ne valse pas, etc.

Voyez donc cette femme énorme
Entraînant mon petit cousin.
Il faut la mettre à la réforme.
Ils vont tomber, c'est bien certain.
Non, je ne valse pas, etc.

Plus loin, la grotesque tournure!
Je crois qu'en province on est mieux.
Que du moins elle aille en mesure,
Car à Paris c'est scandaleux.
Non, je ne valse pas, etc.

D'un notaire voici l'épouse.
Bien que ses yeux soient de travers,
Elle danse et valse pour douze,
Grâce au dévouement de ses clercs.
Non, je ne valse pas, etc.

AMÉDÉE DE BEAUPLAN.

CHANSON

Sur l'air du *Carillon de Dunkerque*

SUR Mme D'ETIOLE

1745

Non, ce n'est point babiole,
Dit madame d'Etiole,
De pouvoir à sa loi
Soumettre le cœur d'un roi ;
Même le cocuage
Doit se mettre en usage ;
Tel me blâme aujourd'hui
Seroit bien mon mari.
La femme la plus sage
Diroit sans doute aussi :
Loin d'ici le scrupule,
Ce seroit ridicule
De fuir le canal
Qui fait fermier général.

Maurepas, t. VI.

LA FILLE INTÉRESSÉE

Air : *La seule promenade*

Non, je n' veux pas prendre un mari, } *(Bis.)*
S'il n'a pas quéqu' chose d'vant lui.

Peu m'importe qu'il soit volage,
Ivrogn', joueur, grondeur ou faux.
Pourvu qu'il m'apporte en ménage
D' quoi faire oublier ses défauts ;
J' passe aisément sus l' caractère ;

C' qu'il possèd' seul peut m' faire plaisir.
Je n' tiens qu'à ça, car sur la terre,
Faut avoir quéqu' chose pour jouir.
Non, je n' veux, etc.

A mes règl's si n' veut pas s' soumettre,
Comme un enfant je fil'rai doux;
J' sais que j' pourrais l' mener en maître,
Mais les femm's doiv'nt avoir le d'ssous.
S'il est dur, loin que j' l'indispose,
L'amollir deviendra ma loi :
Si j'vois qu'en l'air y ait quéqu' chose,
J' f'rai la paix, je l' prendrai sur moi.
Non, je n' veux, etc.

Pierre épousa ma sœur Hortense,
Il se vantait d'avoir beaucoup :
La p'tite comptait sur quéqu'avance,
Tandis qu'il n'en a pas du tout.
Aussi, depuis qu'hymen l'enchaîne,
Pour satisfaire à ses besoins,
Elle est obligée, chaque semaine,
D'emprunter quéqu' chose aux voisins,
Non, je n' veux, etc.

Pour éviter pareill' disgrâce,
Quand un épouseur me viendra,
S'il a quéqu' chose, faut qui me l'passe
Tout aussitôt dedans l' contrat.
Par de fauss's promesses abusée,
Plus d'un' fill' jeûne après l' serment;
Mais moi qui suis mieux avisée,
J' veux voir les pièc's auparavant.
Non, je n' veux, etc.

J' n'exige pas trop pour qu'on me plaise,
Un bon milieu peut m' contenter,

J' veux pas qu'il soit trop à son aise,
J' veux pas non plus par trop l' gêner.
De son bonheur j' promets d'êtr' cause,
S'il entre dans mon sentiment ;
Nous finirons par faire quéqu' chose
En nous donnant un peu d' mouvement.
Non, je n' veux, etc.

GARIEN. 1825.

LA LÉGÈRETÉ

Non, la fidélité
N'a jamais été
Qu'une imbécilité :
J'ai quitté
Par légèreté
Plus d'une beauté,
Vive la nouveauté !
Mais, quoi ! la probité ?...
Puérilité.
Le serment répété ?
Style usité.
A-t-on jamais compté
Sur un traité
Dicté
Dans la volupté,
Sans liberté ?
On feint par vanité
D'être irrité.
L'amant peu regretté
Est imité :
La femme avec gaîté,
Bientôt s'arrange de son côté.

L'abbé DE LATTAIGNANT.

LE BEAU LAQUAIS

CONTE

.... Non loin de ce séjour (1)
Est une ville où malgré les alarmes
Que fait régner le bruit affreux des armes,
Règnent aussi les plaisirs de l'amour.
Dans cette ville est une gouvernante
D'un esprit enjoué, d'une humeur prévenante ;
Jeune et belle comme le jour,
De tous les cœurs elle dispose :
Et ce n'est qu'une même chose
Que l'adorer et la voir un moment.
Son nom est Cléonis : oui, son nom de roman ;
Ne plaise à Dieu que son vrai nom je dise,
Ni qu'en mes vers, imprudemment,
Une femme je scandalise,
Surtout femme galante, et qui n'a qu'un amant.
L'amant de Cléonis vous choquera peut-être,
Et vous allez blâmer le trait qui la surprit.
Ce n'était qu'un valet, simple et de peu d'esprit ;
Mais souvent telles gens valent mieux que leur maître.
Ils sont jeunes, sans soins : c'est une qualité
De tout temps en amour par les sages requise,
Sans compter la commodité
D'avoir toujours, sans qu'on s'en scandalise,
Ce que l'on aime à son côté.
Cette sage et fine conduite,
Selon gens qui pensent voir clair,
S'est aujourd'hui dans le monde introduite,
Au grand regret des galants du bel air ;
Et telle femme, telle veuve,
Telle fille surtout, quand elle est au grand jour,
D'une austère pudeur va donner mainte preuve,

(1) De Dunkerque, d'où l'auteur écrivait

Qui, des contraintes qu'à l'amour
Fait souffrir cette politique,
Dans l'obscur de son domestique
Sait se dédommager, même avec du retour.
Quoi qu'il en soit, pour le jeune La Rose,
Cléonis en secret sent l'amoureux souci :
Aussi la rose même est moins fraîche que lui.
Par de petits présents d'abord elle dispose
Le cœur de son très humble amant;
Rubans, chapeau bordé, linge, mainte autre chose,
Tout est répandu largement.
Monte-t-elle en carrosse, ou bien en descend-elle :
Quoiqu'elle ait sous sa main de galants cavaliers,
La Rose est son appui fidèle;
C'est lui qui lui met ses souliers,
C'est lui qui le soir la déchausse,
Et toujours la belle avec soin,
Quand il lui rend ces services, rehausse
Ses jupes plus que n'est besoin;
Puis avec lui parfois elle se joue.
Le trouve-t-elle en son chemin :
Elle va lui passant la main
Tantôt sous le menton, et tantôt sur la joue.
Mais cela n'est qu'amusement;
Venons au fait. Cléonis le désire,
Et le désire fortement;
Elle ne pense, elle n'aspire
Qu'à pouvoir s'échapper d'auprès de son époux.
Car partout des maris jaloux
Le fatal obstacle se trouve,
Partout leur pouvoir on éprouve :
On ne saurait nouer un secret rendez-vous,
Que quelqu'un d'eux ne l'interrompe;
Mais partout, grâce au ciel, en revanche, on les trompe.
Pour s'échapper du sien, pour voir son Adonis,
Voici ce que fait Cléonis.
Elle avait auprès d'elle une fine soubrette,

21.

Lucrèce était son nom, confidente discrète,
Non sans grâces et sans beauté;
Entre elles il fut concerté
Que la nuit la jeune Lucrèce,
Dès que le mari dormirait,
Auprès de lui dans son lit se mettrait,
Tandis que sa tendre maîtresse
Dans le lit de La Rose irait.
Ce dessein pris, Cléonis se prépare;
Elle s'ajuste, elle se pare,
Consulte tour à tour tous les miroirs du lieu;
Des plus exquis parfums elle est assaisonnée :
Vous eussiez dit qu'elle fût destinée
À la couche de quelque dieu.
Enfin voilà l'heure venue;
Le gouverneur se couche et dort tranquillement :
Cléonis aussitôt du lit sort doucement,
Et Lucrèce en son lieu doucement s'insinue;
Puis à pieds nus, pour faire moins de bruit,
Va, le cœur palpitant, s'unir à ce qu'elle aime,
De la réflexion voyez quel est le fruit!
Elle suppute en elle-même
Les plaisirs qu'elle va goûter,
Et croit que tous ses doigts à peine
Pourront suffire à les compter :
La supputation d'erreurs se trouva pleine.
Ainsi que Cléonis, la confidente était
De l'aimable La Rose éprise,
Et, pour prévenir l'entreprise
Que contre son amour sa maîtresse tentait,
Elle prit des moyens et solides, et fermes;
Elle se fit en si bons termes,
Et tant de fois pendant le jour,
Répéter par le gars assurances d'amour,
Que, quelqu'éloquent que nature
En ce genre eût su le former,
Avec l'autre la nuit il ne peut s'exprimer.

Belles, cette méthode est sûre :
Et quand vous soupçonnez un amant, un époux,
De partager leurs feux entre quelqu'autre et vous,
De l'adroite Lucrèce imitez la conduite.
Il le faut, avant qu'il vous quitte,
Faire tant et si bien parler,
Que quelque part qu'il veuille ensuite aller,
Il ne lui reste rien à dire.
De nous autres galants il n'en est pas ainsi,
Et nous ne saurions y suffire :
En vain pour rassurer notre jaloux souci,
Nous ferions nuit et jour dire à notre maîtresse
D'effectifs discours de tendresse,
Nous n'y gagnerions rien. En tels discours surtout,
Ce sexe beau parleur est plus fort que le nôtre ;
Et telle que croyez être poussée à bout,
Vous y pousserait, vous, encore avec maint autre.
Mais revenons à nos amants.
Cléonis essayait par mille embrassements,
Par des baisers pleins d'ardeur et de flamme
De ranimer certain endroit
Où les femmes pensent que soit
Le plus noble siége de l'âme.
Ce fut en vain : le dieu qu'elle réclame
Est sans oreilles et sans yeux.
Toujours cruel, toujours capricieux,
Qu'on le demande, il se refuse ;
N'en ayez pas besoin, il vient se présenter.
En un mot, Cléonis confuse
Perdit ses soins à l'exciter :
Par mille caresses qu'honnête
Il ne serait de réciter,
Elle eut beau le solliciter,
Il mit néant au bas de sa requête.
Lucrèce, d'un autre côté,
Goûtait peu de tranquillité ;
D'ennui son âme était saisie,

Et peut-être de jalousie.
Que le lit est fâcheux lorsque l'on ne dort pas!
Elle se tourne, elle crache, elle tousse ;
Puis en bâillant elle étend les deux bras ;
Puis elle avance un pied, puis sa cuisse elle pousse :
Elle fit tant enfin pour calmer son ennui,
Que l'époux se réveille, et l'amour avec lui.
On sait qu'entre maris et femmes
On ne fait pas grands compliments :
Les préliminaires charmants,
Tendres discours, petits amusements,
Du pain essentiel des amoureuses flammes
Aimables assaisonnements,
Ignorés des époux, sont faits pour les amants.
De cette sauvage habitude
Le gouverneur suivit le cours,
Et de sa main pour tout discours
Ayant fait seulement quelque léger prélude,
Il vous saisit Lucrèce brusquement.
La voilà bien embarrassée :
A repousser ce brusque embrassement
Elle se fût volontiers efforcée ;
Mais d'autre part elle n'osait,
De peur de trahir le mystère,
Si quelque chose elle lui refusait :
Elle prit le parti de souffrir, et se taire.
Bel exemple de fermeté !
C'est là qu'ils en étaient, quand la dame irritée
D'être, malgré sa dignité,
Par sa suivante supplantée,
(Car du simple valet elle avait tout appris)
Revient à petits pas. Qui fut alors surpris ?
Ce fut elle de les entendre;
Et, de peur de tout découvrir,
Comme l'autre il fallut et se taire, et souffrir.
De cette aventure galante
Voilà l'essentiel raconté de mon mieux ;

D'aller ensuite exposer à vos yeux
Comment du lit se tira la suivante,
Comment Cléonis s'y remit,
Et les injures que vomit,
Le lendemain contre Lucrèce
Cette malheureuse maîtresse,
Ce serait à dessein endormir mon lecteur.
Un écrivain, surtout un raconteur,
Doit exposer les faits avec prudence.
Il doit taire ou toucher seulement en passant
Ce qu'il trouve froid, languissant,
Pour s'étendre avec abondance
Sur ce qui peut donner de l'âme à son récit.
C'en est assez, seigneur, j'ai dit.

LE QUARTIER LATIN

Non loin des bords de la Seine,
Paris ne connaît qu'à peine
Un quartier sombre et lointain,
Qui sur le coteau s'élève,
Devers sainte Geneviève :
C'est le vieux quartier Latin.

Les maisons sont hautes
Où perchent les hôtes
De ce paradis fangeux ;
C'est là que la jeunesse
Est l'aimable hôtesse
Qui rit et monte avec eux.

Au sein de la grande ville,
C'est le studieux asile
Où l'on travaille en s'aimant;

Chaque maison a sa gloire,
Chaque chambre, son histoire,
Chaque meuble, son roman.

Joyeux ermitage,
Où tout se partage,
La couchette et le repas ;
Pays d'espérance,
Où l'on ne dépense
Que l'argent que l'on n'a pas!

Tout s'accouple et se complète :
L'écolier cherche Lisette ;
Le lierre cherche l'ormeau.
L'étudiant solitaire,
C'est la plante hors de terre,
C'est le poisson hors de l'eau.

Elle est si gentille,
La modeste fille
Qui chante dans son réduit!
Le jour, couturière,
Le soir, bayadère,
Que fait Lisette la nuit ?

Au code combien d'atteintes!
Combien de flammes éteintes,
Avant le terme promis !
Et parfois, sans qu'on y songe,
Le bail aussi se prolonge
Pour se léguer aux amis.

Anténor fidèle,
Avec une Adèle,
Est resté près de huit jours.
Puis d'autres arrivent ;
Les femmes se suivent
Et se ressemblent toujours.

Combien de types encore,
Depuis le gros Polydore
Qui mène Ursule au tambour,
Jusqu'aux nouvelles recrues
Qui poursuivent dans les rues
Les veuves du Luxembourg!

Comment satisfaire
Le monde et son père,
La chaumière et l'examen;
Le billard, l'école,
Lisette et Barthole,
La pipe et le droit romain!

Puis arrivent les vacances :
Que de tristes échéances,
De la Seine à l'Odéon!
Arthur a passé sa thèse,
Et l'amoureuse Thérèse
Tombe d'Arthur en Léon.

O belle jeunesse,
Combien de sagesse
Dans tes plus fougueux ébats!
Ah! qu'ils sont aimables,
Ces gens raisonnables,
Ces austères magistrats!

C'est là, dans une mansarde,
Que travaille l'avant-garde
Du siècle qui va venir;
Turbulente pépinière,
Qui commence la carrière
Que tant d'autres vont finir

Mais l'heure s'avance
De la décadence :
Lisette a passé les ponts;

Elle a fait fortune ;
Adieu, robe brune,
Blancs bonnets et courts jupons.

Quand sa thèse est terminée,
Un clerc de cinquième année
Parle comme un vieux robin.
En sortant de la clinique,
Un docteur pharmaceutique,
N'est même plus carabin.

Las! tout se disperse ;
Le quartier se perce,
Se transforme et s'assainit.
Des maisons plus belles.
Vont remplacer celles
Où l'amour posait son nid.

Et dans la cité nouvelle,
Un jour, quelque vieille Adèle,
Seul débris d'un siècle éteint,
Dira, cachant son visage,
Aux Anténors d'un autre âge :
— Là fut le pays latin !!!

GUSTAVE NADAUD.

ÉPIGRAMME

Par Arouet, à monseigneur le duc d'Orléans, pour se justifier d'avoir fait un couplet sur les amours de ce prince avec sa fille, la duchesse de Berry.

Non, monseigneur, en vérité,
Ma muse n'a jamais chanté

Tous ces jeanfoutres d'Ammonites ;
Brancas vous répondra de moy :
Un rimeur sorti des jésuites,
Des peuples de l'ancienne loy,
Ne connoît que les Sodomites.

Maurepas, III, 147.

ÉPIGRAMME

Nonnain la ferme et frère Raidinet
S'escarmouchaient de la belle manière ;
Comme un verrat, le bon frère écumait,
La bonne sœur s'escrimait du derrière ;
Mais quand venait à l'extase dernière,
Comme un païen, le frappart blasphémait.
— Ah ! quel péché, dit lors la mijaurée,
Tels jurements vous damneront. Hélas !
Dieu permet bien que prenions nos ébats ;
Mais pour guérir mon âme timorée,
Frère très cher, hélas ! ne jurez pas.

P. Ferrand. 1762.

A UNE JEUNE PERSONNE,

QUI VANTAIT LES CHARMES DE L'AMITIÉ, ET LA PRÉFÉRAIT A L'AMOUR

Non, non, ce n'est point à votre âge
Que la simple amitié, que vous exaltez tant,
Reçoit de nous le plus sincère hommage :
Il est pour la jeunesse un plus doux sentiment.
Seule, auprès d'un ami, quelquefois on s'ennuie ;
Si l'on connaît l'amour, on pense à son amant ;

Tête-à-tête avec lui, tout le reste s'oublie,
Et ce n'est que du jour qu'on le sait inconstant
Que l'amitié devient le bonheur de la vie.

Mme de la Férandière. (*Anthologie française*, 1816.)

LE COUCOU

Air : *Oui, noir, mais pas si diable*

Non, point de mariage,
Je ne suis pas si fou,
Le lien du ménage
Toujours fut un licou.
Primo l'on s'aime bien,
Puis on ne sent plus rien ;
On parle un faux langage ;
Bientôt on est volage.
Non, point de mariage,
Je ne suis pas si fou,
Coucou, coucou,
C'est le sort d'un époux. (*Bis.*)

Vouloir femme constante
Est fort mal entendu ;
Au monde rien ne tente
Plus que fruit défendu.
Le plaisir n'est piquant
Qu'autant qu'on le défend :
L'amour veut qu'on soit sage
Et l'amour est volage.
Non, point de mariage, etc.

La femme avec adresse
Vous trompe à chaque instant;

Elle ne vous caresse
Que pour cacher l'amant.
L'ami de son mari
Devient le sien aussi.
Aux devoirs du ménage,
Elle a double avantage.
Non, point de mariage, etc.

Femme jeune et frivole
Vous ruine en peu de temps ;
La vieille est une folle,
Grondant époux et gens ;
Disant qu'en sa maison
Elle a seule raison ;
Avec grand étalage,
Regrettant son jeune âge.
Non, point de mariage, etc.

Une femme jolie
Attire mille amants ;
Une laide furie
En trouve avec le temps :
Ou c'est son directeur,
Ou bien c'est son coiffeur,
Enfin à chaque étage,
Loge le cocuage.
Non, point de mariage, etc.

La femme est-elle sage,
C'est bien un autre train !
Un éternel tapage,
On a soir et matin.
Fière de sa vertu,
Elle a l'esprit têtu,
Et dans son bavardage,
Reproche qu'elle est sage.
Non, point de mariage, etc.

Si femme on vous propose,
Retenez ma chanson,
Car la meilleure chose
Est de rester garçon.
Sachez que la gaîté,
Naît de la liberté.
Un peu de braconnage,
Mais jamais d'esclavage.
Non, point de mariage, etc.

RÉPONSE DES MARIS

Notre ami fait le brave,
Et se rit des maris :
Nous le verrons esclave,
Un jour il sera pris.
Malgré son ton plaisant,
Dans le grand régiment,
Certain bois sans feuillage,
Ornera son visage.
Après son mariage,
Alors nous dirons tous;
Coucou, coucou,
C'est le sort d'un époux. *(Bis.)*

A. de Boufflers. 1797.

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS

Nos enfants, Messieurs et Mesdames,
A quinze ans passent nos souhaits :
Tous nos fils sont des hommes faits,
Toutes nos filles sont des femmes.

Gombauld. (*Anthologie française*. 1816.)

PRIAPÉE

N'espère pas, Alix, que je te baise ;
Ton vilain con n'est que pour les valets ;
Il est si grand, qu'on y pourrait à l'aise
Rompre au faquin et danser des ballets.

Mon vit, Alix, n'est jamais en cervelle,
Qu'alors qu'il trouve un conin de pucelle,
Où le duvet est à peine apparent.

J'aime l'enfance et voudrais toujours être,
Comme jadis notre premier parent,
Fouteur d'un con qui ne fit que de naître.

MAYNARD.

VERS

Lorsque le roi fit le voyage des Pyrénées pour se marier, les Basques firent cette chanson

Nos filles et nos femmes
Sont à bon marca ;
L'on en a cinquante
Pour un sol marqua.

La reine régnante (1)
A du poil au cul,
Le cardinal (2) se vante
De l'avoir tondu.

Maurepas, t. IV.

(1) Anne d'Autriche.
(2) Mazarin.

ÉPIGRAMME

Nos médecins et nos amans du jour
Sont merveilleux, quoi que dise l'envie;
Les médecins guérissent de la vie,
Et les amans guérissent de l'amour.

Ec. Le Brun.

COUPLET

SUR LE STYLE RIDICULE QUE LE MAUVAIS GOUT D'AUJOURD'HUI VEUT CONSACRER

Air : *Nous voilà donc au rendez-vous*

Nos monts de bois sont couronnés,
C'est la *terrestre chevelure ;*
Et ces œillets si festonnés,
Les *falbalas de la Nature.*
Les blés dont le ciel nous fait don
Sont la *nappe de l'Abondance,*
Et le tendre et naissant gazon
L'*édredon de la Providence.*

J. Pain.

CHANSON

1709

Nostre prince Magot (1),
Trop timide et cagot,

(1) Le duc de Bourgogne.

Avec son Martinot (1)
Sera toujours un sot.
Mais nostre grand blondin (2),
Valeureux et mutin,
Avec ses libertins
Ira toujours son train.

Maurepas, III, 71.

EPIGRAMME

Nostre voisine qui desbauche
Le plus sot comme le plus fin,
Bien que sans cesse elle chevauche,
Ne fait pas pourtant grand chemin.

Parnasse satyrique.

CHANSON

SUR L'AIR : *Des ennuyeux*

Sur François de *Harlay*, de Champvallon, archevesque de Paris, commandeur des ordres du roy, etc.

1672

Notre archevesque de Paris,
Quoique tout jeune, a des faiblesses;
De crainte d'en être surpris,
Il a retranché ses maîtresses;
De quatre qu'il eut autrefois,
Ce prélat n'en a plus que trois.

(1) Jésuite.
(2) Le duc de Vendôme.

Chacun trouve de fort bon sens
Le retour qu'a fait la *Gouville* (1).
Elle etoit demeurée aux champs,
Son amant etoit à la ville;
L'amour l'en avoit fait partir,
Et l'amour l'a fait revenir.

Le jeune prélat, enflamé
De quelque reste pour la belle,
Luy voyant le cœur allarmé,
Jura qu'il lui seroit fidele,
Et qu'il reprendroît sur les trois
Ce qu'il lui donnoit autrefois.

Maurepas, I, 235.

LE PROCHAIN

Notre curé crie et s'emporte,
Il me défend d'aimer Lubin.
Il me dit d'aimer mon prochain,
Et Lubin demeure à ma porte.

Rimes gauloises.

COUPLETS DÉTACHÉS

AIR : *Lerelà lerelenla*

Notre curé, maître Garnier,
Dit à la femme du meunier :

(1) La marquise de *Gouville*, sœur du maréchal de Tourville.

Eloignez-vous du presbytère,
Lerela lerelenlere,
Lerela,
Lerelenla !

Ou si je vous y vois aller,
Je pourrai vous administrer
Le sacrement de l'adultère !
Lerela, etc.

COLLÉ.

ESTAT PRÉSENT DE LA FRANCE

JUILLET 1717

Notre monarque chie partout,
Notre régent mollit surtout,
Nos princes sont fous.
Nos princesses, qu'en dirons-nous ?
La Berry se fiche de tout
Et n'a pour règle que son goût ;
Elle en crève par tous les bouts.
Les conseils veulent changer tout,
Le politique en devient fou.
La chambre de justice, à bout,
Ne trouvant rien, fouille partout.
Le pauvre peuple paie tout.
Les femmes de cour gobent tout ;
Et pour tout avoir on les fout.
Le pape s'obstine sur tout ;
Le robin veut emporter tout ;
Notre infaillible perdra tout
S'il reste encor longtemps debout.
Le jésuite est comme un chien fou,
Le moliniste perd partout,

Le janséniste doit avoir tout,
Les seuls débauchés gagnent tout.
Le savant mange peu son saoul,
En revanche, il glose sur tout.
L'Eglise est méprisée partout,
Le cardinal (1) est au haut bout,
Le traitant craint de rendre tout.
Le coupable a peur de son cou,
L'argent comptant guérit de tout;
A l'officier on osta tout,
Il ne lui reste que les coups.
Le commerce périt partout,
Crédit est caché dans un trou.
Le bourgeois met tout bout à bout,
Le philosophe rit de tout.

Maurepas, V, 284.

CHANSON

SUR L'AIR : De la *Béquille du père Barnaba*

Sur le roi Louis XV

Notre monarque, enfin,
Se distingue à Cythère;
De son galant destin
On ne fait plus mystère.
Mailly, dont on babille,
La première éprouva
La royale béquille
Du père Barnaba.

Maurepas, IV, 102.

(1) M. de Noailles.

LE MALENTENDU

Notre vicaire, un jour de fête,
Chantait un Agnus gringotté
Tant qu'il pouvait à pleine tête,
Pensant d'Annette être écouté :
Annette de l'autre côté
Pleurait attentive à son chant;
Dont le vicaire en s'approchant
Lui dit : Pourquoi pleurez-vous, belle ?
Ah ! messire Jean, ce dit-elle,
Je pleure un âne qui m'est mort,
Qui avait la voix toute telle
Que vous, quand vous criez si fort.

MELIN DE SAINT-GELAIS,
né en 1491.

A NOUELLE

Nouelle, à toi je suis contraire,
Et si jamais ne ferons bien,
La cause est que tu le veux faire
Pour de l'argent et moy pour rien.

Satyres bastardes.

LE CHANT DES OUVRIERS

MUSIQUE DE L'AUTEUR

Nous dont la lampe, le matin,
Au clairon du coq se rallume
Nous tous qu'un salaire incertain

Ramène avant l'aube à l'enclume.
Nous qui des bras, des pieds, des mains,
De tout le corps luttons sans cesse,
Sans abriter nos lendemains
Contre le froid de la vieillesse.
Aimons-nous, et quand nous pouvons
Nous unir pour boire à la ronde,
Que le canon se taise ou gronde,
Buvons (ter)
A l'indépendance du monde.

Nos bras sans relâche tendus
Aux flots jaloux, au sol avare,
Ravissent leurs trésors perdus,
Ce qui nourrit et ce qui pare :
Perles, diamants et métaux,
Fruit du coteau, grain de la plaine,
Pauvres moutons, quels bons manteaux
Il se tisse avec votre laine!
Aimons-nous, etc.

Quels fruits tirons-nous des labeurs
Qui courbent nos maigres échines?
Où vont les flots de nos sueurs?
Nous ne sommes que des machines.
Nos babels montent jusqu'au ciel,
La terre nous doit ses merveilles ;
Dès qu'elles ont fini le miel,
Le maître chasse les abeilles.
Aimons-nous, etc.

Au fils chétif d'un étranger
Nos femmes vendent leurs mamelles,
Et lui plus tard, croit déroger
En daignant s'asseoir auprès d'elle.
De nos jours le droit du seigneur
Pèse sur nous plus despotique.

Nos filles vendent leur honneur
Aux derniers courtauds de boutique.
Aimons-nous, etc.

Mal vêtus, logés dans des trous,
Sous les combles, dans les décombles
Nous vivons avec les hiboux
Et les larrons amis des ombres;
Cependant notre sang vermeil
Coule impétueux dans nos veines;
Nous nous plairions au grand soleil
Et sous les rameaux verts des chênes.
Aimons-nous, etc.

A chaque fois que par torrents
Notre sang coule sur le monde,
C'est toujours pour quelques tyrans
Que cette rosée est féconde;
Ménageons-le, dorénavant,
L'amour est plus fort que la guerre,
En attendant qu'un meilleur vent
Souffle du ciel et de la terre.
Aimons-nous, etc.

PIERRE DUPONT. 1848.

POUR UN PETIT THÉATRE

Sur l'air : *Quand la mer Rouge apparut*

Nous n'aimons pas, en ces lieux,
Les esprits caustiques,
Et nous n'aimons guère mieux
Les mélancoliques.
Soyez fous vifs, et fous gais,
Fous doux, et fous gaillards, mais

Foin de ces fous, fous,
Foin de ces tri, tri,
De ces fous,
De ces tri,
Foin de ces fous tristes,
C'est pis qu'des jésuites!

COLLÉ.

LES GRATEUSES

SCÈNE

LES AMIS, BETHÉ, LES GRATEUSES, L'AUTEUR (1)

LES AMIS

Nous vous disons adieu, Bethé,
Petit objet si regretté;
Recevez en partant un avis nécessaire,
Et de nous apprenez ce que vous devez faire.
Vivez bien avec un époux
Que vous avez pris malgré nous.
Il seroit honteux de vous rendre

(1) On a extrait depuis quelques années du volumineux fatras qui compose les *Œuvres complètes de Saint-Evremond* et publié à part deux petites pièces charmantes : *la Défense du pet* et *la Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le père Canaye*. Nous croyons que les bibliophiles amis de la gaîté accueilleront avec la même satisfaction la petite scène (on dirait aujourd'hui : saynète) des *Grateuses* (*sic*) du même auteur; elle n'avait pas été réimprimée depuis 1753. — Il est bon d'avertir le lecteur que la jolie *Bethé* n'était autre qu'une jeune Anglaise du nom de Betty. C'était une servante fort jolie de Madame la marquise de **. Un campagnard l'ayant vue fortuitement, en devint amoureux, lui en conta et promit de l'épouser. Tout était prêt; il ne manquait que la bénédiction du prêtre, lorsqu'on sut que le campagnard avait déjà une femme. On suppose ici, néanmoins, que le mariage fut accompli.

Dans le village, à des Lubins,
A des Lucas, à des Dandins,
Après avoir su vous défendre,
Après avoir tant résisté,
Sur les degrés si bien lutté
Contre Paulin, contre un Montandre.
Votre mari n'a que vingt ans;
Passez avec lui votre temps.

BETHÉ

Bons dieux ! que j'étois abusée
Avant que je fusse épousée !
A peine, à peine eus-je tâté
Une ou deux nuits du mariage,
Presque également souhaité
De la plus folle et la plus sage,
Que je me dis plus d'une fois :
Ce n'est pas ce que je pensois.
Dans ce plaisir que l'on renomme
Pour le plus grand et le plus doux,
C'est fort peu de chose que l'homme,
Quand il fait le métier d'époux.
Peut-être on me dira : *Bethé, ce qui démange,*
Sans l'homme, nous cuiroit d'une manière étrange.
Eh bien ! quitte pour me grater,
Ne pouvois-je pas imiter
Des personnes de grand mérite,
Et surtout celle que je quitte ?
J'ai donné mon petit trésor,
Valant du moins son pesant d'or.
Je voudrois le pouvoir reprendre ;
Mais est-il une fois donné,
Qui l'a reçu ne peut le rendre :
Ce don, à qui l'a fait, n'est jamais retourné.
Filles, veuves, perdez l'envie
De vous donner l'état le plus trompeur de tous :
Plutôt que de prendre un époux
Gratez-vous toute votre vie.

CHŒUR DE GRATEUSES

Gratons-nous, gratons-nous,
Et montrons qu'un époux
N'est pas fort nécessaire.
Qui grate comme il faut, de mari n'a que faire.
Gratons-nous, gratons-nous,
Pour n'avoir point d'époux.

BETHÉ

Je vais vous découvrir un assez grand mystère :
Pour la première nuit, l'époux est un amant
Qui se comporte honnêtement,
Et tâche de nous satisfaire.
La seconde, c'est un ami
Réglé par son désir plus que par notre envie ;
La troisième, c'est un mari,
Ou qui dort, ou qui vous ennuie.

CHŒUR DE GRATEUSES

Ou qui dort, ou qui vous ennuie.
Gratons-nous toute notre vie.

L'AUTEUR

Les grateuses l'on emporté ;
Et l'on verra dans les familles
L'honneur des veuves et des filles,
Par ce moyen, en sûreté.
Telle on révère et l'on propose
Pour exemple sur toute chose,
Qui le matin aura graté ;
Telle qui porte en compagnie
La pudeur et la modestie,
A ce même secret doit son honnêteté.

LES GRATEUSES

Gratons-nous toute notre vie ;
Gratons, gratons, l'honneur nous y convie.



LÉGENDE DORÉE SUR LES DEMOISELLES DE L'OPÉRA

Novembre 1770

Manuscrit petit in-8° (acheté à la vente Sapin)
C'est une suite de sixains

O divinités protectrices
De nos plus fameuses actrices,
Venez conduire mon pinceau ;
C'est votre gloire qui m'excite,
Et m'appelle à Fontainebleau
Pour peindre vos nymphes d'élite.

Allard se montre la première,
Et l'honneur d'ouvrir la carrière
Ne lui peut être disputé.
Grand Dieu ! comme elle est pétulante,
Chacun croit voir la Volupté
Sous la forme d'une Bacchante (1).

(1) Un seigneur allemand qu'elle avait refusé d'épouser la menaça de lui brûler la cervelle, mais la police intervint A la mort de son amant Bontemps, valet de chambre du roi, elle prit un congé de six semaines pour le pleurer à son aise. « Plaignons-la, dit Sophie Arnoult, son bon temps est passé. »

De traits d'esprit Guémard pétille ;
Peut-être n'est-il point de fille
Plus séduisante dans Paphos ;
Mais avec cette ombre légère
Gardez-vous du péché des os,
Car c'est le seul qu'on puisse faire (1).

Arnoult n'est plus aussi méchante ;
Son âge la rend indulgente ;
Elle arrange assez joliment
Quelques parties à la traverse,
Et la Gourdon dit hautement
Qu'elle fait tort à son commerce.

D'Hauterive est bonne doubleuse,
En rien elle n'est paresseuse ;
Pour une heure on est son amant
Moyennant très modique somme,
Et c'est pour son tempérament
Que quelque part on la renomme.

Dans le chant il est deux novices
Qui bientôt feront nos délices.
Près de Vincent et Châteauvieux,
Amour, je vois que tu t'empresses ;
Et nous espérons qu'avant peu
Elles seront bientôt professes.

Grandi fait honneur à la danse,
Elle s'est fait remplir la panse;
La belle a su se remuer
Pour les balcons, pour le parterre,
Et fait très bien contribuer
Et l'Allemagne et l'Angleterre.

(1) On l'appelait le squelette des Grâces. Un jour qu'elle dansait avec Cardel, son soupirant, et Dauberval, son favori, Sophie Arnoult dit : Je crois voir deux chiens qui se disputent un os. »

Sans trop se mettre sous les armes,
Leclerc nous offre mille charmes;
A l'Opéra, fâcheux bourbier,
Peut-on voir pareille poulette?
Je crois trouver dans du fumier
La douce et simple violette.

A quatre pas, Niel impose,
Et puis quelle métamorphose
Dès qu'on l'aborde: tout à coup,
Son teint devient pâle et livide.
Mais elle s'occupe beaucoup,
Et ne fait rien en invalide.

Le courroux du ciel nous opprime;
La fille du bourreau de Nîme,
Murès, possède la beauté;
Mais un noir fléau la dévore,
Fuyez ce cadavre empesté,
Comme la boîte de Pandore.

Toutes celles que par prudence
Je veux bien passer sous silence,
Ne valent pas que nos crayons
Les fassent sortir de leur crasse.
Ce n'est qu'un vrai tas de guenons,
Barboteuses de race en race.

Œdipe était aveugle, Antigone, sa fille,
Couchait avec son père, et plus d'une famille
Nous a prouvé que, dès le temps de Dieu,
Un patriarche, en dépit du saint lieu,
F...ait sa fille, et du jus de la treille
Exprimait le doux suc, tout en criant merveille.

Il suivait en cela l'exemple de l'esprit
Qui, sachant qu'on n'opère en tout que par un v...
Se ref..tit lui-même, et du c.. de Marie
Fit sortir un bon Dieu pour sauver notre vie.

Costumes théâtrals. 1793.

OLYMPIAS

ÉPIGRAMME

Olympias ayant appris
Qu'Alexandre-le-Grand, son fils,
Par un orgueil trop téméraire,
Se donnait Jupiter pour père,
Et ne trouvant pas cela bon :
— Mon fils, dit-elle, avec Junon
Ne me faites point une affaire.

Poésies diverses de Baraton. 1704. p. 57.

Fin du septième volume

